

HISTOIRE DE L'INSURRECTION

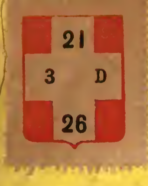
ET

DE LA CAMPAGNE D'ITALIE EN 1848

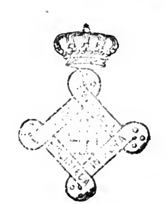
Édition d'après la deuxième
REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR

PRIX : 2 francs.

TURIN
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1850


21
3 D
26

CUSTOZA



LIVRE PREMIER.

État de division de l'Italie. — Domination étrangère. — L'Autriche et l'Italie depuis 1815. — Avénement de Pie IX. — Réformes et constitutions. — Le royaume Lombard-Vénitien. — Administration et politique. — Événemens de Vienne. — Insurrection en Italie. — Les cinq journées de Milan. — Retraite de l'armée autrichienne. — Gouvernemens provisoires de Milan et de Venise. — Insurrection des duchés de Parme et de Modène.

L'Italie baignée par deux mers, séparée du continent par la haute et épaisse chaîne des Alpes et coupée dans sa partie supérieure par plusieurs lacs et par de nombreux fleuves, semblait devoir échapper, plus que toute autre contrée, à la domination étrangère; il n'en fut rien cependant, et depuis la destruction de l'empire romain, c'est-à-dire depuis quatorze siècles environ, ce beau pays n'a presque jamais été indépendant. C'est que ce sont les vertus politiques et militaires qui, bien plus que les frontières, font la force défensive d'un pays et assurent sa nationalité.

Au milieu du desordre qui suivit le démembrement de l'empire de Charlemagne, il surgit en Europe une prodigieuse quantité d'états de toute espèce; l'Italie à elle seule en eut un grand nombre. Par un amour mal entendu de la liberté, ces divers peuples italiens ne connurent pas l'art de s'agglomérer, ni même celui de se confédérer; ils restèrent isolés, faibles, ennemis les uns des autres, au milieu des luttes terribles qu'ils avaient à soutenir contre les rois de l'Allemagne; aussi furent-ils presque tous asservis malgré d'héroïques efforts, malgré les souvenirs et les traditions d'un ancien état de gloire et de puissance incomparable. Parmi les causes diverses qui détournèrent l'Italie de cette propension qu'ont les nations à s'agglomérer, la principale fut sans contredit le caractère même de ses habitants qui ne surent jamais mettre d'accord leurs passions et leurs intérêts; on voit en effet, en suivant avec attention le cours des événemens, que c'est par la sagesse des gouvernemens, par de bonnes lois, par une politique ferme et constante autant que par la force des armes que l'Angleterre, l'Espagne, la France ont réussi à devenir ce qu'elles sont. Si, moins sage et moins heureuse, l'Allemagne resta partagée en une multitude de souverainetés, elle sut du moins les confédérer sous un seul chef et conserva ainsi son indépendance. Rien de tout cela n'eut lieu en Italie; d'un côté, il ne s'y trouva aucun état important doué de l'esprit de conduite, de l'art de tout attirer à soi; de l'autre, la noblesse, repoussant le gouvernement féodal, cher-

cha à dominer dans les villes plutôt que de se vouer à la profession des armes, et forma des corps de patriciens jaloux d'exercer par eux-mêmes les pouvoirs politiques et municipaux, et par suite ennemis plus redoutables des agglomérations que les nobles vassaux des autres pays. Plus tard, tandis que toute l'Europe tenait des États; que l'empire Germanique, la Pologne, la Hongrie, les royaumes du Nord, avaient leurs diètes; l'Angleterre, son parlement; la France, ses États-Généraux; l'Espagne, ses Cortès; l'Italie ne paraît pas avoir joui de ces sortes d'assemblées, qui furent souvent des semences de troubles et des foyers de désordres, mais qui, interprètes des vœux, des intérêts et des véritables besoins des masses, contribuèrent puissamment à l'unité et à l'homogénéité. Enfin l'établissement à Rome du pouvoir temporel de l'Église catholique, obstacle presque insurmontable pour l'unité italienne, le fut aussi pour l'union ou la confédération, la politique astucieuse des papes cherchant presque toujours à maintenir et même à augmenter l'état de division.

Il y eut cependant une époque où l'Italie fut indépendante, mais un long asservissement avait flétri les ames, avili les caractères et perverti les cœurs. Le pays resta divisé en une multitude de petits états et surtout de républiques, jalouses, ennemies l'une de l'autre, déchirées dans leur intérieur par des factions et désolées par de petits tyrans qui opprimaient autour d'eux tout ce qu'ils pouvaient atteindre; non seulement cette époque ne fut pas mise à profit pour arriver à l'unitè ou à l'union, mais elle fut le

temps le plus malheureux de l'Italie, un temps de calamités et de crimes, dont rien n'égala jamais les horreurs. C'est aussi de ce moment que date la nullité militaire de ses habitans, la plus grande peut-être de ses plaies actuelles.

Elle ne sortit de cette situation que pour redevenir la proie de l'étranger. On vit chaque état, chaque parti appeler à son secours ou l'Espagne, ou la France, ou la Germanie et aussi les Suisses; il y eut même des papes qui voulurent introduire les Turcs dans la Péninsule. Vainement, au milieu des luttes des oppresseurs, quelques hommes habiles, de grands génies politiques conçurent et tentèrent la délivrance de leur patrie; les Italiens, toujours divisés entre eux, n'eurent pas les vertus nécessaires pour exécuter ce grand projet. Après de longues et sanglantes guerres entre les Allemands, les Espagnols et les Français, qui ravagèrent à l'envi la péninsule et la couvrirent de sang et de ruines, l'avantage resta aux Espagnols; jusqu'au commencement du dix-huitième siècle ils furent maîtres de la moitié de l'Italie. Ils la perdirent lors du démembrement de leur grande monarchie, et quoique l'Italie n'eût pas su profiter de l'occasion pour travailler à son indépendance, les événemens et la situation de l'Europe tournèrent bientôt en sa faveur. L'étranger quitta la Péninsule, et le Milanais seul avec Mantoue resta au pouvoir de l'Autriche.

Lorsqu'éclata la révolution française, l'Italie, au lieu de continuer à parcourir la voie des réformes matérielles et politiques dans laquelle elle s'était heureusement engagée; au lieu de rester spectatrice de la

lutte qui ensanglantait l'Europe, s'y mêla imprudemment et sans motif. Elle ne tarda pas à devenir un des principaux champs de bataille, et se trouva une fois de plus bouleversée de fond en comble. Les victoires et les conquêtes des Français republicains semblaient devoir amener sa libération définitive; elles devinrent, par la destruction de la république de Venise, la cause de son asservissement actuel.

Sous Napoléon, la Péninsule entière, divisée en royaume d'Italie, en départemens français et en royaume de Naples, ne fut, à proprement parler, qu'une province française.

A la chûte de l'empire français, la carte particulière de l'Italie ne fut pas mieux refaite que la carte générale de l'Europe; mais nulle part les droits des peuples ne furent aussi indignement foulés aux pieds. L'Autriche qui avant 1792 n'avait sur les côtes de l'Adriatique que Trieste, avait gagné au traité de Campo-Formio tout le pays compris entre l'Isonzo et l'Adige et la vaste étendue de côtes qui sépare les bouches de l'Adige de celles du Cattaro; elle conçut dès-lors l'espoir de devenir puissance maritime, de succéder à Venise dans la domination de l'Adriatique et dans le commerce du Levant, enfin de peser sur l'Italie et par terre et par mer. Les événemens de 1814 ravivèrent ses prétentions; elle se fit rendre non seulement le Milanais, mais tout ce qui lui avait été cédé en 1797 et repris en 1805, et se trouva ainsi posséder dans la Hauté Italie le vaste et riche territoire compris entre l'Isonzo et le Tessin, et qui s'étend au midi jusqu'au Pô. Elle se fit donner en outre une partie de la rive

méridionale de ce fleuve en face de Mantoue, et le droit de garnison dans les places de Comacchio, Ferrare et Plaisance, et fut ainsi maîtresse des deux rives et des principaux débouchés qui de la grande vallée de ce fleuve mènent dans l'Italie centrale et dans le Piémont. Tandis que le congrès de Vienne, tout en proclamant le maintien des droits anciens et le rétablissement des états disparus dans la tempête qui avait soufflé sur l'Europe de 1792 à 1814, sacrifiait à l'Autriche la république de Venise, qui seule pouvait sauvegarder, au moins en partie, l'indépendance italienne, il reconstituait divers petits états dont l'existance ne pouvait être que nuisible à l'intérêt général de la Péninsule, et qui, possédés par des princes de la maison d'Autriche, ne furent que des fiefs impériaux. Mais parmi ces arrangements territoriaux il en fut un extrêmement avantageux à l'Italie, la réunion de la Ligurie au Piémont; la monarchie sarde considérablement accrue devint un état important et l'une des principales puissances maritimes du second ordre. L'Autriche ne devait pas tarder à s'apercevoir que delà partiraient des coups qui ébranleraient sa domination dans la Péninsule et qui finiront peut-être par la rejeter entièrement au-delà des Alpes.

Depuis 1815, l'Autriche a constamment cherché à augmenter sa prépondérance en Italie. Elle a voulu enlever au pape une partie de ses états, elle a tenté de mettre un prince autrichien sur le trône de Sardaigne, elle a essayé d'établir, sous son protectorat, une confédération italienne. Elle a forcé la Sardai-

gne à détruire ses places fortes du Levant, surtout Alexandrie, qui est la clef de la haute vallée du Pô et de presque tout le Piémont, et à se fortifier au contraire contre la France et même à couper quelques-unes des routes ouvertes dans les Alpes sous la domination française.

De son côté, l'Italie frémissante sous le joug ne songeait qu'à rejeter l'Autriche de son territoire; c'était là en effet le véritable ennemi, non seulement de l'indépendance, mais encore de la liberté. Aussi, tous les mouvemens intérieurs de chaque état, les complots militaires, les sociétés de Carbonari, les proclamations de constitutions, avaient-ils pour mot d'ordre l'expulsion de l'Autriche. Ce furent les soldats autrichiens qui à Naples, dans les états de l'église et en Piémont, combattirent les libéraux comme en Lombardie, et coupèrent court à toutes ces tentatives malheureuses qui n'eurent d'autre résultat que de préparer de longue main le pays à l'insurrection et à la guerre de 1848.

Telle était la situation, lorsque l'avénement d'un nouveau pape en 1846 vint, de la manière la plus inattendue, inaugurer une ère toute nouvelle pour la politique italienne. Tandis que le despotisme triomphe plus que jamais dans le Nord, que la Pologne expie, par les massacres de la Gallicie et la ruine de Cracovie, ses nouvelles imprudences, que la France semble renoncer aux passions politiques, voilà l'Italie qui jette le cri de liberté et d'union, qui secoue le régime d'oppression et de violence sous lequel elle gémit depuis si longtemps. A la voix de

Pie IX, peuples et souverains marchent d'accord vers le même but; Rome, Florence et Turin se livrent avec transport à ces sentimens de vie commune que jusqu'alors les sacrifices et les doctrines avaient vainement tenté d'exciter. Ce pays qui n'avait jamais fait que recevoir le contre-coup de ce qui se passait ailleurs, imprime alors la direction; ne prenant conseil que de lui-même, de ses traditions, de ses intérêts, il se trouve tout-à-coup avoir une politique à lui, et ouvre la marche au progrès. L'Europe s'étonne d'abord, admire ensuite, et dès ce moment ses yeux sont constamment fixés sur la Péninsule, dont elle suit les destinées avec le plus vif intérêt. Peut-être faut-il voir une des causes principales de ce phénomène politique dans le développement qu'avait pris depuis plusieurs années en Europe, et particulièrement en France, le sentiment religieux; cette circonstance en effet imprimait un grand caractère et une singulière importance à la politique de Rome et par suite à la situation de toute l'Italie.

Tous les états italiens étaient sous le régime absolu, la plupart fort mal administrés, quelques-uns gouvernés tyranniquement. Les réformes matérielles et administratives étaient le premier pas à faire dans la voie nouvelle où l'on s'engageait, mais l'élan donné et reçu, plus vigoureusement peut-être qu'on ne l'avait voulu, devait singulièrement hâter la marche toujours lente des améliorations et des progrès qui partent d'en haut; ces réformes étaient à peine promulguées et entreprises, qu'apparaissaient les constitutions. L'Italie régénérée prenait place parmi les nations.

C'est du fond de la Péninsule, c'est de Naples que part le signal; c'est le gouvernement le plus opposé de tout temps à la marche de l'esprit public, à toute réforme, à toute amélioration, qui prend tout d'un coup et hardiment l'initiative. La Sicile, jamais bien soudée à Naples, avait toujours élevé la prétention d'être gouvernée et même de se gouverner à part; elle réclamait l'accomplissement de promesses solennelles sans cesse violées, et ne pouvant faire écouter ses trop justes plaintes, courait aux armes. En même temps Naples s'agitait et déjà l'on voyait dans tout le pays ces signes précurseurs des révolutions et de la chûte des trônes. C'est alors que le roi, heureusement inspiré, entre dans la voie qui seule peut le sauver, et dans laquelle il devance tous les autres souverains d'Italie que jusqu'à ce jour il s'était obstiné à ne pas suivre. Tout en prenant contre la révolte les mesures les plus rigoureuses et même les plus impitoyables, il ouvre la porte aux améliorations, diminue ou abolit quelques impôts trop lourds ou odieux au peuple, accorde la liberté de la presse, fait grâce aux condamnés politiques si nombreux dans son royaume, réforme les tribunaux, et couronne son œuvre par l'octroi d'une constitution dont le seul défaut peut-être est d'être trop libérale pour un peuple si peu et si mal préparé à l'exercice des droits politiques; cette constitution en effet est calquée sur la charte française de 1830, et en quelques points mêmes elle est plus démocratique.

Après Naples vient le Piémont. Le roi Charles-Albert avait, depuis dix-sept ans qu'il était sur le trône, changé presque entièrement et de la manière

la plus intelligente l'administration matérielle de ses états, mais rien n'avait été fait en politique, et c'est seulement à l'apparition des réformes de Rome et de la Toscane qu'il avait fait quelques concessions; l'exemple de Naples lui fait sentir que le moment est arrivé de renoncer au pouvoir absolu; il était temps en effet, car à peine avait-il donné une constitution à son royaume, que la révolution de Février venait gronder à ses portes. La constitution de Piémont, comme celle de Naples, était à-peu-près la charte française. Rome et la Toscane qui avaient donné le signal des réformes se trouvèrent ainsi dépassées, mais elles ne tardèrent pas à suivre le mouvement. En même temps, et c'était là le fait le plus important, le sentiment de l'indépendance devenait de plus en plus vif, et la haine contre l'Autriche grandissait chaque jour. Pour être forts contre l'oppresseur, il fallait être unis, il fallait rapprocher des états jusqu'alors divisés; cette idée de confédération germa bien vite dans tous les esprits, et Rome, la Toscane et le Piémont firent une alliance, une sorte de ligue encore mal définie, mais qui inaugurait le principe de confédération.

Ce mouvement et cette situation de l'Italie étaient un coup terrible pour l'Autriche. Déjà, dans des démêlés de douane avec le Piémont, elle avait rencontré une résistance à laquelle elle n'était pas habituée; l'avénement de Pie IX avait été ensuite un grave échec pour sa diplomatie; mais le réveil général de la Péninsule compromettait bien plus fortement son influence et sa politique. Alors elle n'eut

pas honte de recourir aux plus mauvais procédés; sa presse salariée attaqua avec acharnement le saint pontife que le monde entier vénérait et admirait; son ambassadeur fit entendre au Vatican de sévères et menaçantes paroles, et ses agens secrets cherchèrent à faire soulever le peuple de Rome. Elle employait aussi la force ouverte et envahissait les Légations pour rappeler au pape et aux princes de l'Italie qu'ils devaient continuer à se regarder comme ses pupilles ou ses vassaux. Mais les protestations, les réclamations et les cris d'alarme qui s'élevèrent de tous côtés, lui firent sentir le danger de telles provocations; elle s'arrêta, menaça toujours et attendit. Toutefois, si elle renonçait pour le moment à comprimer le mouvement politique chez ses voisins, il n'en était pas de même pour ses propres provinces; au lieu de les mieux traiter, de leur faire quelques concessions devenues indispensables et de chercher à se réconcilier avec elles, elle continua à jeter un insolent défi à leurs libertés et à leur nationalité, et ce malheureux pays, isolé, hermétiquement fermé, restait, au milieu de l'Italie émancipée, comme le parc réservé de l'esclavage.

La partie de l'Italie devenue, en vertu des traités de 1815, la possession de l'Autriche, sous le nom de royaume Lombard-Vénitien, est séparé du reste de la Péninsule par le Pô et le Tessin, et fait suite à d'autres provinces de l'empire. Ce royaume, qui comprend l'ancien duché de Milan et les provinces de terre-ferme de l'ancienne république de Venise, a remplacé le royaume d'Italie, dont il forme à-peu-

près les deux tiers; sa superficie est de 4,700,000 hectares, sa population de 5 millions d'habitans; le produit brut des impôts peut y être évalué à 125 millions de francs environ, non comprises les taxes provinciales et communales. Cette contrée a été longtemps la plus heureuse de l'Italie; Venise fut toujours indépendante et presque toujours bien gouvernée; le Milanais, indépendant aussi pendant une époque assez longue, soit comme république, soit comme duché, avait ensuite appartenu pendant près de deux siècles à l'Espagne, qui l'avait administré nationalement en laissant la plupart des emplois aux gens du pays, et l'Autriche y avait, sous Marie-Thérèse et Joseph II, réalisé de sages réformes; enfin le temps de la domination de Napoléon a été là comme partout une ère de forte et habile organisation qui a laissé des traces durables dans toutes les branches administratives. Depuis le nouvel état de l'Europe, tel que l'ont fait les traités de 1815, la maison d'Autriche était appelée par ses souvenirs et par ses intérêts à réunir autour de son trône les peuples du centre, divers de langage, de mœurs et de traditions, mais ayant tous les mêmes intérêts et le même besoin d'union et d'une force protectrice contre les deux colosses du continent, la France et la Russie; mais, pour le malheur de tous, il en fut autrement. Des haines récentes ou anciennes, de misérables préjugés, un égoisme mesquin, un fatal aveuglement la détournèrent de sa mission providentielle. Son gouvernement ne fut qu'une longue suite de fausses mesures et de lois absurdes; mais ce furent surtout ses

provinces italiennes qui furent traitées de la manière la plus impolitique et la plus inique. Corruption, violence, mépris de tous droits civils et nationaux, tel est depuis plus de 30 ans le régime auquel elles sont soumises, et qui a fini par leur persuader que l'Autriche était leur ennemie par nature et par nécessité, et qu'il ne leur restait d'autre parti que de courir aux armes et de conquérir leur indépendance. Il a fallu toute la douceur, le peu d'énergie et, disons-le, la nullité politique de ce peuple pour supporter si long-temps une des plus dures et des plus injustes oppressions des temps modernes. Résigné aux douleurs du présent, il se réfugiait par la pensée dans l'avenir de l'Italie; cet avenir apparaissait enfin à ses yeux, mais il sent aussitôt que ce n'est pas pour lui qu'il va luire, et il frémit en silence. Peu-à-peu les sentimens d'amertume se font jour et se traduisent par des faits; il saisit toutes les occasions de protester pacifiquement contre la tyrannie en attendant que des événemens que tout le monde pressent permettent d'agir avec plus d'efficacité. De son côté le gouvernement redouble de vigilance et de rigueur, la censure est exercée plus sévèrement que jamais, la police est sans cesse aux aguets; en un mot, le pays et l'Autriche sont en présence, semblant l'un et l'autre attendre le signal de la lutte. C'est alors que les congrégations centrales de la Lombardie et de la Vénitie, espèces d'assemblées d'état purement consultatives et qui depuis plus de 30 ans n'avaient jamais fait une seule remontrance, osent enfin élever la voix et se faire les interprètes des

plaintes et des vœux du pays. Elles se bornent à solliciter l'accomplissement des promesses de 1815 et l'exécution des décrets impériaux qui en ont été la suite. En faisant droit à ces demandes si justes et si fondées, l'Autriche peut encore reconquérir l'estime et l'affection de ses peuples italiens, et mettant à profit leur esprit de modération, leurs tendances monarchiques et les idées de fédération qui paraissent prévaloir dans toute la Péninsule, tirer un excellent parti de la situation, moyennant d'habiles concessions. Mais à Vienne les passions et les préjugés l'emportent sur les intérêts; on y tient pour maxime que toute réforme, toute concession est un indice de faiblesse et une sorte d'abdication; on prend l'entêtement et l'inaction pour de la fermeté et de la prudence; on compte sur la force seule; on méprise profondément les Italiens et on persiste dans le triste système invariablement suivi depuis 1815. Les humbles réclamations des congrégations paraissent un acte de rébellion, et on traite de délit et presque de crime la simple demande de l'exécution des lois émanées spontanément du souverain.

Pendant ce temps-là les nouvelles les plus extraordinaires arrivaient coup sur coup; un jour c'était la révolte de la Sicile, le lendemain la constitution de Naples, un autre jour celle du Piémont, enfin la chûte de la monarchie en France. Si cette révolution qui éclata sur l'Europe comme la foudre et que Paris se donna la fantaisie d'accomplir sans trop savoir pourquoi, fut au moins prématurée pour la France, elle le fut bien plus encore pour l'Italie. D'une

part, le passage subit du despotisme à un régime représentatif suffisamment libéral était déjà pour les états indépendants une bien grande épreuve, et la fermentation qu'allait y produire l'exemple de leur puissante voisine ne pouvait que leur être fatale en les faisant dévier de la vraie route de la liberté, ou en les poussant trop vite; d'autre part, ils étaient encore peu capables de lutter contre l'Autriche, et la Lombardie et la Vénitie étaient loin de l'être seulement autant qu'eux. Elles avaient été trop mal gouvernées jusqu'alors pour être tout-à-coup en état de travailler efficacement à leur indépendance; car, chose triste mais trop vraie, un peuple ne peut secouer le joug d'un autre que lorsqu'il n'a pas été trop avili, qu'il n'est pas descendu trop au-dessous de ses tyrans, en sorte que toute insurrection triomphante est comme une espèce de témoignage en faveur de l'oppresseur vaincu.

La révolution de Février, pas plus que les événemens d'Italie qui l'avaient précédée, ne fit ouvrir les yeux à l'Autriche. En présence d'une fermentation sans cesse croissante et tandis qu'à Milan, à Venise, partout enfin, les esprits étaient en feu, elle continuait son système de répression impitoyable et poussait l'aveuglement jusqu'à proclamer la loi dite loi d'état, vrai code de sang et d'iniquité. La mesure était comble, tout était prêt pour une explosion et il ne manquait pour la faire éclater qu'une de ces circonstances qui en pareil cas ne tardent jamais à se produire; et cette fois le signal devait venir du côté où il était le moins attendu. Vienne, cœur de

la monarchie absolue et centre de la politique immobile, n'avait pas échappé à l'agitation qui travaillait l'Italie, la France et l'Allemagne; Vienne aussi eut sa révolution. Ce fait, si extraordinaire au premier abord, s'explique facilement. Le despotisme qui tenait tout l'empire sous un joug de fer, ne se faisait pas sentir à Vienne; là, la liberté était aussi grande qu'à Londres et à Paris. L'intérêt de cette capitale à maintenir le *statu quo* autrichien qui faisait sa richesse et sa prospérité, paraissait si évident qu'on ne pouvait pas croire qu'elle songerait jamais à bouger; mais à Vienne comme à Paris, la masse indifférente laissa une minorité audacieuse agir au nom de la population entière. La chute de ministère; la fuite du prince de Metternich, le plus ferme soutien du despotisme, le véritable maître de l'Autriche et le directeur suprême de la politique européenne depuis 1815; enfin la promesse formelle d'une constitution avec le suffrage universel, tels furent les étonnans résultats d'une sédition hardie tentée à Vienne par quelques milliers d'étudians, de Hongrois et de radicaux de diverses parties de l'Allemagne. Il en est ainsi des révolutions bonnes ou mauvaises; accomplies la plupart du temps par d'imperceptibles minorités, elles sont ou acceptées ou subies par les masses.

La nouvelle de ces événemens détermina l'explosion qui couvait dans les provinces d'Italie, et qui éclata partout en même temps le 18 mars. L'armée qui les occupait et qui n'était ordinairement que de 40 à 45 mille hommes, venait d'être portée à 70

mille et devait être encore augmentée ; elle était commandée par le vieux maréchal Radetzky. Sur ces 70 mille hommes dispersés dans la Lombardie, la Vénitie et les duchés de Parme et de Modène, on comptait environ 20 mille Italiens; ce fait étrange et qui eut de graves conséquences, provenait de l'usage adopté en Autriche de laisser les bataillons de dépôt dans les provinces où se recrutent les régimens. Il tenait aussi à ce que l'on se croyait sûr de l'esprit des populations rurales, dont les enfans forment presque exclusivement les contingens et qui en effet dans tous les mouvemens antérieurs avaient fait preuve de beaucoup de fidélité à l'empire. Avec des troupes si peu nombreuses, forcément éparpillées et dont une partie était composée de gens du pays, il était difficile de résister à une population de cinq millions d'habitans qui pouvaient d'ailleurs être aidés par leurs frères d'Italie ; il eût fallu des forces au moins doubles, et le maréchal qui le comprenait bien, ne cessait de demander des renforts. Si quelque chose doit surprendre, c'est que cette armée n'ait pas été entièrement écrasée ou obligée de mettre bas les armes. Elle n'opposa presque nulle part une bien vive résistance, mais chercha seulement à se mettre en sureté, et la lutte ne fut vraiment sérieuse qu'à Milan, où se trouvait le maréchal avec une douzaine de mille hommes.

Milan, assise au milieu des plaines de la Lombardie, est une ville de plus de 150,000 ames; elle a une vieille enceinte bastionnée, à-peu-près circulaire, de 3 kilomètres environ de diamètre, et dont les

remparts convertis en promenades, forment une large chaussée qui domine toute la ville. La partie centrale est entourée d'un canal parallèle à l'enceinte; l'autre moins serrée renferme la plupart des casernes, le château, la place d'armes; de longues et larges rues conduisent des portes aux ponts du canal qui donnent accès dans le centre de la ville. Pendant que la population, presque sans armes, attaquait les postes de l'intérieur et construisait des barricades, Radetzky fit occuper les bastions et placer des canons aux portes pour couper toute communication entre la ville et le dehors. La lutte commencée le 18 sur deux ou trois points seulement, se propagea rapidement, et dès le lendemain la ville entière se battait avec acharnement, décidée à périr plutôt que d'obéir encore à l'Autriche. Des barricades s'élevaient partout; femmes, enfans, vieillards, tous y travaillaient avec une ardeur et un courage sans égal; les pavés, les voitures, les meubles, les objets de toute espèce entassés et amoncelés, formaient dans toutes les rues d'épais et hauts parapets, dont quelques-uns atteignaient le second étage des maisons. Au milieu de la fusillade et des décharges de l'artillerie, on entendait retentir les cris de liberté, les imprécations contre les oppresseurs de la patrie et des hymnes en l'honneur de Pie IX; le tocsin sonnait jour et nuit sans interruption. Tous, riches et pauvres, nobles et peuple, faisaient assaut de courage et d'intrépidité, et les plus beaux actes d'héroïsme passaient inaperçus au milieu de l'ardeur et du zèle général. Les femmes, dont rien n'arrêtait le dévouement, prodiguaient

leurs soins aux blessés et encourageaient les combattans; quelques-unes même, non contentes du rôle inoffensif, partage de leur sexe, se battaient bravement à côté de leurs frères, de leurs époux, de leurs amans, dont leur exemple redoublait le courage. Le clergé, dont le patrotisme attiédi depuis longtemps venait de se retremper à la voix de Pie IX, prenait aussi part à la lutte; sur le seuil des églises, près des barricades, au milieu des combattans, on voyait des prêtres, le crucifix à la main, appeler la bénédiction du ciel sur leur patrie, encourager les faibles et applaudir aux forts. Bientôt un gouvernement provisoire se constitua sous la présidence du Podestà, et un comité de la guerre se chargea d'organiser, de centraliser et de diriger tous les moyens d'attaque et de défense. Des proclamations, des ordres, des avis venaient à chaque instant entretenir et redoubler l'audace et l'énergie des combattans.

Malgré tant d'efforts, malgré tous les avantages que la population d'une grande ville a toujours sur les troupes dans ces combats de rues et de barricades, malgré la défection des douaniers, des pompiers et des gendarmes qui, tous Italiens, n'avaient pas tardé à faire cause commune avec les Milanais, les soldats autrichiens tenaient bon, et Radetzky aurait fini par l'emporter, car les masses populaires ne sont pas en général susceptibles d'efforts très-prolongés; mais les nouvelles du dehors le contraignirent à cesser la lutte et à se retirer. Le pays était soulevé de tous côtés, les garnisons étaient tenues en échec, battues ou faites prisonnières; les troupes piémontai-

ses pouvaient d'un moment à l'autre franchir le Pô et le Tessin, et arriver en une marche sur Milan, et alors toute retraite était fermée aux Autrichiens. En présence de tous ces dangers, très-vivement pressé d'ailleurs par les habitans qui continuaient à le refouler au-delà du canal et vers les bastions, et qui venaient même de forcer une porte qui leur ouvrait la communication avec la campagne, le maréchal, après cinq jours de combats, prit enfin le parti de se retirer, furieux de céder devant ces Lombards qu'il méprisait tant. Le 22, dans l'après-midi, la garnison emmenant avec elle tous les fonctionnaires autrichiens qui avaient pu s'échapper et une vingtaine d'ôtages choisis parmi les principaux habitans faits prisonniers au premier moment de l'insurrection, sortit de la ville en masquant son mouvement de retraite par un simulacre d'attaque générale, au moyen d'un feu terrible d'artillerie qui répandit pendant quelque temps l'épouvante. L'intention du maréchal était de se rapprocher de la ligne du Mincio pour y prendre un point d'appui, se concentrer et agir ensuite suivant le circonstances, et il avait envoyé l'ordre à toutes les garnisons de le rejoindre dans cette direction. En quittant Milan, il prit la route de Lodi, sans être beaucoup inquiété dans sa marche, quoique toutes le campagnes environnantes fussent soulevées. Melegnano, gros bourg à moitié chemin de Milan et de Lodi, ayant voulu opposer quelque résistance à l'avant-garde, en fut puni par l'incendie de quelques maisons. Cet exemple sévère, la discipline des troupes, l'intimidation qu'il cher-

chait à répandre par des proclamations menaçantes, permirent à Radetzky d'effectuer tranquillement sa retraite, contrarié seulement par le temps qui pendant quelques jours fut épouvantable. Il gagna ainsi le camp de Montechiari où tous les ans l'armée se réunissait pour exécuter de grandes manœuvres; il s'y arrêta pour laisser reposer ses troupes et attendre les corps qui n'avaient pas encore pu le rejoindre. Il avait fait d'assez grandes pertes, surtout par les désertions, et avait besoin de ranimer ses soldats fatigués, découragés, démoralisés, enfin de se voir au milieu d'un pays insurgé de tous côtés, et de plus, inquiets de ce qui se passait à Vienne et en Allemagne.

D'atroces cruautés furent commises à Milan pendant ces cinq jours de combat par les Autrichiens et surtout par les Croates, irrités contre une population dont ils se savaient exécrés. A cette conduite barbare qu'on ne saurait assez flétrir, on est heureux d'avoir à opposer celle des Milanais qui dans ces jours mémorables se montrèrent constamment aussi généreux que braves. Au lieu d'user de représailles envers leurs prisonniers, au nombre desquels se trouvaient quelques fonctionnaires trop justement détestés, ils eurent pour eux les plus grands égards, et les blessés autrichiens furent soignés comme ceux de la ville. Enfin, chose extraordinaire et qui fait le plus grand honneur à la population, aucun acte de vengeance ou de courroux populaire n'eut lieu ni pendant ni après le combat.

L'insurrection avait éclaté partout en même temps, du Tessin à l'Isonzo, du Pô aux Alpes. A Monza, un

bataillon fut fait prisonnier; à Côme, la garnison fut aussi obligée de se rendre. Celle de Pavie sut tenir les habitans en respect; elle ne quitta la ville qu'après l'évacuation de Milan. Lodi, fortement occupée, ne bougea pas et ne fut libre qu'après le passage de Radetzky. Brescia après avoir pris deux généraux et un assez grand nombre d'officiers, fit capituler sa garnison, tandis que celle de Bergame put se retirer sans grande perte. Trois bataillons italiens qui se trouvaient à Crémone et à Pizzighettone, se joignirent aux insurgés.

Dans la Vénitie l'insurrection fut, pour ainsi dire, pacifique et le sang ne coula presque nulle part. Venise, cette ville bizarre bâtie au milieu des Lagunes, sur un archipel d'ilots et dont les rues sont des canaux et des ponts; Venise si importante par sa position, son port, ses arsenaux, n'était gardée que par trois à quatre mille hommes, et cette faible garnison était dispersée dans des forts assez éloignés les uns des autres, communiquant difficilement entre eux et mal pourvus de vivres et de munitions. Le général commandant les troupes et le gouverneur civil ne crurent pas pouvoir résister aux habitans, et s'empressèrent d'accepter une capitulation, en vertu de laquelle toutes les autorités autrichiennes durent se retirer et les troupes être transportées à Trieste avec armes et bagages, après avoir reçu de la ville trois mois de solde. C'était là un acte de faiblesse inqualifiable; la position et l'importance de Venise sont telles qu'il fallait conserver à tout prix cette ville, et dans de pareilles circonstances l'unique de-

voir des autorités et civiles et militaires, est de résister jusqu'à la dernière extrémité, quelque terrible et déplorable que doive être la lutte. A Padoue, Trévise, Vicence, Udine, et dans les autres villes considérables de la Vénitie, les choses se passèrent à-peu-près comme à Venise. L'importante place de Palmanova et le fort d'Osopo tombèrent aussi sans coup férir au pouvoir des Italiens. Malheureusement il n'en fut pas de même des forteresses de l'Adige et du Mincio, situées au centre du pays et dont la possession entraînait peut-être la libération immédiate et définitive de l'Italie; là aux difficultés plus grandes que partout ailleurs, vint s'ajouter le manque complet d'énergie des populations. Peschiera et Legnago ne tentèrent rien; Vérone, capitale militaire de l'Italie autrichienne, avait beaucoup de troupes dans ses murs, et sa population s'est toujours montrée assez sympatique à l'Autriche. Mantoue n'avait alors pour toute garnison qu'un régiment italien; mais le gouverneur, en paraissant pactiser avec les habitans, sut garder la citadelle et le fort, gagna du temps, d'autres troupes arrivèrent, et l'occasion fut manquée.

Le gouvernement provisoire qui s'était formé à Milan pendant les cinq jours, au plus fort de la lutte, avait vu son autorité immédiatement reconnue, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareille circonstance, et son action n'avait pas peu contribué à la victoire. Le triomphe obtenu et l'ennemi éloigné, sa tâche grandissait et devenait plus difficile. Il voulut avec raison étendre son pouvoir sur toute la Lombardie,

mais il ne pouvait manquer de trouver de la résistance dans un pays où les idées municipales et les intérêts de localité sont si développés; chaque chef-lieu de province avait aussi son gouvernement provisoire, et il fallut, pour arriver à l'unité, les fondre ensemble en admettant un membre de chacun d'eux dans le gouvernement central, qui fut définitivement composé de quinze membres. Aucun des généreux citoyens qui se chargeaient d'une telle mission, ne se trouva à la hauteur des circonstances; sans habitude des affaires, sans connaissances militaires et administratives et surtout sans énergie, ils n'eurent à offrir à leur patrie qu'un enthousiasme stérile et un dévouement inintelligent; leur incapacité fut la principale cause du retour si rapide des Autrichiens. Le gouvernement provisoire de Venise fut composé d'hommes un peu plus capables, mais les comités de province se montrèrent assez indociles à son autorité. Chacun d'eux effrayé du voisinage de l'ennemi qui pouvait à chaque instant pénétrer dans le pays dont la frontière était découverte, songeait à se défendre à sa guise et se souciait peu de l'intérêt général. Venise même donnait ce triste exemple, et ce défaut de concentration des ressources et des efforts fit que l'ennemi rencontra plus tard peu de résistance de ce côté.

L'insurrection ne fut pas limitée aux provinces autrichiennes, elle se propagea au-delà, dans les duchés de Parme et de Modène. Ces deux petits états, situés sur la rive droite du Pô, entre ce fleuve et la Méditerranée, n'étaient en réalité que des fiefs

autrichiens. Leurs souverains ne se soutenaient qu'avec l'appui des troupes de l'empire, et depuis quelque temps ils avaient resserré plus étroitement encore leur alliance avec Vienne, au lieu de faire cause commune avec l'Italie; cette faute leur fut fatale. Le duc de Modène, prince de la célèbre maison d'Este, jeune homme hardi et téméraire, plein de confiance dans les forces de l'Autriche, s'était toujours refusé d'une manière hautaine aux plus minces concessions, et semblait provoquer ses sujets; son sort intimement lié à celui de l'armée autrichienne ne pouvait être douteux lorsque celle-ci se retirait de la Lombardie et évacuait Modène. Abandonné à ses propres forces, il n'eut d'autre parti à prendre que de quitter son duché.

Le duché de Parme avait été donné en 1815 à l'impératrice Marie-Louise en viager, avec réversibilité à la branche des Bourbons qui le possédait autrefois. Marie-Louise, indigne épouse, mais souveraine bonne et facile, eût été aimée de ses sujets sans sa trop grande dépendance de l'Autriche, dépendance telle que c'était le cabinet de Vienne qui exerçait toute l'autorité à Parme. Elle mourut au mois de décembre 1847, au moment où toute l'Italie était en fermentation, et le Bourbon son successeur, se jeta dans les bras de l'Autriche, malgré le mouvement national de la Péninsule, malgré l'opinion de ses sujets et malgré ses liens de parenté avec le Piémont. Quand les constitutions apparurent de tous côtés autour de lui, il ne put se dispenser de faire aussi des concessions; mais au lieu d'imiter

les autres princes, il eut l'idée extravagante de créer une régence chargée d'élaborer une constitution, et à qui il remit le pouvoir souverain en attendant la nouvelle organisation de l'état. La régence ne fit pas de constitution et ne songea qu'à expulser le duc qui voulut alors entrer dans la ligue italienne; mais il était trop tard, et il eut le même sort que son voisin de Modène.

LIVRE DEUXIÈME.

Déclaration de guerre. — Entrée de l'armée piémontaise en Lombardie. — Théâtre de la guerre. — Attaque des ponts du Mincio. — Tentatives contre Peschiera et Mantoue. — Armée piémontaise. — Troupes des divers états italiens. — Armée autrichienne.

Dans les circonstances où se trouvait l'Italie et en présence de l'état général de l'Europe, l'insurrection du royaume Lombard-Vénitien ne pouvait manquer d'être le signal d'une guerre d'indépendance pour toute la Péninsule; l'heure de la lutte avait sonné, il s'agissait de choisir entre le vasselage de l'Autriche et l'émancipation, il s'agissait de décider cette grande question de la nationalité italienne, vainement débattue depuis tant de siècles.

Au premier bruit des événemens de Vienne et de Milan, un immense cri de joie et de liberté retentit de Turin à Naples. On courut aux armes, des volontaires pénétrèrent de tous côtés en Lombardie et en Vénitie, le peuple italien déclara la guerre à l'Au-

triche, ou plutôt se révolta aussi contre elle; car c'est là le véritable caractère de cette lutte. Vainement l'Autriche a voulu arguer des traités et invoquer à l'appui de sa domination et contre l'attaque de l'Italie, le droit des gens. Si la foi due aux traités est inviolable, si les pactes solennels lient les peuples aussi bien que les souverains, c'est à la condition de n'être pas fondés uniquement sur la force, c'est à condition que le vainqueur observera à l'égard du vaincu les droits sacrés de l'humanité. Ces droits, l'Autriche les avait constamment violés envers la malheureuse Italie; dès-lors ils reprenaient tout leur empire et devant eux s'effaçait tout ce qui n'était que l'ouvrage des hommes, les traités, les pactes, toutes les règles ou lois de la diplomatie. L'Autriche recueillait le fruit de sa politique, et si la rupture des traités est toujours un très-grand mal, elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même et en porter toute la responsabilité.

Depuis près de deux ans, le gouvernement piémontais était en mauvais termes avec l'Autriche qui dans des affaires de douane avait élevé les plus étranges prétentions; il avait montré à cette occasion beaucoup de fermeté et prouvé que la puissance autrichienne en Italie avait des bornes. L'invasion des Légations, l'état des esprits en Lombardie et en Vénitie, l'augmentation des forces autrichiennes, avaient fait sentir au roi Charles-Albert la nécessité de se tenir prêt à tout événement, et il s'occupait activement de mettre son armée sur le pied de guerre lorsqu'éclatèrent la révolution de Février,

-es événemens de Vienne et ceux de Milan. Un corps d'observation de trente mille hommes environ fut concentré sur la frontière, le long du Pô et du Tessin, et en même temps on enrôlait et on recevait dans les dépôts de nombreux volontaires à qui le désir de combattre l'Autriche faisait prendre les armes avec enthousiasme. Beaucoup même franchissaient la frontière sans qu'il fût possible de les retenir; les habitans faisaient passer ouvertement des armes et des munitions en Lombardie, et la guerre était déclarée de fait. Le cabinet de Turin était forcément entraîné dans cette voie, il y allait du salut de la monarchie; mais il eut quelques instans d'hésitation, et ce retard fut fatal dans un moment où l'audace était de la prudence, et la témérité, de la sagesse. Il n'était que trop certain que l'Autriche victorieuse ne pardonnerait jamais au Piémont ce qui venait de se passer; il était impossible de rester neutre, il fallait donc profiter hardiment de la circonstance, et se jeter sur l'armée autrichienne pendant qu'elle était encore dispersée et aux prises de tous côtés avec une population insurgée. On ne le fit pas, et ce ne fut que le 23 mars, alors que Radetzky avait déjà évacué Milan et qu'il concentrait ses forces en se retirant sur le Mincio, que Charles-Albert déclara formellement la guerre à l'Autriche. Aussitôt, une brigade de 4 à 5 mille hommes reçut ordre d'entrer en Lombardie et de marcher sur Milan, mais ce ne fut que le 29 que le roi, à la tête de trois divisions formant 25 mille hommes, franchit la frontière par Pavie; Radetzky était déjà loin. Un tel

retard qui laissait croire aux Milanais et à tous les Lombards qu'ils ne devaient la victoire qu'à eux-mêmes, était aussi une faute politique dont les Piémontais sentirent bientôt les conséquences.

En entrant sur le territoire de la Lombardie, le roi déclara qu'il n'était mû par aucune idée d'ambition et qu'il n'avait d'autre désir que de concourir à l'indépendance de l'Italie. Il trouva les populations dans d'étranges dispositions; elles accueillaient les Piémontais comme des frères et leur prodiguaient les acclamations, mais semblaient regarder leur intervention comme peu utile après la retraite de Radetzky. Les députés de Milan, venus pour saluer le roi à Pavie, étaient persuadés que les troupes autrichiennes étaient en pleine déroute, hors d'état de faire la moindre résistance et qu'elles allaient repasser les Alpes; ils parlaient même de les suivre au-delà et de conquérir l'Illyrie, l'Istrie, la Dalmatie, anciennes possessions italiennes. Mais à Lodi on apprit au contraire que Radetzky tenant son armée en bon ordre et concentrée, occupait la plaine de Montechiari; l'attaquer de front dans cette position avec des troupes toutes jeunes qui n'avaient jamais été au feu, parut une imprudence au roi, et il préféra le tourner en continuant sa marche vers le Mincio par la vallée du Pô, espérant le déterminer par ce mouvement à abandonner Montechiari et à se réfugier derrière le fleuve; c'est en effet ce qui arriva. La vallée du Pô est d'ailleurs la véritable ligne d'opération d'une armée qui venant du Piémont, veut envahir la Lombardie, et se porter sur le Mincio. Toutefois dans cette circons-

tance il n'y avait pas trop à s'occuper de cette considération, et une bataille immédiate devait être recherchée par les Piémontais. Mais Radetzky, malgré sa contenance à Montechiari, n'avait pas l'intention de les attendre; il n'avait d'autre but que de ralentir leur arrivée sur le Mincio et de gagner du temps.

L'armée piémontaise s'avançait sans les précautions habituelles et surtout sans bien connaître le terrain; l'état-major ne s'était pas encore procuré de bonnes cartes du pays. Le 6 avril, un détachement de l'avant-garde était campé à Marcaria, sur la rive gauche de l'Oglio; pendant la nuit, un parti ennemi profitant de la négligence avec laquelle ce détachement se gardait, l'attaqua à l'improviste, prit quelques hommes et quelques chevaux et répandit l'alarme jusqu'au quartier général à Bozzolo. De Bozzolo et de Marcaria on marcha dans la direction de Goito et du haut-Mincio pour tenter le passage entre Mantoue et Peschiera. Il est indispensable d'entrer ici dans quelques détails sur la nature des lieux, afin de rendre plus facile l'intelligence des opérations des deux armées pendant toute la campagne.

Les Alpes, les plus grandes montagnes de l'Europe décrivent du Var à l'Isonzo une longue et épaisse ligne circulaire qui sépare l'Italie de la France, de la Suisse et de l'Autriche. Les pluies fréquentes qui tombent sur la cime de ces montagnes, les neiges et les glaces qui les couvrent sans cesse, en font descendre d'énormes quantités d'eau qui forment plusieurs lacs et une multitude de fleuves et de rivières. Le Pô, la plus grande de ces lignes d'eau, traverse toute

la Haute-Italie, de l'ouest à l'est, et va se jeter dans l'Adriatique, recevant par sa gauche une partie des autres, dont les plus importantes sont la Sésia, le Tessin, l'Adda, le Mincio; celles qui coulent au-delà et qui sont l'Adige, la Brenta, la Piave, le Tagliamento, l'Isonzo, tombent directement dans l'Adriatique. Le royaume Lombard-Vénitien, cette partie du pays qu'il s'agissait d'arracher à l'Autriche, est compris entre le Tessin et l'Isonzo d'un côté, le Pô et les Alpes de l'autre, et se trouve ainsi coupé par la plupart des lignes d'eau qu'on vient de nommer. Il est séparé des autres états italiens par le Lac-Majeur, le Tessin et le Pô; la neutralité de la Suisse le couvre vers le nord; l'Adriatique le borne à l'est, du Pô à l'Isonzo; enfin, de la Suisse à l'Adriatique, il tient aux autres possessions autrichiennes. La ligne qui s'étend du Lac-Majeur aux bouches du Pô, est beaucoup trop longue pour être susceptible d'une bonne défense; celle formée par le lac de Côme, l'Adda et le Pô, est dans le même cas. Mais au-delà, au centre même du pays, se trouve une position militaire admirable tant pour l'offensive que pour la défensive; c'est la double ligne du lac de Garda, du Mincio et de l'Adige. Le lac de Garda, formé par les eaux du Tyrol, a une longueur d'environ soixante-dix kilomètres, et sa moindre largeur est de onze cents à douze cents mètres; il a sa direction du nord au midi, c'est-à-dire parallèle à toutes les lignes d'eau tombant des Alpes dans le Pô ou dans l'Adriatique. De sa pointe méridionale, à Peschiera, sort le Mincio qui après avoir formé des ma-

rais et une espèce de lac en s'arrêtant autour de Mantoue, va se jeter dans le Pô près de Governolo. A l'est et à une petite distance, coule l'Adige descendant du Tyrol le long du Monte-Baldo qui le sépare du lac de Garda; à son débouché dans la plaine, un peu au-dessus de Vérone, il change de direction en inclinant au sud-est jusqu'à Legnago, et se rend ensuite dans l'Adriatique en coulant parallèlement au Pô. Au nord du lac de Garda, l'accès du pays est à-peu-près impossible à une armée, et les montagnes ne laissent qu'un petit nombre de passages tous faciles à défendre; au-dessous du Mincio, tout le terrain situé entre le bas-Pô et le bas-Adige, est marécageux, coupé de canaux et peu praticable. La partie centrale seule peut être assez facilement franchie, mais elle est couverte par Peschiera et Mantoue sur le Mincio, par Vérone et Legnago sur l'Adige; ces quatre places forment de la bande de terrain comprise entre les deux fleuves une espèce de vaste place d'armes, d'immense camp retranché couvert sur ses deux fronts per ces lignes d'eau, difficilement abordable au nord et au sud, et dont l'intérieur offre une suite de positions favorables à la défense. Tant qu'on est maître de ce quadrilatère, on peut couvrir contre des forces bien supérieures soit la Lombardie, soit la Vénitie, selon le côté d'où vient l'ennemi; c'est là le véritable point stratégique de la Haute-Italie, là que se sont joués plus d'une fois les destins de toute la Péninsule.

Entre Mantoue et Peschiera on passe le Mincio sur les ponts de Goito, Valleggio et Monzambano; Charles-Albert les fit attaquer immédiatement. Le 8 avril,

la division d'Arvillars marcha sur Goito, situé sur la rive droite et qui couvre ainsi le pont; les Autrichiens s'y étaient retranchés et avaient crênelé les maisons d'où ils pouvaient faire un feu meurtrier sur les assaillans. Le combat s'engagea vivement en avant du bourg entre les tirailleurs; ceux des Autrichiens ayant cédé le terrain, furent suivis par ceux des Piémontais qui, soutenus à-propos, se jetèrent hardiment dans le bourg et en délogèrent l'ennemi qui fut coupé en deux et se retira, partie vers Borghetto par la rive droite, partie vers le pont qui ne put être longtems défendu. En se retirant sur la rive gauche, les Autrichiens firent sauter une arche, mais quelques soldats piémontais n'en traversèrent pas moins le fleuve sous la protection de l'artillerie; le pont fut promptement rétabli, toute la division put passer, et l'ennemi se replia dans la direction de Valleggio sur le gros de l'armée autrichienne. Ce premier combat, d'un si heureux augure, fut remarquable par la bravoure qu'y déployèrent les Piémontais; il ne leur coûta qu'une cinquantaine d'hommes. La perte de l'ennemi fut à-peu-près du double; on lui fit en outre quelques prisonniers et on lui prit un canon; enfin il vit déserter, dans cette occasion, un assez grand nombre d'Italiens. Le lendemain, la division Broglia se dirigea sur trois colonnes vers Monzambano; à son approche, l'ennemi repassa le fleuve, mit le feu au pont et se posta dans les maisons situées le long de la rive gauche. Malgré un feu assez vif, le pont fut rapidement réparé, le fleuve franchi et l'ennemi forcé de se retirer. Goito et Mon-

zambano occupés, Borghetto placé entre ces deux points, en face de Valleggio, ne pouvait pas tenir; il fut évacué, le colonnel Mollard y entra à la tête du 2e régiment d'infanterie et prit ensuite position sur le Mincio pour protéger la réparation du pont qui avait été rompu par l'ennemi. Le pont allait être réparé et l'on s'apprêtait déjà à le franchir, lorsque quelques boulets ennemi brisèrent et enlevèrent les planches; les Autrichiens s'apercevant de cet incident, redoublèrent leur feu et il fallut se replier derrière Borghetto. Le lendemain, 10, l'ennemi fit mine d'attaquer pour troubler les travaux du pont, mais la vue des bonnes positions occupées par les Piémontais, lui en ôta l'envie, et le 11 ce pont et celui de Monzambano pouvant enfin donner passage à l'artillerie, on déboucha de ces deux ponts à la fois sur Valleggio qu'on trouva abandonné, et qu'on fit occuper par cinq bataillons et une batterie de huit pièces. Le roi plaça son quartier-général à Volta. La défense du Mincio aurait pu être beaucoup plus vive, mais Radetzky n'avait pas jugé à propos de disputer sérieusement le passage de ce fleuve. Soit qu'il voulût ménager ses soldats, soit qu'il n'osât pas beaucoup compter sur eux dans ces premiers engagemens, il cherchait à éviter d'en venir aux mains avec les Piémontais avant d'avoir remis son armée sur un meilleur pied. Il eût mieux atteint son but en évacuant complètement la rive droite et détruisant entièrement les ponts.

Pendant ces attaques, un corps de volontaires qui se trouvait à Salo, sur le lac de Garda, en marche

pour la frontière du Tyrol, avait reçu ordre de venir débarquer sur la rive opposée, entre Lazise et Bardolino, pour faire une démonstration sur les derrières des Autrichiens. Ces volontaires, au nombre de 5 à 600, s'avancèrent le 10 jusqu'aux environs de Peschiera, s'emparèrent d'une poudrière située de ce côté à une assez grande distance de la place, puis emportés par leur ardeur, allèrent attaquer Castelnovo, bourg de deux mille ames situé sur la route de Vérone et qui n'était occupé que par une compagnie d'Autrichiens. Ils eurent l'imprudence d'y séjourner et furent attaqués le lendemain par trois mille hommes venant de Vérone; un grand nombre d'entre eux furent tués ou pris, le reste put s'échapper et regagner le lac. L'ennemi, furieux contre les habitans qui avaient accueilli ces volontaires comme des frères et des libérateurs, mit le feu au bourg, et repoussant à coups de fusil les malheureux qui fuyaient l'incendie, en fit périr ainsi 4 à 500.

Maître des ponts du Mincio, Charles-Albert se montra assez incertain; il ne se croyait pas encore suffisamment en force, et au lieu de passer le fleuve soit pour s'avancer résolument contre l'ennemi, soit pour bloquer Peschiera, il se contenta de faire garder les ponts et d'occuper Valleggio sur la rive gauche. De faux renseignemens sur Peschiera lui ayant fait croire que cette place était mal en état et la garnison peu disposée à la défendre, il voulut en tenter l'attaque; il fit faire quatre petits ouvrages retranchés sur les collines de la rive droite qui commandent la ville, et de-là la canonna le 13 avec des piè-

ces de campagne, auxquelles l'ennemi répondit vigoureusement avec des pièces de siége. Après un feu de quelques heures, il envoya sommer le commandant de la place de se rendre; celui-ci qui avait les moyens de soutenir un siége, rejeta, comme il le devait, une sommation si singulière, et la tentative n'eut pas d'autres suites. Les Piémontais se retirèrent en laissant une brigade pour bloquer la place sur cette rive. Ils avaient pu s'assurer que Peschiera était en état de défense et qu'il serait nécessaire, si l'on voulait s'en emparer avant de pénétrer plus loin, de faire un siége complet et régulier. Malgré le peu de succès de cette canonnade, le roi fit, quelques jours après, une autre tentative sur Mantoue. La garnison, pour se pourvoir de vivres, faisait des courses continuelles dans les environs, et tenait des postes avancés jusqu'à Rivalta et aux Grâces; on espérait, par une attaque vive et imprévue, enlever ces postes et même déterminer la population de la ville à un soulèvement. Le 19, quatre colonnes fortes chacune de trois mille hommes environ, partirent à la pointe du jour de Sacca, Gazzoldo, Ceresara et Piubega, pour tomber sur les postes qu'elles rencontreraient, les attaquer de front et de flanc, leur couper la retraite et se porter ensuite devant la place; mais l'ennemi, ayant eu vent de ces préparatifs, s'était replié. On s'avança jusque sous le canon de Mantoue, on resta quelque temps dans cette position, et il fallut ensuite se retirer. L'ennemi fit alors un feu très-vif d'artillerie, et tenta quelques sorties qui furent d'abord repoussées; mais lorsque le mouvement de retraite

fut bien prononcé l'arrière-garde eut à soutenir un combat désavantageux dans lequel elle fit des pertes assez sensibles.

Ces deux attaques ridicules ne servirent qu'à faire voir que la démoralisation et le découragement des Autrichiens étaient loin d'être tels que le prétendaient les Milanais ; elles prouvèrent aussi la froideur des gens du pays pour la cause italienne ; il fallut bien reconnaître que jusque-là on s'était fait beaucoup d'illusions sur le véritable état des choses.

Pendant ce temps-là, les troupes retardées par leur éloignement de la frontière ou par le temps nécessaire pour s'organiser, arrivaient enfin sur le Mincio, et l'armée se trouva forte de soixante mille hommes répartis en deux corps d'armée et une division de réserve. Les corps d'armée étaient commandés par les généraux Bava et Sonnaz ; le duc de Savoie, prince royal, était à la tête de la réserve. L'armée piémontaise avait été l'objet de tous les soins de Charles-Albert qui avait apporté de grandes améliorations dans son organisation ; on la croyait bonne, mais elle a des vices essentiels qui devaient apparaître à la première occasion. Dans l'infanterie, les soldats astreints à un service de seize ans, ne restent cependant que quatorze mois sous les drapeaux, et sont ensuite renvoyés dans leurs foyers, où ils demeurent à la disposition de l'État jusqu'à l'expiration des seize années. On conçoit aisément les inconvéniens énormes d'un tel système de recrutement ; il est impossible qu'il donne une bonne infanterie, et sans bonne infanterie on n'a pas d'armée.

Des soldats ainsi formés à la hâte sont capables comme d'autres de se bien comporter au feu, mais revenant sous les drapeaux après un long intervalle, ils ne sont guère propres aux fatigues et aux traverses de la vie guerrière, et manquent toujours de moral. Au mode vicieux de recrutement vient encore s'ajouter l'insuffisance des cadres qui ne permet pas de passer convenablement du pied de paix au pied de guerre. L'artillerie et la cavalerie, où la présence sous les drapeaux est de huit ans pour la plupart des soldats et de trois pour les autres, sont exemptes en grande partie de ces inconvéniens et laissent peu à désirer; mais l'artillerie est en proportion très-insuffisante pour l'effectif et surtout pour la qualité de l'infanterie, et la cavalerie trop peu nombreuse aussi et composée uniquement de lanciers, est peu propre au service si utile de cavalerie légère. Enfin, l'État-Major est fort médiocre, a peu d'instruction, n'entend rien aux détails du métier et n'a de militaire que le nom. Il n'avait pas la moindre notion de la topographie de la Lombardie et de la Vénitie, ces pays classiques de la guerre, situés aux portes du Piémont et qui devaient être l'objet constant de ses études. On voit qu'une telle armée manque d'ensemble et ne peut pas avoir ce véritable esprit militaire qui seul fait les bons soldats; il faut ajouter qu'elle ne connaît pas non plus assez l'importance de la discipline dont elle ne possède guère que les apparences. Mais elle n'en est pas moins la meilleure de toute l'Italie; les qualités naturelles du soldat piémontais compensent en partie les inconvéniens dont on vient de parler, et la

guerre de Lombardie a prouvé ce qu'il est capable de faire.

Les soixante mille hommes réunis sur le Mincio étaient une force insuffisante, et Charles-Albert qui sentait chaque jour davantage la difficulté de l'entreprise à laquelle il s'était voué, s'efforçait d'activer les levées et de former des réserves qui pussent venir renforcer l'armée dans le cours de la campagne.

Il avait sous ses ordres les autres troupes italiennes accourues contre l'Autriche; la Toscane avait envoyé une division de cinq mille hommes, troupes de ligne et volontaires; dix-sept mille Romains arrivaient en ce moment sur le Pô. Enfin le roi de Naples lui-même s'était décidé, malgré ses liens avec l'Autriche, malgré la révolte de la Sicile et l'état de fermentation de tout son royaume, à faire marcher sous les drapeaux de l'indépendance italienne un corps de quinze mille hommes commandé par le général Pepe, et dont un régiment était déjà arrivé sur le Mincio. De plus il avait donné ordre à une partie de sa flotte de se joindre dans l'Adriatique à la flotte sarde pour opérer avec elle contre la marine autrichienne. Naples est, après le Piémont, le seul état d'Italie ayant une véritable armée; dans tous les autres, il n'y a guère que des bandes plus ou moins indisciplinées, incapables de faire campagne contre les Autrichiens. Ce n'est pas que ces populations manquent de courage, elles ont à-peu-près ce qu'il faut sous ce rapport, mais elles ne possèdent pas les autres vertus guerrières, sans lesquelles le courage est peu de chose. Et puis, les bran-

ches si nombreuses des connaissances humaines qui se rapportent à l'art de la guerre, semblent bannies de ces armées; on n'y connaît ni le métier proprement dit, ni les parties élevées de la science, ni l'art de les appliquer. De telles troupes peuvent soutenir quelque temps une guerre défensive dans leur propre pays, mais il ne faut rien leur demander de plus. Elles peuvent bien avoir de l'élan et se battre bravement à certains momens, mais elles ne sont jamais suffisamment solides, montrent souvent peu de bonne volonté, sont peu exactes à suivre le drapeau, et ne savent pas se plier aux dures exigences de leur métier. On croit généralement qu'un soldat bien discipliné n'est qu'une machine privée d'intelligence; c'est là la plus grossière erreur. Le soldat qui comprend que sa profession exige une soumission complète envers ses chefs, une confiance sans bornes en eux, une résignation absolue et de tous les instans; qui supporte patiemment les plus rudes fatigues et les plus dures épreuves; qui chaque jour voit la mort en face et court intrépidement au devant elle; qui fait tout cela sans presque aucun intérêt personnel, mais par pur sentiment du devoir, par patriotisme, par dévouement; ce soldat prouve que chez-lui le cœur et l'intelligence l'emportent sur la matière bien plus que chez la plupart des autres hommes; l'appeler une machine est un affreux blasphème contre l'humanité. Il y a d'ailleurs plus d'intelligence ou, si l'on veut, plus de bon sens, ce qui vaut souvent mieux, à bien faire un métier quelque simple qu'il soit, qu'à se mal acquitter des fonc-

tions les plus élevées; et il faut bien se persuader qu'en définitive le nombre n'est pas trop considérable des gens qui jouent leur rôle d'une manière passable au sein des sociétés humaines. Et ce n'est pas là une des moindres causes des convulsions qui de tout temps désolent le monde.

Le roi avait à la fin d'avril soixante mille Piémontais, cinq mille Toscans, trois mille Parmesans et Modénais sur le Mincio; dix-sept mille pontificaux sur le Bas-Pô; quatre à cinq mille volontaires lombards et autres vers le Tyrol; en tout, quatre-vingt-dix mille hommes environ, sans compter les bandes de la Vénitie et les troupes napolitaines en marche; enfin, il formait une réserve en Piémont, le gouvernement de Milan organisait une espèce d'armée, et les volontaires continuaient à accourir.

On sait que l'armée de Radetzky, au moment de l'insurrection, était de soixante-dix mille hommes environ; elle en avait perdu au moins vingt mille dans les combats avec les insurgés, par les capitulations, les désertions, et il ne restait donc au maréchal que cinquante mille hommes, parmi lesquels huit à dix mille Italiens. Cette armée, après avoir abandonné la Lombardie et la Vénitie et s'être concentrée sur le Mincio et l'Adige, se trouvait déjà refoulée et assez vivement pressée du côté de la Lombardie; elle occupait les quatre places fortes, les principales positions intermédiaires, et gardait sur sa droite les deux côtés de la vallée de l'Adige, la seule communication qui lui restât. Elle se trouvait dans une position des plus critiques, isolée, enve-

loppée, découragée, tout semblait présager sa destruction prochaine. Mais elle était bien commandée, connaissait parfaitement le terrain sur lequel elle avait à combattre, et sous le rapport de l'organisation, de l'instruction, de la pratique du métier et surtout de la discipline, était bien supérieure à l'armée piémontaise.

Les armées de l'Autriche, naturellement faites à l'image de l'empire lui-même, sont composées des élémens les plus divers; néanmoins on est parvenu à faire de ces élémens un ensemble assez homogène. Tandis que les divers peuples dont la réunion constitue la monarchie autrichienne ont des lois, des administrations et des priviléges distincts, et sont sans lien et sans rapport entre eux, le corps des officiers forme une classe ou, pour mieux dire, une nation à part qui ne connaît d'autre patrie et d'autre nationalité que Vienne et l'empire, d'autre autorité légitime que celle de l'empereur. Il y a dans chaque régiment des officiers de toutes les provinces de la monarchie indistinctement et sans égard à la différence des langues; les sous-officiers, tous compatriotes des soldats, servent au besoin d'interprètes entre eux et les officiers, dont il y a d'ailleurs toujours un certain nombre nés dans le pays où se recrute le régiment. L'infanterie est prise dans toutes les parties de l'empire, mais il n'en est pas de même des autres armes; la cavalerie légère n'est composée que de hongrois, les lanciers sont tous de la Galicie, les dragons et les cuirassiers des provinces austro-germaniques; l'artillerie est presque

toute allemande. Avec une telle formation, en cas de révolte de l'une des nations de l'empire, les troupes de cette nation réunies ne peuvent former un corps d'armée complet. Mais ce n'est pas tout, et l'on a encore poussé plus loin les précautions. Le soldat ne relève que de ses chefs, même pour les affaires civiles et religieuses; les premières sont réglées par des tribunaux militaires, les secondes confiées à des chapelains sous l'autorité exclusive d'un évêque attaché à l'armée. Les troupes échappent ainsi à toute action et à toute influence autre que celle du gouvernement, n'ont aucun point de contact ni aucun lien d'intérêt avec les populations au milieu desquelles elles vivent comme en pays étranger, et contre lesquelles elles sont prêtes à combattre aussi volontiers que contre les ennemis du dehors. C'est ainsi que l'armée forme un état dans l'état et ne reconnaît d'autre patrie que l'empire nominal d'Autriche. Une telle organisation est un véritable chef d'œuvre, l'empire lui a dû plus d'une fois son salut, et dans la présente guerre c'est à elle encore qu'est dû le spectacle déplorable mais prodigieux d'Italiens combattant malgré eux contre leur patrie.

Charles-Albert avait déjà commis la triple faute d'entrer trop tard en Lombardie, de ne pas poursuivre assez vigoureusement un ennemi affaibli et découragé, et de ne pas organiser une insurrection générale qui eût enveloppé complètement Radetzky. Si les deux premières fautes sont en partie excusables, rien ne peut justifier la dernière; si le pays

s'endormait dans son triomphe et croyait n'avoir plus d'efforts à faire, c'était au chef de l'armée à lui faire comprendre son erreur, à secouer sa léthargie, à l'exciter par tous les moyens possibles. Mais puisque, par des motifs sur lesquels il est inutile d'insister et dont aucun, soit militairement, soit politiquement, n'était admissible, le roi renonçait à s'aider de l'insurrection, il lui restait à faire sans retard et avec vigueur la guerre régulière, il avait sous la main toutes les forces dont il pouvait disposer, et il ne devait pas laisser plus longtemps l'ennemi en repos. Il était essentiel de prévenir les renforts qui ne tarderaient pas à arriver d'Allemagne, de profiter de l'enthousiasme de la jeune armée italienne, et de mettre de côté toutes les préoccupations politiques qui depuis trois semaines avaient presque fait oublier la guerre. La ridicule tentative des Voraces en Savoie, les élections, les rapports avec la Toscane, Rome et Naples, l'annexion des Duchés n'étaient pas des affaires assez graves pour mériter tant d'attention en ce moment, et d'ailleurs la meilleure manière de les résoudre était d'obtenir rapidement des succès contre l'Autriche.

LIVRE TROISIÈME.

Plan de campagne de Charles-Albert. — Passage du Mincio. — Investissement de Peschiera. — Bataille de Pastrengo. — Bataille de Sainte Lucie. — Marche de Nugent dans la Vénitie. — Combat de Cornuda. — Attaque de Vicence. — Siége de Peschiera.

On touchait à la fin d'avril, la guerre était commencée depuis un mois; l'armée piémontaise, maîtresse des ponts du Mincio depuis quinze jours, se trouvait au complet et brûlait de se mesurer avec l'ennemi, les auxiliaires entraient en ligne; tous les motifs qui avaient pu jusqu'alors faire hésiter et retarder un mouvement en avant avaient disparu. Le roi allait donc agir sérieusement, mais il était pe u capable de résolutions hardies et décisives, aucun de ses généraux ne sut lui en inspirer, et le plan d'opérations qu'il adopta fut déplorable. Ce plan fut celui d'une guerre trop méthodique, d'opérations lentes et timides. Voulant mal-à-propos couvrir la Lombardie et les duchés, et ne laisser sur ses derrières

aucune place au pouvoir de l'ennemi ou au moins ne pas s'engager avant d'être maître de quelqu'une d'entre elles, il débuta par un siége, celui de Peschiera. Cette résolution à-jamais regrettable décida en grande partie du sort de la campagne. Les siéges entraînent une perte si grande de temps, ils fatiguent et épuisent tellement une armée, qu'il ne faut jamais en entreprendre sans la plus grande nécessité; presque toujours ils ne sont que des opérations accessoires, auxquelles il ne faut songer qu'après avoir exécuté ou tenté quelque entreprise plus décisive. En s'attachant ainsi à un siége au début de la campagne, le roi manquait l'occasion de frapper un grand coup en pénétrant hardiment dans la Vénitie et coupant les communications de Radetzky. A la fin d'avril et dans l'état respectif des armées, il était possible aux Piémontais de franchir l'Adige et de s'établir sur la rive gauche en faisant face à la Lombardie et occupant les débouchés du Tyrol; placés dans une position inverse à celle qu'ils tenaient sur le Mincio, ils couvraient en partie la Vénitie, isolaient l'ennemi, et enfin barraient le passage à toute espèce de secours. Harcelée de tous côtés, privée de ressources au milieu d'une population hostile ou insurgée, en un mot abandonnée à elle-même, l'armée de Radetzky eût nécessairement fini par mettre bas les armes ou bien eût tenté de percer l'armée piémontaise pour regagner la frontière; dans l'un ou l'autre cas, les places tombaient, l'Italie était délivrée et la guerre portée aux Alpes et à l'Isonzo. Ce plan avait sans doute des inconvéniens et

même d'assez grands, mais ils disparaissaient devant les avantages. Si l'on s'éloignait ou même si l'on se séparait de la base d'opération, on avait en revanche toute la Vénitie derrière soi, et en cas de malheur, on pouvait se replier sur Venise et sur le littoral, puisqu'on était maître de la mer. On exposait la Lombardie et la vallée du Pô aux incursions de l'ennemi; mais Radetzky, en présence d'une armée supérieure en nombre, n'eût jamais osé s'aventurer bien loin au-delà du Mincio, et d'ailleurs eût-il ravagé la Lombardie et même Milan, tant pis pour les Lombards et les Milanais, c'eût été à eux à se défendre; ce n'était pas pour les protéger qu'on faisait la guerre, mais pour délivrer l'Italie; et la crainte de voir piller et ruiner quelques parties du pays ne devait pas faire perdre de vue le but.

Le théâtre de cette guerre appelle la pensée sur les grands événemens militaires dont il a été si souvent le témoin et particulièrement sur les campagnes de Bonaparte; mais les lieux, les circonstances, tout est trop changé pour qu'il soit possible d'établir des comparaisons bien justes. Beaucoup de gens qui ont mal lu les guerres de la révolution et de l'empire, professent l'inconcevable hérésie de l'inutilité des places fortes; éblouis par les résultats prodigieux de savantes et audacieuses combinaisons stratégiques, ils n'ont pas fait attention que l'absence des places fortes a été un des grands élémens de ces succès. Lors des campagnes de 1796 et 1797, Mantoue seule, bien moins forte cependant qu'aujourd'hui, a longtemps arrêté Bonaparte sinon sur le

Mincio, au moins vers l'Adige; maître de cette place, il se fût porté bien plus tôt sur l'Isonze ou dans le Tyrol. Bonaparte était loin de partager sur les places fortes l'opinion de ses admirateurs ignorants, car il a fait faire d'immenses travaux de fortification dans toute la Haute-Italie. Les Autrichiens l'ont imité et depuis 1815 ils ont accumulé les fortifications sur le Mincio et l'Adige. Aujourd'hui cette position est formidable, et dans une guerre ordinaire, l'armée qui l'occupe peut arrêter bien longtemps un ennemi très-supérieur; mais en avril 1848 les circonstances étaient tellement exceptionnelles qu'elles permettaient la manœuvre dont on vient de parler. Si on ne savait pas en profiter, on retombait dans l'état ordinaire, on se trouvait dans la nécessité d'attaquer régulièrement une des plus fortes positions militaires de l'Europe. Dès-lors il n'y avait plus aucune comparaison possible entre la campagne actuelle et celle de 1796, et il fallait opérer d'une manière différente. Mais ce qui est indépendant des temps et des lieux, c'est l'habileté déployée par Bonaparte, là où en 1848 les défenseurs de l'Italie n'ont guère montré qu'une bravoure inintelligente. Avec un peu de cette décision, de cette activité, de cet emploi à la fois si hardi et si savant de ses forces, avec quelques-unes de ces qualités enfin qui ont valu tant et de si prodigieux succès à Bonaparte, Charles-Albert devenait bien vite l'heureux libérateur de l'Italie.

Peschiera est traversée par le Mincio; bloquée depuis une quinzaine de jours sur la rive droite, il fallait, pour en achever l'investissement, passer sur

l'autre rive; il fallait aussi enlever à l'ennemi les positions qu'il occupait entre cette place et Vérone et d'où il aurait pu facilement troubler le siége. Il était d'ailleurs naturel, puisqu'on se décidait à faire un siége, d'attaquer Peschiera, assez facile à prendre et dont la possession permettait de se porter librement vers le Haut-Adige et contre Vérone, point le plus important de toute la position. Le 26 et le 27 avril, l'armée franchit le fleuve à Goito, Valleggio, Monzambano et sur un pont de bateaux jeté près de Volta, et s'établit sur la rive gauche. L'importante position de Goito, sur la rive droite, continua à être occupée assez fortement, et la division toscane campée et retranchée aux Grâces, à Curtatone et à Montanara, fut aussi laissée de ce côté du fleuve pour observer et contenir la garnison de Mantoue, tandis que plus bas vers l'embouchure du Mincio dans le Pô, à Governolo et Ostiglia, les troupes romaines sous les ordres de Durando, devaient couvrir les Légations et les Duchés. Des barques canonnières montées par des détachemens d'infanterie de marine, croisaient devant Peschiera et en complétaient le blocus, et les deux bateaux à vapeur du lac faisaient un service de transports de Desenzano à Lazise et Pacengo.

Entre le Mincio et l'Adige, une chaîne de collines formée par les derniers contreforts du Monte-Baldo s'étend obliquement de Pastrengo à Valleggio et offre une suite de positions importantes; l'ennemi les occupait en partie, il fallait l'en déloger. Le premier corps composé des divisions d'Arvillars et Ferrere

s'établit sans avoir à combattre, à Custoza, Sommacampagna et Sona. Le deuxième formé des divisions Broglia et Federici investit Peschiera sur la rive gauche, prit position à Castelnovo et aux environs, et enleva avec la plus grande vigueur, dans les journées du 28 et du 29, les positions de Cola, de Sandra et de Sainte-Justine. La division de réserve fut placée au centre et en arrière, à Guastalla, Oliosi, Saint-Georges. Mais si Radetzky, persistant avec raison à ne pas trop engager ses troupes au début de la campagne et avant d'avoir reçu des renforts, n'avait pas défendu autant qu'il aurait pu les positions qu'on venait de lui enlever, il se décida cependant à disputer plus fortement celles plus importantes de Piovezzano et de Pastrengo. Situées au débouché de la vallée, tout près de l'Adige et au point même où ce fleuve change de direction, elles le dominent et assuraient alors les communications de Vérone avec Rivoli et le Tyrol par la rive droite, au moyen de ponts de bateaux établis à Pescantina et Pontone, au-dessus de Buzzolengo. Trois divisions sous les ordres du général d'Aspre et formant environ vingt-mille hommes, tenaient ces positions. Le roi chargea le général Sonnaz de les attaquer le 30, avec les divisions Broglia et le duc de Savoie, la brigade Piémont et une brigade de cavalerie, vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes. L'attaque aurait dû être faite de très-bonne heure, mais comme c'était un dimanche, il fallut d'abord entendre la messe, et le mouvement ne commença que vers les onze heures. La division Broglia placée à Sainte-Justine s'avança

à droite le long des collines du côté de Piovezzano ; l'autre, partant de Sandra, se dirigea sur le centre de l'ennemi, et la brigade Piémont qui était à Cola, dut tourner Pastrengo par la gauche. La cavalerie placée sur le flanc droit de la ligne devait, tout en secondant l'attaque, surveiller la route de Vérone, par où l'ennemi aurait pu venir faire une diversion. Le roi se plaça en avant de Sandra sur une éminence d'où il pouvait voir les mouvemens des deux dernières colonnes. L'ennemi tenait toutes les hauteurs qui s'élèvent en avant de Pastrengo. La brigade Piémont, engagée la première, rejette de colline en colline tout ce qui se trouve devant elle; la brigade Cuneo, qui est à sa droite, attaque presque en même temps, mais retardée par des accidens de terrain et surtout par un canal profond et fangeux, elle n'avance qu'avec une extrême lenteur. Le roi impatient quitte la hauteur où il s'était placé et accourt pour hâter la marche de cette brigade qui arrive enfin au pied de la colline dominant Pastrengo et où l'attend la brigade Piémont; toutes deux gravissent alors la pente. Pendant ce temps-là, la droite s'avance avec le même succès poussant devant elle l'ennemi qui ne peut résister nulle part. Mais il tente alors un dernier effort et se portant vigoureusement sur les deux brigades de gauche, les arrête. L'hésitation et le flottement occasionnés par cette brusque attaque pouvaient dégénérer en déroute; mais la fermeté du 3e d'infanterie donne aux autres corps le temps de se remettre; le commandant des trois escadrons de carabiniers qui escortaient le roi, et qui

avaient été aussi ébranlés un instant, leur commande la charge et les lance au galop sur la colline, toutes les troupes les suivent au pas de course; en même temps la droite arrive, et l'ennemi, forcé de tous les côtés, se replie en désordre sur ses ponts. Il n'était que quatre heures, on avait le temps de le poursuivre, on pouvait arriver au fleuve en même temps que lui, lui faire éprouver un désastre dont les conséquences étaient incalculables dans un moment où Radetzky avait peu de forces, et se jeter ensuite dans la vallée de l'Adige pour couper les communications. Mais le roi ne sut pas tirer parti du succès et se borna à l'occupation des positions qu'il avait voulu emporter. Il arrêta ses troupes fort mal-à-propos, comme il fit un mois plus tard à Goito, et donna dès-lors la preuve de la manière étroite dont il comprenait l'art de la guerre. Dans cette première bataille rangée, les troupes piémontaises montrèrent toute l'ardeur dont elles étaient animées et exécutèrent avec intelligence et précision les bonnes dispositions prises par le général Sonnaz. L'ennemi au contraire agit assez mollement; il n'était pas encore revenu de son découragement et il craignait beaucoup le feu habilement dirigé de l'artillerie piémontaise. Sa perte fut de douze cents hommes environ tués ou blessés, et de quatre à cinq cents prisonniers; celle des vainqueurs fut très-peu considérable.

Pendant la bataille, trois mille hommes sortis de Vérone se dirigèrent sur Sona et Sommacampagna, mais trouvant ces points bien gardés, ils n'osèrent pas les attaquer et se contentèrent de leur envoyer quel-

ques coups de canon. La garnison de Peschiera fit aussi une sortie qui fut vigoureusement repoussée et qui lui coûta une centaine de morts et quelques prisonniers. Le lendemain, le roi poussa une reconnaissance jusqu'à Pontone et trouva la rive droite entièrement abandonnée et les ponts repliés sur la rive gauche. Pendant qu'il battait ainsi l'ennemi vers l'Adige, les Toscans assaillis par la garnison de Mantoue, la refoulaient et lui faisaient éprouver des pertes assez sensibles, et les volontaires qui venaient de remplacer à Governolo les Romains partis au secours de la Vénitie, repoussaient aussi heureusement une attaque faite contre eux par cette même garnison.

En quittant le Piémont, l'armée n'avait pas traîné avec elle de matériel de siége; ce n'était même que quelques jours après que l'attaque de Peschiera avait été décidée, que les ordres nécessaires avaient été donnés à ce sujet, et ils ne pouvaient être exécutés avant le milieu du mois de mai. C'était là un funeste retard, et le roi ne voulut pas rester ainsi dans l'inaction. D'ailleurs, les instances de son ministère, la prochaine ouverture des chambres, les excitations continuelles des Milanais et par-dessus tout les plaintes générales sur le peu de parti qu'on avait tiré de la victoire de Pastrengo, le poussaient à tenter quelque entreprise importante en attendant de pouvoir assiéger Peschiera. Il avait quelques intelligences dans Vérone; une partie de la garnison et des troupes campées sous la place, se composait d'Italiens et de Hongrois, et les habitans étaient, disait-on, disposés à s'insurger. Tout cela lui fit supposer qu'en se pré-

sentant devant la ville, il pourrait décider Radetzky à en sortir en force pour livrer bataille et que pendant ce temps-là les habitans secondés par une partie des troupes, pourraient devenir maîtres de la place. Il imagina donc, malgré ce qui lui était déjà arrivé à Peschiera et à Mantoue, de marcher contre Vérone; mais si les deux premières tentatives de ce genre n'avaient guère été que ridicules, celle-ci allait être très-malheureuse. Il n'en pouvait guère être autrement, puisqu'on allait offrir la bataille à l'ennemi sur un terrain où il se trouvait solidement établi, appuyé à l'Adige et à Vérone, et libre de ne s'engager qu'autant qu'il le voudrait.

Vérone est la plus importante des quatre places qui défendent la double ligne du Mincio et de l'Adige. Bâtie sur les deux rives de l'Adige au point où il sort des montagnes pour déboucher dans la plaine, elle commande le cours de ce fleuve et couvre les routes du Tyrol. La partie de la rive gauche est dominée par des hauteurs toutes garnies de fortifications; celle de la rive droite est tout-à-fait en plaine et précédée d'un camp retranché, au-delà duquel sont encore d'autres ouvrages qui en défendent les approches. La population est de soixante mille ames. L'ennemi occupait toute la ligne qui s'étend autour de la place, de Chievo à Tomba, en passant par la Croix-Blanche, Saint-Maxime et Sainte-Lucie, et avait des avant-postes jusqu'à Camponi, Feniletto et Dossobono. L'intention du roi était de marcher avec quatre divisions sur les positions centrales de la Croix-Blanche, de Saint-Maxime et de

Sainte-Lucie, de s'en rendre maître et de se présenter en face et tout près de Vérone, pour attendre les mouvemens de l'ennemi et ceux des habitans. L'attaque confiée au général Bava fut fixée au 6 mai. Les troupes partant au jour de leurs cantonnemens, devaient se réunir et se concentrer sur les légères élévations de terrain qui se trouvent en avant de Feniletto et Cabuetta, la gauche s'appuyant aux hauteurs de Palazzina, la droite échelonnée un peu en arrière et soutenue par une nombreuse artillerie et une brigade de cavalerie. Alors la division du centre s'ébranlant la première, attaquerait Saint-Maxime, la gauche marcherait sur la Croix-Blanche, la droite sur Sainte-Lucie, et la cavalerie irait couper la retraite aux troupes ennemies qui occupaient Tombà. La division de réserve devait se tenir en arrière du centre et suivre le mouvement. On voit que Bava ne tenant compte ni du terrain, ni des moyens de défense et des dispositions et mouvemens de l'ennemi, commettait la faute d'attaquer de front, sur tous ses points à la fois et sans faire sur l'un d'eux ou de côté un effort principal, une ligne très-forte et bien serrée.

Le manque de précision dans les ordres, le retard dans leur envoi, le peu d'habitude des troupes à s'apprêter rapidement, furent cause que les divisions n'arrivèrent pas à leur poste à l'heure fixée et que les attaques, au lieu d'être simultanées, n'eurent lieu que successivement et à de grands intervalles. La colonne du centre, division d'Arvillars, avec laquelle marchaient le roi et Bava, arriva la première

au rendez-vous et se porta sur Saint-Maxime avant que les autres pussent seconder son mouvement, et suivie seulement à grande distance par la division de réserve. Elle se trompa de direction et se jeta à droite vers le cimetière de Sainte-Lucie. Les obstacles de toute nature que le sol de ces lieux oppose à des troupes assaillantes, ralentirent et coupèrent la marche, et l'avant-garde eut longtemps à supporter presque seule tout l'effort de l'ennemi qui, toujours bien renseigné, était en forces sur toute la ligne et occupait le village de Sainte-Lucie, le cimetière et les approches. Le village était enveloppé d'un retranchement qu'on tenta vainement d'emporter ; l'artillerie piémontaise embarrassée par le terrain, ne pouvait agir et laissait les assaillans exposés au feu de celle de l'ennemi qui tirait à l'abri des retranchemens. Il y eut beaucoup de désordre dans les rangs de ces jeunes soldats ébranlés et découragés par des attaques infructueuses et meurtrières. Enfin, vers une heure, une partie de la division de droite étant arrivée, on fit un nouvel effort, et malgré la défense désespérée de l'ennemi, le village fut emporté. De cette position on découvre distinctement la ville et ses fortifications, et le roi se tint longtemps à examiner ce qui pouvait s'y passer, mais rien n'indiquait le moindre mouvement ; il était évident que Radetzky ne voulait pas s'engager davantage et que les habitans demeuraient tranquilles. Pendant ce temps-là, la division Broglia attaquant le village de la Croix-Blanche rencontrait les mêmes obstacles et la même résistance ; un de ses

régimens maltraité par l'artillerie ennemie, se mit en pleine déroute, et il fallut renoncer à l'attaque, car l'ennemi toujours maître de Saint-Maxime qui n'avait même pas été attaqué, pouvait tourner la division qui se trouvait sans appui et lui faire éprouver un désastre complet. Dès que le roi eut connaissance de cet échec, il ordonna la retraite générale et abandonna Sainte-Lucie, en prenant les précautions nécessaires pour ne pas rendre trop dangereuse cette marche en arrière. A la vue du mouvement de retraite, l'ennemi attaqua immédiatement le village défendu par la brigade Cuneo qui n'avait encore pris aucune part au combat, et qui avait ordre de ne quitter la position que lorsque les colonnes seraient à une assez grande distance; l'attaque fut vigoureusement repoussée par cette arrière-garde commandée par le duc de Savoie. Mais les tirailleurs ennemis se jetant à l'improviste sur la droite de la division Ferrere, occupèrent quelques maisons isolées et causèrent beaucoup de désordre dans les colonnes de cette division. La perte des Piémontais dans cette bataille fut de plus de quinze cents hommes tués ou blessés, et celle des Autrichiens d'environ neuf cents. Ces derniers comptèrent parmi leurs morts deux généraux et un grand nombre d'officiers.

Le défaut d'ensemble, la connaissance imparfaite du terrain, le manque de solidité d'une partie des troupes, le peu d'énergie de quelques-uns des chefs, furent les causes de ce revers qui pouvait devenir beaucoup plus grand si l'ennemi eût su profiter de

son succès à la Croix-Blanche. Mais on ne saurait trop louer l'extrême bravoure des corps qui surent triompher à Sainte-Lucie des immenses moyens de défense qui leur étaient opposés ; cette bravoure frappa d'étonnement les Autrichiens, et l'impression qu'ils en reçurent, ne fut pas inutile dans la suite aux Piémontais. On ne voit pas à quoi pouvait aboutir une pareille attaque, faite d'ailleurs sur les données les plus vagues et que les faits antérieurs ne contredisaient que trop. Même dans le cas du plus heureux succès, il était impossible de garder les positions conquises, et il aurait toujours fallu se retirer le jour même ou le lendemain. Ce fut donc là une inutile effusion de sang que l'on doit sévèrement condamner. On ne livre pas des batailles pour le seul plaisir de combattre ou pour avoir l'air de faire quelque chose ; elles sont un moyen et non un but, et autant un général doit peu ménager ses soldats et les exposer sans pitié quand les dures nécessités de la guerre l'exigent impérieusement, autant il doit être avare de leur sang dans toute autre circonstance. Cette affaire malheureuse jeta un certain découragement dans l'armée piémontaise qui comptait tant de recrues, et dès ce moment le désordre se mit dans plusieurs corps ; quelques jours après la bataille, un seul régiment comptait plus de deux cents déserteurs, et il n'y avait là rien d'étonnant, car les armées les plus braves et même les plus aguerries ont toujours un certain nombre de lâches. Après cette rude leçon qui ne le guérit cependant pas entièrement de sa manie d'attaquer ainsi des places

bien défendues, le roi ne songea plus pour le moment qu'au siége de Peschiera que le manque de matérial retardait encore de quelques jours, et l'armée conserva les mêmes positions. Elle se trouvait placée obliquement de l'Adige au bas-Mincio, partie sur la droite, partie sur la gauche de ce dernier fleuve, observant Mantoue, tenant Goito et toutes les hauteurs de Valleggio à Pastrengo, et bloquant Peschiera; le quartier général était à Valleggio. Une telle ligne était un peu étendue et avait l'inconvénient d'être coupée par un fleuve, mais l'ennemi n'était pas alors en état de l'attaquer avec chance de succès.

Vers les frontières du nord de la Lombardie, il ne se passait rien d'important. Les volontaires y livraient sans cesse de petits combats dans lesquels ils avaient presque toujours l'avantage; ils faisaient même quelquefois des incursions dans le Tyrol. Mais de part et d'autre on ne pouvait rien entreprendre là de sérieux. Il n'en était pas de même en Vénitie, et les événemens qui s'y passaient, n'allaient pas tarder à avoir une grande influence et à changer l'attitude de Radetzky, si passive jusqu'alors.

La Vénitie, avec son immense frontière de l'Adige à l'Isonzo, pouvait être facilement attaquée par l'Autriche; ses nombreux volontaires et les trois ou quatre mille déserteurs qui s'étaient réunis à eux, ne suffisaient pas à sa défense. Empêcher l'ennemi d'y pénétrer ou du moins d'arriver jusqu'à Radetzky devait être la préoccupation principale de l'armée italienne qui au contraire ne semblait attacher à cette cir-

constance qu'une importance secondaire et ne voulait pas voir que c'était au-delà de l'Adige qu'elle devait agir. La déclaration de guerre du Piémont avait répandu la consternation à Vienne, mais malgré les embarras de toute nature qui l'assaillissaient en ce moment et la réduisaient presqu'à l'extrémité, l'Autriche ne se résigna pas à perdre ses belles et riches provinces d'Italie, et tandis que d'un côté elle avait recours aux intrigues de toute espèce pour arrêter l'insurrection ; de l'autre, elle ne négligeait rien pour la réprimer et pour résister à Charles-Albert.

Le général Nugent fut chargé de réunir en toute hâte un corps d'armée vers l'Isonzo, d'entrer en Vénitie et de joindre Radetzky. Il avait à franchir une distance de trois cents kilomètres à travers un pays insurgé, coupé de nombreux cours d'eau; il avait à prendre ou à éviter plusieurs villes importantes et devait, selon toute probabilité, trouver devant lui d'assez nombreuses troupes régulières. Néanmoins, dès que ses forces montèrent à une vingtaine de mille hommes, il se mit en mouvement et dut à l'impéritie des Italiens de venir à bout de sa difficile mission. Il franchit l'Isonzo vers la fin d'avril et s'avança dans la direction de Palmanova. Cette place importante défendue par une garnison assez nombreuse et de bons artilleurs piémontais, était capable d'une longue résistance, et le général Zucchi qui la commandait, voulut même se porter assez loin au-devant de l'ennemi ; mais il fut bientôt obligé de rentrer. Nugent qui n'avait ni le temps ni les moyens de faire un siége laissa de côté Palmanova et se jeta brusquement sur

Udine. Cette ville n'est pas fortifiée, mais ses habitans et les volontaires accourus à leur secours l'avaient retranchée et barricadée. Après avoir repoussé quelques attaques partielles, ils ne crurent pas pouvoir tenir contre le feu de l'artillerie qui commençait à endommager la ville, et capitulèrent. Nugent continuant rapidement sa route, ne trouva qu'une résistance insignifiante au Tagliamento et à la Livenza et arriva le 30 avril à Conegliano, à peu de distance de la Piave. Jusque-là, il n'avait eu à faire qu'à des corps-francs peu nombreux qui n'avaient pu tenir devant lui; mais il n'allait plus en être de même et les difficultés augmentaient à mesure qu'il avançait.

Les troupes régulières du Pape, parties de Rome et des environs à la fin de mars, devaient arriver à Bologne le 20 avril en faisant grande diligence; mais telle était leur ardeur, que le 17 elles se trouvaient déjà à Ferrare, deux marches au-delà de Bologne. Ces troupes formaient un effectif de sept mille hommes environ Suisses et Romains, et un autre corps de dix mille hommes, miliciens et volontaires, organisé en toute hâte ne devait pas tarder à venir les joindre. La citadelle de Ferrare était toujours au pouvoir des Autrichiens qui y avaient douze cents hommes, et les habitans désiraient vivement qu'on l'attaquât. Elle commande le bas-Pô et est la clef des routes qui de la Vénitie mènent à Bologne et dans toute l'Italie centrale; sa prise eût été utile, mais elle demandait trop de temps. Durando qui commandait les troupes pontificales, voulait au contraire entrer immédiatement dans la Vénitie, gagner Padoue, et delà, selon les circonstan-

ces, agir dans le Frioul, ou vers l'Adige en liant ses opérations à celles de l'armée piémontaise. Charles-Albert n'approuva pas ce plan; il ne croyait pas à la formation si rapide du corps de Nugent sur l'Isonzo; Osopo, Palmanova et Udine lui paraissaient d'ailleurs capables d'arrêter longtemps l'ennemi, et il savait Venise inattaquable. Le moment de songer au Frioul ne lui semblant donc pas encore venu, il donna ordre à Durando d'occuper Ostiglia et Governolo pour observer Mantoue et couvrir les états de l'Église et les Duchés. Mais pendant que les troupes romaines s'établissaient dans ces positions, Nugent passait l'Isonzo, prenait Udine et ravageait le Frioul; Venise et les environs redoublaient d'instances pour avoir des secours, et le roi permit enfin à Durando d'aller s'opposer à la marche de Nugent. Les forces de Durando n'étaient pas suffisantes, et à cette époque de la campagne, le roi pouvait sans danger envoyer avec elles cinq à six mille Piémontais. Il arrêtait ainsi Nugent qu'il importait tant de ne pas laisser arriver sur l'Adige.

Durando arriva à Trévise quand déjà Nugent était à Conegliano, ayant ses avant-postes sur la Piave. La défense d'une rivière est toujours une opération difficile, parce qu'il faut être en garde sur tous les points à la fois; elle est impossible quand l'ennemi est supérieur en forces ou que la ligne est trop étendue, et ici ces deux circonstances se trouvaient réunies. Pour défendre la ligne de la Piave, de Bellune à la mer, contre seize mille hommes environ, Durando n'en avait que sept mille, avec quelques corps francs piémontais sous les ordres du général La Mar-

mora. Néanmoins il fit tous ses efforts, non pour arrêter Nugent, il ne le pouvait pas, mais pour le retarder. Il plaça vers la droite, en avant de Trévise, La Marmora avec trois mille hommes, et se tint avec le reste de ses forces à Montebelluno, d'où il pouvait se porter facilement soit en haut, soit en bas du fleuve. Bellune et la haute-Piave étaient gardés par les habitans et par des volontaires. De ce côté, le terrain est très-difficile, et les ponts ainsi que quelques passages dans les montagnes étaient minés. Nugent hésita et tâtonna quelques jours quoiqu'il eût le plus grand intérêt à brusquer le passage avant l'arrivée des dix mille Romains qui sous le général Ferrari s'avançaient à marches forcées. Enfin il jeta un fort détachement sur la rive droite entre Bellune et Feltre sans rencontrer de résistance et le dirigea sur cette dernière ville. A cette nouvelle, Durando remonta la Piave et donna ordre à Ferrari qui arrivait en ce moment à Trévise, de venir le remplacer à Montebelluno. Il était à moitié chemin de Feltre lorsqu'il apprit que cette ville qui avait juré de résister jusqu'à la dernière extrémité, venait de laisser entrer les Autrichiens dans ses murs, sans soutenir une seule attaque, sans même songer à stipuler les moindres conditions: Bellune en avait fait autant. Croyant que le gros des forces ennemies se trouvaient déjà vers Feltre, il se retira en toute hâte vers Bassano pour barrer la vallée de la Brenta. L'ennemi ne pouvait déboucher de Feltre que par Primolano ou par Pederoba; Durando jeta douze cents hommes dans Primolano, n'en conservant ainsi avec lui que trois mille; et quant à Pederoba, il était gardé

par Ferrari qui avait sa masse principale à Montebelluno et Narvesa, en face de Conegliano. Nugent dont les troupes se trouvaient alors partagées entre Bellune, Feltre, Conegliano et les points intermédiaires, dirigea de Feltre sur Pederoba deux mille hommes et autant sur Primolano. Les troupes romaines qui tenaient Pederoba se replièrent sur Cornuda, où Ferrari accourut à leur secours avec trois mille hommes environ, et là le 8 mai au soir s'engagea un combat assez vif, auquel la nuit seule mit fin, chacun restant dans ses positions. Les Autrichiens renouvelèrent l'attaque le lendemain, et les milices romaines tinrent bon assez longtemps; mais vers les deux heures de l'après-midi elles furent obligées de céder le terrain et de se retirer sur Montebelluno. Arrivées là, ces troupes qui s'étaient bien comportées au feu, mais qui manquaient de discipline et de confiance dans leurs chefs, se crurent trahies en ne voyant pas arriver des renforts dont elles n'avaient pourtant aucun besoin, et elles furent saisies de terreur. Un désordre affreux se mit dans leurs rangs, et il fallut les diriger sur Trévise bien que l'ennemi ne se montrât même pas. Le reste de la division dut alors abandonner aussi la Piave et venir les rejoindre. Vainement Ferrari, après avoir rétabli un peu l'ordre, voulut réoccuper Montebelluno avant que l'ennemi n'y fût arrivé; la brigade Guidotti, chargée d'exécuter ce mouvement, refusa formellement de sortir de Trévise. Nugent trouvant le chemin libre, dirigea toutes ses forces de ce côté, et le 10 il arrivait à Montebelluno et allait camper au-delà à Felze, sur la route de Trévise. Pendant cette affaire

de Cornuda, Durando qui était à Bassano, n'avait rien su prévenir. Son attention partagée entre Cornuda et Primolano avait toujours été trompée; il avait marché trop précipitamment tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon les avis qu'il recevait et sans attendre que les mouvemens de l'ennemi fussent assez prononcés, et ne s'était ainsi trouvé nulle part. La retraite de Ferrari l'obligeait d'abandonner Bassano; n'osant pas marcher sur Trévise, parce qu'il aurait fallu traverser un pays occupé par toutes les forces de l'ennemi, il alla se placer à Piazzola derrière la Brenta, d'où il lui était facile de disputer le passage à Fontaniva ou vers Padoue, seuls points où il pouvait être tenté. Quand l'ennemi s'approcha de Trévise, Ferrari voulut faire une sortie, mais à la vue des Autrichiens, ses soldats prirent honteusement la fuite sans qu'il fût possible de les ramener. En présence d'un si triste état de choses, ce général voyant qu'une partie de ses troupes était plutôt nuisible qu'utile à la défense, se retira à Mestre, près de Venise, en laissant à Trévise une force suffisante, quatre mille hommes environ de ceux qu'il jugeait les meilleurs; avec une telle garnison et une population de quinze mille ames, cette ville couverte par les bords fangeux du Sile et tout-à-fait inaccessible sur une partie de son enceinte, pouvait tenir longtemps contre Nugent qui n'avait pas de grosse artillerie. Celui-ci d'ailleurs ne l'attaqua que faiblement, se bornant à piller les environs et à y semer l'alarme pour attirer Durando de ce côté et lui faire abandonner sa position derrière la Brenta. Durando qui devinait bien l'intention de son adversaire, restait immobile;

mais son inaction était inexplicable pour Venise et Trévise qui le conjuraient de venir se joindre à Ferrari pour combattre Nugent. On le rendait responsable de la prise de Trévise, et une partie de la population le traitait de lâche et de traître; il ne sut pas dédaigner ces misérables injures; il finit aussi par s'imaginer que Nugent qui persistait à rester autour de Trévise, voulait réellement s'emparer de cette ville qui se trouve sur la route directe d'Udine à Vérone et dont l'occupation eût tenu en bride Venise et les environs. Cédant donc fort mal-à-propos à toutes ces considérations, il se porta de Piazzola à Mogliano pour aller de là passer le Sile à Quinto et attaquer l'ennemi en donnant la main à Trévise. Nugent qui avait l'œil sur lui, eut bien vite connaissance de son mouvement qu'il attendait depuis longtemps. Il ne perd pas un instant, franchit en une seule marche la distance qui sépare la Piave de la Brenta, vient occuper les positions abandonnées par Durando, et continue rapidement son chemin vers Vicence. Durando, à peine arrivé à Mogliano, apprend la marche de son adversaire et se dirige aussitôt sur Mestre pour gagner Vicence par le chemin de fer qui partant de Venise passe par Mestre et Padoue. Son avant-garde composée de trois bataillons sous les ordres du colonel Gallieno arrive à Vicence le 19 mai, et le lendemain l'avant-garde ennemie fait une tentative contre cette ville, mais elle est vaillamment repoussée. Le 21 Durando arrive avec le reste de ses troupes et une légion de volontaires italiens et français commandée par le général Antonini qui l'avait amenée de Paris. Mais l'ennemi qui ne cherche

qu'à atteindre l'Adige, ne renouvelle pas l'attaque et se contente de prendre position à Olmo, sur la route de Vérone, pour couvrir son convoi. Le général Antonini veut le déloger de là, mais il est repoussé et un éclat d'obus lui emporte le bras droit. Le 22, le général La-Tour-Taxis qui remplaçait Nugent tombé malade, trouva à San-Bonifacio, à moitié chemin de Vérone et de Vicence, Radetzky venû à sa rencontre avec quelques troupes. Le vieux maréchal se montra très-mécontent de ce que l'on n'avait pas attaqué plus sérieusement Vicence; il avait fort à cœur la prise de cette ville, position stratégique des plus importantes, parce qu'elle est le point de jonction de plusieurs routes qui du Tyrol et du Frioul mènent à l'Adige. Tant que Durando en était maître, il empêchait les communications de ce côté, rendait inutile l'occupation d'Udine et de Bassano et en même temps couvrait Padoue et Trévise: c'était une faute très-grave de la part de Nugent de ne l'avoir pas attaquée le 20, avec toutes ses forces, avant l'arrivée de Durando; il l'eût certainement emportée. Radetzky fit rebrousser chemin à La-Tour-Taxis avec dix-huit mille hommes et quarante pièces de canon, pour emporter Vicence. Mais la commission n'était pas facile, car Durando avait près de dix mille hommes, et les habitans animés par leur premier succès, rivalisaient d'ardeur avec les troupes.

L'attaque commencée le 23 au soir continua une grande partie de la nuit, au milieu d'une obscurité profonde et par le plus mauvais temps. Les troupes régulières défendaient les faubourgs et les abords de la ville, ainsi que les hauteurs qui la dominent; les

autres se tenaient en réserve aux portes et aux différens endroits d'où elles pouvaient se porter rapidement au secours des points menacés. La ville était éclairée partout, les maisons étaient ouvertes, et ceux des habitans qui ne combattaient pas, allaient au milieu des obus et des boulets qui pleuvaient de tous côtés, éteindre le feu qui prenait de temps à autre sur quelque point de la cité. Vers minuit les assaillans ralentirent leur feu, puis le cessèrent entièrement pour le recommencer au jour; mais les bonnes dispositions de Durando et le courage de ses troupes et des habitans triomphèrent du nombre. Voyant enfin tous ses efforts inutiles, l'ennemi renonça à une entreprise qui lui avait mis près de deux mille hommes hors de combat, et revint sur l'Adige. Cette belle défense lavait Durando de toutes les calomnies dirigées contre lui; mais il ne devait pas être longtemps heureux. Après la jonction de Nugent, le roi voulait faire revenir les troupes romaines sur le Mincio et le Pô, à la droite de l'armée; du moment en effet qu'il n'avait pas l'intention de pénétrer dans la Vénitie, il devait au moins chercher à concentrer ses forces. Mais en même temps, par une idée contradictoire, il destinait le corps napolitain à opérer audelà de l'Adige, et en attendant l'arrivée de ce corps, laissait Durando libre de rester dans la Vénitie. Celui-ci, soit qu'il attachât trop d'importance à l'occupation de Vicence, soit qu'il aimât mieux opérer isolément que d'aller se mettre en ligne avec les autres divisions, jugea à propos de prolonger son séjour à Vicence, se faisant d'ailleurs quelque illusion sur l'état des choses. Il prévoyait bien toutefois une nouvelle at-

taque et ne négligea rien pour la repousser. Il avait dix mille hommes environ, dont trois mille cinq cents Suisses, excellents soldats, et deux mille cinq cents hommes de troupes de ligne romaines, de qualité passable; le reste ne se composait que de milices et de volontaires.

Depuis la bataille de Sainte-Lucie, l'armée piémontaise était restée immobile sur le Mincio, sans même songer à se fortifier dans ses positions qui pouvaient être attaquées à chaque instant par l'ennemi concentré à Vérone, à quinze kilomètres du centre de la ligne. L'arrivée d'un parc de siége venait enfin de la mettre à même d'attaquer Peschiera, et elle perdait en ce moment son temps et sa peine autour de cette place, dont la prise ne devait lui procurer qu'un résultat assez insignifiant, comparé, à l'avantage qu'allait donner à l'ennemi l'arrivée de Nugent. Peschiera, située à la pointe méridionale du lac de Garda, à l'endroit même où le Mincio sort du lac, est un pentagone régulier et bien fortifié, traversé et entouré par les eaux du fleuve. Sur chaque rive, un fort couvre le corps de place et le protége contre quelques hauteurs qui le dominent. La population n'est que de onze à douze cents habitans. La garnison composée de deux mille Croates, était commandée par le vieux général Rath, gouverneur de la place depuis vingt-deux ans et fort aimé dans le pays.

Le roi confia la direction supérieure du siége à son second fils, le duc de Gênes; le général Chiodo commandait le Génie, le général Rossi l'artillerie; la division Federici formait le corps assiégeant. La place reconnue, on se décida à l'attaquer par la rive gauche; le fort de cette rive est commandé par quel-

ques hauteurs, et l'espace qu'il laisse entre lui et le lac, donne à l'assiégeant la facilité de diriger ses travaux simultanément et contre ce fort et contre le corps de place. La construction des premières batteries fut commencée le 15, et leur armement devait avoir lieu dans la nuit du 16 au 17; mais le temps se mit à la pluie, et le sol détrempé ne permit pas d'employer les chevaux au transport des pièces dont les roues enfonçaient jusqu'aux moyeux. On fut obligé de les conduire à bras dans les batteries, et il fallut jusqu'à deux cents hommes par pièce; ce ne fut qu'avec des peines et des fatigues incroyables qu'on vint à bout de l'armement dans la nuit du 17 au 18. On élevait en même temps d'autres batteries sur la rive droite, dans l'intention de tromper l'ennemi sur le véritable point d'attaque et pour battre la place de tous les côtés à la fois. Le feu des assiégés retarda beaucoup tous ces travaux. Le 18, l'assiégeant ouvrit son feu sur les deux rives en même temps, mais la pluie ne discontinuant pas, les plates-formes s'enfonçaient, les talus et les parapets s'éboulaient, les batteries étaient pleines d'eau; il fallut s'arrêter et attendre le beau temps. Dès qu'il fut revenu, on répara les dégâts, et le 21 on ouvrit de nouveau le feu qui ne tarda pas à faire sauter un magasin à poudre du fort Mandella, le fort de la rive gauche, et à démonter presque toutes ses pièces, ainsi que quelques-unes de la place. L'artillerie de l'assiégé répondait assez vigoureusement, mais les tirailleurs piémontais embusqués à très-petite distance des remparts, dans des replis de terrain ou des trous de loup, faisaient beaucoup de mal aux canonniers autrichiens

mal couverts par les parapets. Le soir du 22, on ouvrit la tranchée à six cents mètres de la place, sans que l'ennemi troublât cette opération. Dans l'espoir de pouvoir prendre le fort Mandella par un coup de main, on le fit reconnaître de près à diverses reprises, mais on trouva le principal ouvrage revêtu en pierre et l'on vit qu'à cette époque du siége il serait bien difficile de s'y maintenir sous le feu de la place; on continua donc les travaux d'une attaque régulière. Peschiera, bien pourvue de munitions de guerre, manquait de vivres, quoiqu'elle eût eu tout le temps nécessaire pour s'approvisionner avant d'être complètement bloquée. La garnison se trouva bièn tôt réduite à un quart de ration, et les habitans n'étaient pas mieux partagés. Ils avaient tous quitté leurs maisons pour se réfugier sous les passages et les poternes, à l'abri des bombes et des boulets qui enfonçaient les toitures, ébranlaient les murs et labouraient la ville en tous sens; les assiégeans avaient une artillerie très-nombreuse et bien servie. Le roi, instruit de cet état de choses par quelques déserteurs, fit proposer au gouverneur le 26 une capitulation honorable; il était impatient d'en finir avec ce siége, surtout depuis qu'il savait Radetzky renforcé. Le gouverneur qui ne voulait probablement que gagner du temps, demanda 24 heures pour se décider, après lesquelles il déclara qu'il ne devait pas encore se rendre. Le feu recommença, et les assiégés, malgré le triste état où ils se trouvaient réduits, continuèrent à tenir bon; ils savaient que Radetzky allait enfin tenter de les secourir.

LIVRE QUATRIÈME.

Projet de Radetzky. — Combat de Curtatone. — Bataille de Goito. — Reddition de Peschiera. — Retraite des Autrichiens. — Leur marche sur Vicence. — Arrivée de Welden. — Capitulation de Vicence. — Soumission de la Vénitie. — Occupation de Rivoli. — Nouvelle tentative du roi contre Vérone. — État des deux armées.

Tandis qu'on ne supposait à Radetzky d'autre intention que celle de secourir Peschiera, il songeait à une entreprise bien plus importante, et allait essayer de frapper un coup qui pouvait le remettre immédiatement en possession de toute la Lombardie et terminer la guerre. Les renforts qu'il venait de recevoir, le découragement qui commençait à gagner une partie de l'armée ennemie, certaines intrigues nouées à Milan, l'attitude indifférente des populations, lui faisaient penser que le moment était venu de sortir de l'inaction et de prendre hardiment l'offensive.

On sait que l'armée piémontaise s'étendait de Mantoue à Pastrengo, massée principalement autour

de Peschiera et dans les positions de Sainte-Justine, Sona, Sommacampagna, Villafranca, tandis que près de Mantoue il n'y avait que la division toscane qui reliée au reste de l'armée par la seule position de Goito se trouvait tout-à-fait en l'air. Radetzky régla son attaque sur cet état de choses. Il résolut de tomber sur les Toscans et de les écraser avant qu'ils pussent être secourus, puis d'aller, en remontant la rive droite du Mincio, se placer le long du fleuve sur les derrières de l'ennemi, dont il enlèverait les magasins et détruirait les ponts; pendant ce temps-là un convoi qu'il tenait prêt à Rivoli devait essayer d'entrer à Peschiera. Les conséquences de cette manœuvre pouvaient être immenses: les Toscans détruits, Peschiera ravitaillée, toute l'armée piémontaise enfermée entre le Mincio et l'Adige et privée de ses ressources, obligée de mettre bas les armes ou de se battre dans la position la plus désavantageuse.

Mais on ne fait jamais courir un grand danger à son adversaire sans s'exposer soi-même beaucoup, et dans cette tentative Radetzky pouvait éprouver un échec bien plus funeste que la chûte de Peschiera ; car s'il n'opérait pas avec la plus grande rapidité et avec beaucoup de vigueur, les Toscans pouvaient s'échapper, et le roi concentrant toutes ses forces de Goito à Volta, lui livrer bataille avec grande chance de succès. Battue dans une telle position l'armée autrichienne courait risque d'être coupée de Mantoue ou de ne pouvoir plus regagner l'Adige. Mais tout ce qui s'était passé jusqu'alors avait assez fait connaître au maréchal le caractère du roi pour le convaincre

que les suites d'une témérité malheureuse n'étaient pas beaucoup à craindre avec un tel adversaire. Il n'hésita donc pas, quoiqu'il fût lui-même d'une nature très-prudente; c'était là une affaire de tact. L'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé, et quant à l'insuccès, il fut dû à la mollesse avec laquelle fut mis à exécution un plan excellent en lui-même. C'est à la guerre surtout que les meilleures conceptions ne sont rien si l'exécution n'y répond pas.

Dans l'après-midi du 27 mai, tandis que l'attention du roi se portait plus que jamais sur Peschiera, Radetzky sortait de Vérone avec trente-cinq mille hommes, une nombreuse artillerie et un équipage de ponts, et se dirigeait sur Mantoue par Isola della Scala; cette colonne arriva le 28 au soir près de Mantoue et campa autour de Saint-Georges. Pour ne pas trop éveiller l'attention de l'ennemi sur cette marche qui se faisait si près de lui, le maréchal avait eu soin de faire faire depuis plusieurs jours des mouvemens continuels entre Vérone et Mantoue; il avait dix à douze mille hommes environ dans cette dernière place, et allait pouvoir ainsi disposer d'une masse de quarante mille hommes au moins.

Les Toscans commandés par le général Laugier, n'étaient que six mille, y compris quelques détachemens napolitains et n'avaient que huit canons. Ils étaient toujours à Curtatone et à Montanara derrière les retranchemens d'où ils avaient déjà repoussé avec avantage diverses attaques de la garnison de Mantoue. Bava, placé à Custoza et sous les ordres duquel était cette division toscane, avait su le 28 la marche

de la colonne ennemie, et s'était borné à en instruire Laugier, sans lui donner d'ordres précis. Laugier laissé ainsi dans l'incertitude ne pouvait que se tenir sur ses gardes et puis combattre résolument en attendant les secours dont lui parlait Bava. Attaqué le 29 au matin par des forces triples des siennes, il se soutint vigoureusement pendant plus de trois heures, et déploya ainsi que ses troupes beaucoup de courage et de fermeté, mais malgré tous ses efforts il fut mis en pleine déroute. Douze cents hommes se retirèrent en assez bon ordre à Marcaria sur l'Oglio, cinq à six cent sur Goito; tout le reste fut tué, pris ou entièrement débandé. Les Autrichiens eurent huit cents hommes hors de combat. Le seul moyen d'éviter ce désastre était de se retirer sur Goito, sans essayer de tenir contre des forces trop supérieures, mais Bava croyant avoir le temps de marcher au secours avec des forces suffisantes, avait envoyé trop tard l'ordre d'abandoner Curtatone et Montanara. Parmi les troupes toscanes si maltraitées, il y avait un bataillon de l'université composé de jeunes étudiants venus avec leurs professeurs combattre pour l'indépendance de l'Italie; tous se conduisirent admirablement dans cette malheureuse affaire.

Ce même jour, dans l'après-midi, cinq à six mille hommes descendaient de Rivoli avec le convoi qu'ils devaient jeter dans Peschiera; ils comptaient trouver la ligne piémontaise dégarnie de ce côté, ou ne voulaient peut-être que faire une diversion; mais ils ne purent dépasser Colmasino. Les troupes qui défendaient cette position, résistèrent jusqu'à ce que le

général Bès leur amenât du secours; alors l'ennemi fut vigoureusement repoussé et rejeté jusqu'au delà de Cavaglione. Après cet échec, la garnison de Peschiera, sans vivres et abîmée par le feu des assiégeans qui avaient presque entièrement éteint le sien, songea à capituler, et rendit la place le lendemain 30. Elle comptait encore dix-sept cents hommes, et obtint de ne pas rester prisonnière, sous la condition de ne plus servir contre l'Italie dans le courant de cette guerre. On trouva dans la place cent cinquante bouches à feu, et une grande quantité de poudre, de projectiles et de matériel de toute espèce. Les assiégeans n'avaient eu que onze morts et une centaine de blessés; ils avaient lancé contre la place plus de huit mille boulets, bombes ou obus.

Radetzky, après son succès de Curtatone, devait marcher sans retard sur Goito, qu'il aurait emporté assez facilement en ce moment; mais à la faute d'avoir attaqué les Toscans assez tard, avec peu de vigueur et sans chercher à les tourner, ce qui leur avait permis de résister bien plus longtemps que ne le comportait l'énorme disproportion des forces, il ajouta celle beaucoup plus grave de perdre ensuite vingt-quatre heures dans l'inaction. Il donna ainsi à l'ennemi le temps d'accourir et n'échappa le lendemain soir à une défaite complète que parce que le roi ne sut pas amener à Goito, en ce moment décisif, toutes les forces dont il pouvait disposer. Une telle inaction ne pourrait se justifier que par la fatigue des troupes; mais la marche de Vérone à Mantoue faite la veille par une partie seulement d'en-

tre elles, et le combat de Curtatone livré le matin par les autres, ne devaient certainement pas les avoir épuisées au point de rendre impossible pendant vingt-quatre heures la marche sur Goito.

Au premier avis de la marche de la colonne autrichienne le 28, le roi avait ordonnné à Bava de porter la division Ferrere à Volta où il vint lui-même le lendemain; il y apprit que les Toscans étaient aux prises avec l'ennemi, et comme il n'y avait encore que cinq bataillons à Volta et que Goito n'était que faiblement occupé, il fut impossible d'envoyer du secours à Laugier, dont on sut d'ailleurs bien vite la défaite. Outre les renseignemens plus ou moins exacts qui en pareille circonstance ne manquent jamais d'arriver de bien des côtés à la fois, on avait eu des détails assez précis de plusieurs déserteurs italiens qui avaient quitté la colonne autrichienne aux environs de Villafranca, et qui disaient que le bruit courait dans l'armée d'une marche sur Milan; on savait enfin que l'ennemi n'était pas en force du côté de Rivoli et vers le Haut-Adige; il n'y avait donc plus de doute à avoir, et il fallait concentrer sans retard à Volta et à Goito toutes les forces disponibles, dût-on même lever le siége de Peschiera. Mais Charles-Albert et Bava n'étaient pas hommes à prendre si résolument leur parti, et ce ne fut pas sans hésitation et sans beaucoup de perte de temps que l'ordre fut donné aux troupes placées de Sona à Goito, de se porter sur ce dernier point où la majeure partie n'arriva que le 30 assez tard; quant à celles qui étaient autour

de Peschiera et au dessus, elles furent laissées dans leurs positions.

A mesure que les troupes arrivaient sur le terrain, elles étaient rangées en bataille par Bava chargé du commandement général. A droite, en dehors de la vallée du Mincio, la brigade Cuneo fut placée en arrière du point de jonction des routes de Brescia et de Volta, le long du chemin de Vasto, ayant en seconde ligne la brigade Aoste et en troisième celle des Gardes dont un régiment était un peu en retour pour flanquer l'extrémité de la ligne que l'ennemi aurait pu déborder. De nombreux tirailleurs, dont une partie occupait deux maisons voisines, achevaient de renforcer ce point, tandis qu'un régiment de cavalerie surveillait les routes de Solarolo et de Ceresara, par où il était à craindre de voir déboucher un corps ennemi qu'on savait s'être avancé de ce côté-là. A gauche, sur la hauteur de Somenzari, Bava plaça deux régimens l'un derrière l'autre avec trois régimens de cavalerie plus en arrière encore et une forte réserve d'artillerie; enfin Goito occupé par deux bataillons et protégé par une nombreuse artillerie formait l'extrême gauche qui s'appuyait ainsi au fleuve. L'ensemble de cet ordre de bataille formait une ligne brisée dont Goito était le point saillant et qui rendait difficiles les attaques de front; mais la droite était mal reliée à la gauche et avait sur une partie de son front des obstacles de terrain qui devaient gêner beaucoup les mouvemens d'ensemble. Le total des forces en ligne était de vingt-deux mille hommes environ.

Toutes ces dispositions ne furent terminées que vers une heure de l'après-midi, et pourtant l'ennemi ne paraissait pas. Les reconnaissances envoyées dans les directions de Gazzoldo et de Sacca ne découvraient rien; Bava refusa d'ajouter foi à quelques relations qui prétendaient au contraire que l'ennemi s'avançait. Il crut que la journée se passerait sans attaque, et les troupes eurent ordre, les unes de bivouaquer sur place, les autres de se diriger sur Volta, pour prévenir l'ennemi qui aurait pu par un long détour se porter de ce côté. Le roi reprit le chemin de Valleggio où était toujours son quartier-général. Tout-à-coup vers les trois heures, la fusillade se fit entendre aux avant-postes, et le canon tonna presqu'aussitôt; c'était Radetzky qui s'avançait à la tête de vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes, et qui attaquait avant que son approche eût été signalée par les vedettes et les reconnaissances. La même chose avait eu lieu à Marengo; les Français avaient été assaillis par l'armée de Mélas dont ils ne soupçonnaient pas la présence à Alexandrie. Au bruit du canon, le roi qui entrait alors à Volta revint bien vite, et les troupes qui heureusement n'avaient pas eu le temps de s'éloigner, reprirent leur ordre de bataille le mieux qu'il fut possible; l'action générale ne tarda pas à s'engager.

Radetzky voulait emporter Goito et en même temps tourner la droite des Piémontais pour les acculer au Mincio; il avait donc placé sa droite vers la route de Sacca pour qu'elle pût faire face à la fois à Goito et au centre des Piémontais, et sa gauche se

prolongeait de manière à déborder leur droite et à pouvoir la prendre de revers; enfin pour les empêcher de se rejeter de ce côté, il avait envoyé vers Ceresara un corps de onze à douze mille hommes qui ne put ainsi prendre part à la bataille. L'attaque commença contre Goito, le long de la route de Sacca, par un feu très-vif d'artillerie, auquel les Piémontais qui avaient là quatorze pièces, répondirent avec leur supériorité ordinaire; mais comme l'ennemi faisant là son principal effort y obtenait quelques avantages, Bava pour l'arrêter envoya une partie des troupes du centre et fit passer sur la rive gauche un bataillon avec quatre pièces qui prenaient les assaillans en flanc. Ces dispositions rendirent vains tous leurs efforts, et bien que l'attaque fût renouvelée cinq fois, elle fut toujours repoussée avec succès, et les pertes des Autrichiens furent énormes sur ce point. Mais les choses ne se passaient pas de même à l'extrémité opposée. Un bataillon de la première ligne ayant cédé le terrain, l'ennemi pénétra dans le vide et prenant en flanc les autres bataillons, les mit en désordre; en même temps il s'étendait toujours vers l'extrême droite qu'il cherchait à déborder. La brigade placée en seconde ligne remplaça la première et se montra plus ferme, mais le désordre ne tarda pas cependant à se mettre aussi dans ses rangs. A ce moment on vint annoncer à Bava que l'ennemi jetait un pont au-dessus de Goito pour faire une attaque de revers. Cet avis ne pouvait être que faux, car il était impossible qu'un corps autrichien arrivât ainsi par la rive gauche, et il était bien évident d'ail-

leurs que l'intention de Radetzky était au contraire de refouler les Piémontais sur le Mincio; il inquiéta néanmoins beaucoup Bava, pas assez cependant pour lui faire ordonner la retraite, ce qui eût tout perdu dans un tel moment. Tandis qu'il prenait des dispositions pour parer à cette attaque, l'erreur fut reconnue, et il ne songea plus qu'à rétablir le combat à la droite, où la troisième ligne était déjà aux prises avec l'ennemi qui venait de culbuter la seconde. De ce côté le terrain se prêtait à merveille aux manœuvres de l'attaquant et aux mouvemens de sa nombreuse artillerie, tandis que les Piémontais qui avaient devant eux un ravin et des marais, ne pouvaient se mouvoir qu'avec beaucoup de difficultés; aussi, mitraillés de front et de flanc et ne pouvant se soutenir convenablement, leurs bataillons pliaient tous dans ce combat inégal. Les Autrichiens avaient même emporté les maisons auxquelles s'appuyait l'extrémité de la ligne, et tout annonçait que la victoire allait leur rester, lorsque l'artillerie piémontaise parvint à se déployer, et soutint par un feu très-vif la troisième brigade qui arrêta enfin l'ennemi, et qui secondée ensuite par une partie de la brigade Cuneo que le duc de Savoie ramenait au combat, le fit plier à son tour, le chargea alors à la baïonnette et le mit en désordre. Il était plus de 7 heures, et le maréchal voyant l'inutilité de ses efforts ordonna la retraite sur toute la ligne. Il ne fut poursuivi qu'un instant par une brigade de cavalerie appuyée de quelques bataillons. Sa perte fut de plus de trois mille hommes tués, blessés ou prisonniers; celle de

l'ennemi ne dépassa pas le tiers. On sait que les Autrichiens avaient été très-maltraités dans leurs attaques réitérées contre Goito, tandis que les Piémontais n'avaient presque pas souffert sur ce point; c'est ce qui explique la grande différence des pertes. Le roi et le duc de Savoie qui s'étaient beaucoup exposés furent tous deux blessés, mais légèrement.

Dans cette bataille, les deux généraux commirent la même faute, celle de ne pas se servir de toutes les troupes qu'ils avaient sous la main. Bava laissa presque tout le poids du combat porter sur la droite, se servit peu des troupes de la gauche et laissa dans une inaction complète les réserves d'artillerie et de cavalerie. Quant à Radetzky, la victoire ne lui échappa que parce qu'il se priva fort mal-à-propos du tiers de ses forces envoyées vers Ceresara. Toutes les affaires qu'il avait eues jusques-là et entre autres le combat de la veille à Curtatone, devaient cependant lui avoir appris qu'il lui fallait la supériorité numérique pour vaincre; si pendant que la droite des Piémontais pliait continuellement, il avait eu plus de troupes de ce côté, la victoire était pour lui; mais le désir de tirer trop de profit du succès lui fit oublier qu'il fallait commencer par vaincre.

Au moment même où les Autrichiens battaient en retraite, le roi recevait et annonçait la nouvelle de la capitulation de Peschiera. Un cri de joie et d'enthousiasme éclata dans tous les rangs; cette double victoire pouvait faire croire au succès définitif, et l'armée salua Charles-Albert du titre de roi d'Italie. Mais pour justifier cette joie et cet enthousiasme,

il fallait tirer parti de la victoire; une bataille gagnée n'est importante que par ses conséquences qu'il faut savoir amener. Le roi, avec une armée brave et pleine d'ardeur, ne paraissait jamais plus embarrassé qu'après un succès, et à Goito comme à Pastrengo, il ne sut rien faire. La reddition de Peschiera rendait disponibles les troupes qui se trouvaient autour de cette place et dans les environs; il pouvait les faire venir à Goito dans la nuit, et ainsi renforcé se jeter vigoureusement sur l'ennemi; il ne paraît pas y avoir songé. Le lendemain une pluie très-forte et qui semblait devoir durer, lui fit croire que tout mouvement important serait impossible pendant quelques jours; il laissa ses troupes en position autour de Goito et s'en alla voir sa conquête de Peschiera. Il fit son entrée solennelle le 1er juin, jour de l'Ascension, et on chanta un Te Deum en grande pompe.

Tandis que les Piémontais, serrés autour de Goito et de Volta, se tenaient dans une attitude assez peu victorieuse, Radetzky s'était établi entre Goito et Mantoue. L'échec qu'il venait d'éprouver n'était pas assez considérable pour le faire renoncer à sa tentative; il projetait une nouvelle attaque ou peut-être comptait voir l'ennemi venir à lui, et restait ainsi dans une position hasardée, car il pouvait être coupé de l'Adige. Du reste il se fortifiait de son mieux, faisait d'immenses abatis autour de ses positions, crênelait les maisons des fermes et des villages occupés; il envoyait des détachemens courir tout le pays entre le Mincio et l'Oglio, et répandait l'alarme jusqu'à Brescia. Ses troupes enlevaient et portaient

au camp ou à Mantoue tout ce qu'elles trouvaient; la contrée était dans la désolation. Les deux armées étaient fort près, mais on ne s'attaquait pas; il y avait seulement de temps à autre quelques escarmouches, particulièrement vers Cerlungo où était toujours le corps autrichien détaché avant la bataille.

Le roi put s'assurer de nouveau à Peschiera que l'ennemi n'était pas en force du côté de Vérone et se décida enfin à porter une nouvelle partie de ses troupes à Volta et à Goito; le 3 juin au soir il avait là quarante mille hommes avec quatre vingt-dix bouches à feu, et pouvait alors agir avec toute chance de succès. Son but devait être de couper Radetzky de l'Adige, ce qui pouvait avoir des conséquences immenses; il ne songea au contraire qu'à le pousser de front pour le refouler sur Mantoue, et ne pouvait ainsi obtenir aucun résultat bien important, même dans le cas d'une bataille fort heureuse. Mais tandis qu'il se préparait à attaquer le 4 au matin, l'ennemi disparaissait. Radetzky avait eu connaissance de cette concentration de forces et de la prise de Peschiera, et ne se jugeant plus en état de continuer l'exécution d'un plan qu'il pouvait reprendre une autre fois avec plus d'avantage, il y renonça pour le moment; c'était ce qu'il avait de mieux à faire et il aurait dû le reconnaître plus tôt. Il décampa en toute hâte dans la nuit du 3 au 4, regagna Mantoue et se dirigea ensuite sur Legnago. Malgré la proximité des deux armées, le roi n'apprit ce départ que le lendemain, au moment où ses colon-

nes se mettaient en marche ; il n'avait alors qu'un parti à prendre, c'était de passer sur la rive gauche et de se lancer dans la direction de Legnago ; au lieu de cela, il eut l'inconcevable idée d'exécuter les dispositions arrêtées la veille, absolument comme si l'ennemi eût été encore en présence ; mais quelque diligence que l'on fît, on ne put joindre l'arrière-garde. On prit cependant quelques traînards et on recueillit près de quinze cents déserteurs italiens qui avaient pu s'échapper au milieu du désordre inévitable d'une retraite de nuit et fort précipitée. Cela portait la perte des Autrichiens, du 27 mai au 4 juin, en tués, blessés, prisonniers et déserteurs, à plus de six mille hommes. Celle des Italiens n'était guère de moitié.

Les Piémontais virent avec surprise les travaux considérables que l'ennemi avait exécutés en si peu de temps, et qu'il n'avait cependant pas hésité à abandonner ; ils auraient dû en tirer quelque enseignement. Ils furent saisis d'une vive indignation à la vue de la manière impitoyable avec laquelle ce même ennemi faisait la guerre ; les maisons étaient entièrement vides, les églises profanées, les habitans pillés et ruinés mouraient de faim. Mais ces populations, malgré la présence de leurs libérateurs, avaient peu de foi dans le succès des armes italiennes ; elles prévoyaient le triomphe prochain de l'ennemi. Le fait suivant fort singulier peut donner une idée de leurs dispositions. Le village des Grâces a une église assez remarquable que le roi voulut visiter ; on ne trouva pas les clefs, et il n'insista pas.

Plus tard, on sut que l'ennemi avait laissé dans cette église une centaine de blessés et de malades qu'il vint chercher après le départ des Piémontais, à qui pas un habitant n'avait osé ou voulu le dire. Le roi, après avoir laissé avancer ses colonnes jusqu'au canal de Montanara à Curtatone, leur fit rebrousser chemin, et persuadé que le maréchal ne songeait qu'à rentrer à Vérone et qu'il n'y avait plus possibilité de l'attaquer, donna ordre de reprendre les positions occupées avant la bataille de Goito. Si, comme on l'a déjà dit, en recevant l'avis de la retraite des Autrichiens, il s'était précipité à leur poursuite par la rive gauche, il aurait atteint leur arrière-garde sur la route de Legnago et les aurait peut-être même forcés à recevoir une bataille dont le succès n'était pas douteux; mais dans tous les cas la fortune qui sert volontiers d'une manière ou d'une autre ceux qui ne négligent pas les occasions qu'elle leur offre, lui réservait une grande faveur, celle d'empêcher Radetzky d'exécuter une manœuvre dont le résultat fut fatal à la cause italienne. Voici en effet ce qui se passa.

Un nouveau renfort de quinze à seize mille hommes commandés par le général Welden, descendait alors du Tyrol par Bassano, et Radetzky voulut mettre à profit cette circonstance. L'obstiné vieillard pensait toujours à Vicence, dont l'occupation lui tenait tant à cœur. Pendant que l'armée piémontaise regagnait tranquillement ses positions et croyait que de son côté il remontait l'Adige pour rentrer à Vérone, il pouvait se porter rapidement sur Vicence,

donner la main à Welden, écraser Durando et revenir avant que Charles-Albert eût su profiter d'un éloignement qui laissait Vérone et toute la ligne de l'Adige fort à découvert : telle fut l'idée qu'il mit habilement à exécution. Pour masquer son mouvement, il laissa quelques troupes à Legnago et dirigea une colonne par San-Bonifacio tandis qu'il marchait avec le gros de ses forces par Montagnana. Durando apprit tout-à-coup et au moment où il ne s'y attendait guère, l'approche du maréchal ; cette nouvelle jointe à ce qu'il savait de l'arrivée de Welden aurait dû lui indiquer le danger et l'engager à se tenir prêt à battre en retraite sur Venise, mais un excès de confiance, certains bruits sur une défaite qu'aurait essuyée Radetzky à Sanguinetto près de Legnago, l'espoir de la présence des Piémontais sur l'Adige et même de leur passage à la suite des Autrichiens, tout cela lui fit mal apprécier la situation, et d'ailleurs l'ennemi ne lui laissa guère le temps de s'éclairer. Celui-ci en effet parut le 8 au matin dans les environs de Vicence ; c'était le corps du général d'Aspre qui ayant appuyé à droite, passait le Bacchiglione, coupait le chemin de fer et prenait position à l'est de la ville. Ce corps était suivi de celui du général Wratislaw qui s'établissant à sa gauche se prolongeait sur les monts Berici qui s'élèvent au sud entre le Bacchiglione et la route de Vérone, et donnait la main à la brigade qui arrivait par cette route. Le lendemain Welden compléta l'investissement, et toutes les dispositions furent faites pour attaquer, le 10, de tous les côtés à la fois. L'ensemble des

forces autrichiennes était de quarante-trois mille hommes avec cent-dix bouches à feu. Durando si fortement menacé ne se déconcerta point et sût disposer habilement ses moyens de défense. Vicence est bâtie au nord d'un groupe de collines qu'on appelle les monts Berici, et au confluent de deux petites rivières, le Bacchiglione et le Retrone ; elle se divise en vieille et nouvelle ville, la première entourée de murs, la seconde fermée d'un côté seulement; les portes son précédées de longs et larges faubourgs. Les hauteurs qui dominent la ville à très-petite distance sont la clef de la position ; Durando y plaça trois mille hommes de ses meilleures troupes sous le commandement du colonel d'Azeglio; il mit deux bataillons à gauche sur la route, distribua le reste de ses forces aux portes et dans les faubourgs, et tint en réserve deux bataillons suisses avec deux batteries et la cavalerie. Les hauteurs étaient retranchées, les portes fortifiées, les rues barricadées.

Le combat engagé dès la pointe du jour sur les monts Berici ne tarda pas à s'étendre, et vers midi le feu était épouvantable de tous les côtés, mais les impériaux ne gagnaient pas un pouce de terrain. Résolus d'emporter à tout prix les hauteurs, ils y dirigèrent alors une masse de douze mille hommes avec vingt-quatre pièces, et la position fut enfin enlevée. Les défenseurs pliant devant le nombre, se retirèrent vers la ville, et ce fut en vain que les réserves accoururent à leur secours en attaquant les assaillans de front et de revers. Les bataillons placés sur la route durent aussi céder devant la division

Schwarzemberg, et toute la défense se trouva concentrée dans l'enceinte de la ville. A peine maître des hauteurs, l'ennemi les garnit d'artillerie et fit pleuvoir sur Vicence une grêle de projectiles de toute espèce. La nuit vint sans mettre fin au combat ; mais la garnison, sous les armes depuis près de trente-six heures, était épuisée de fatigue et avait fait des pertes considérables ; une partie de l'artillerie était démontée et les munitions allaient manquer, tout espoir de succès était donc perdu, et prolonger de quelques heures la résistance n'était qu'une cruauté inutile ; c'était de plus s'exposer aux horreurs d'une prise d'assaut. Durando se décida à capituler malgré l'avis de la municipalité et l'irritation du peuple et même d'une partie des troupes qui ne pouvaient pas apprécier comme lui le véritable état des choses. Il obtint les conditions les plus honorables ; Radetzky qui n'avait pas de temps à perdre, ne se montra pas exigeant. La garnison put sortir de la ville avec armes et bagages sous la seule condition de ne pas servir pendant trois mois ; et quant aux habitans, on garantit leur vie et leurs propriétés, et on leur promit oubli et amnistie. Mais Radetzky ne se piquait pas toujours de fidélité à ces sortes d'engagemens ; il n'observa guère les conditions de la capitulation et se conduisit plus d'une fois envers la malheureuse et héroïque Vicence en vainqueur courroucé. Par représailles les gouvernemens de Venise et de Milan délièrent la garnison de sa parole de ne pas servir avant trois mois. Mais le pape qui témoignait chaque jour plus de répugnance pour

cette guerre, ne permit pas à ses troupes de reprendre les armes ; les Suisses et les régimens de ligne obéirent, quelque fût leur désir d'effacer leur échec, et les volontaires et les miliciens heureux d'être devenus si vite des héros, reprirent le chemin de Rome où il n'y eut sorte de triomphe qui ne leur fût prodiguée ; les *reduci* de Vicence parurent plus dignes de monter au Capitole que tous les guerriers anciens et modernes. Maître de Vicence, Radetzky voulut achever son œuvre en occupant aussi Padoue et Trévise. Il dirigea immédiatement une partie de ses troupes vers ces deux villes, tandis que les autres reprenaient avec lui le chemin de Vérone, et le 13 il rentrait dans cette ville avec une première colonne de huit mille hommes.

Padoue, grande et riche cité de cinquante mille ames, célèbre par son université, est située entre Vicence et Venise ; comme toutes les villes de cette partie de l'Italie, elle a une vieille enceinte capable de quelque résistance ; le sol fangeux qui l'environne présente d'ailleurs d'assez grandes difficultés à l'assaillant. Au moment de l'attaque de Vicence, elle se trouvait réduite à ses propres forces, et Venise n'osait se dégarnir pour lui envoyer du secours ; mais le général Pepe qui venait de passer le Pô avec cinq à six mille hommes, avait déjà son avant-garde à Monselice, et cette avant-garde se jeta immédiatement dans Padoue. Tout le corps avait le temps de l'y suivre, mais Pepe mal au courant de ce qui se passait et peu confiant dans ses troupes, renonça à défendre cette ville et envoya à l'avant-garde l'ordre

de l'évacuer et de se retirer à Venise qu'il gagna de son côté par le littoral. La retraite trop longtemps différée fut faite précipitamment dans la nuit du 12 au 13, alors que l'ennemi était très-près de la ville, et le désordre fut tel qu'on abandonna une partie de l'artillerie et des bagages. Les habitans laissèrent entrer l'ennemi sans coup férir. Trévise avait une garnison de quatre mille hommes environ qui, on se le rappelle, avait su résister à Nugent; cette fois le danger était plus sérieux, et ces troupes voulurent se retirer; mais elles se laissèrent prévenir et furent obligées de capituler. Tout ce qui se trouvait dans les environs se retira à Mestre et à Venise sous le commandement des généraux Pepe, Ferrari et Antonini. Quelques jours après, Palmanova tomba aussi au pouvoir des Autrichiens. Cette place importante, située à peu de distance de l'Isonzo, couvre l'extrémité orientale de la Vénitie, entre la mer et les alpes, et commande la plaine du Frioul; elle est très-bien fortifiée. Zucchi qui la commandait, avait dix-huit cents Italiens, déserteurs et volontaires, une compagnie de canonniers piémontais et cent bouches à feu. L'ennemi l'avait bloquée dès la fin d'avril; mais dépourvu des moyens de faire un siége en règle, il s'était borné à la canonner et avait essayé divers coups de main dans lesquels il perdit beaucoup de monde. Il avait même, pour faciliter ses attaques, détourné les eaux qui baignent les fossés de la place. Zucchi aurait pu tenir longtemps ainsi; mais la rareté des vivres, le manque absolu d'argent, la mauvaise volonté des habitans et l'indiscipline des

troupes rendaient déjà la défense fort difficile, lorsque la nouvelle de la chûte de Vicence et de l'occupation de Padoue et de Trévise acheva de décourager la population ; elle exigea que l'on capitulât, et malgré l'opposition des volontaires ou Croisés Vénitiens, il fallut en passer par là. La place se rendit le 24 juin. De toute la Vénitie, il n'y eut plus que Venise et Osopo qui, l'une au milieu de ses lagunes, l'autre sur un rocher au pied des Alpes, continuèrent à braver les armes et la colère de l'Autriche.

Pendant que les Impériaux faisaient ainsi la conquête des principales villes de la Vénitie, mettaient hors de combat pour plusieurs mois treize à quatorze mille de ses défenseurs et forçaient le reste à se réfugier à Venise, que devenait Charles-Albert? Quelque mal fait que fût son service d'espionnage, de renseignemens et de reconnaissances, il était impossible qu'il ne connût pas bientôt l'éloignement de Radetzky de l'Adige ; aussi en eut-il avis à Valleggio le 7 juin, quatre jours avant la chûte de Vicence. Une telle manœuvre qui lui permettait de tenter de son côté quelque grande entreprise, devait être le comble de ses vœux, car il avait tout intérêt à prendre l'offensive en ce moment pour obtenir enfin quelque résultat important. La prise de Peschiera était peu de chose, la victoire de Goito un succès défensif, un danger repoussé et rien de plus ; en réalité, depuis deux mois l'armée piémontaise en était à peu-près au même point, en face d'un ennemi qu'elle avait laissé se refaire, se renforcer et dont la position devenait chaque jour

meilleure. Tenter immédiatement le passage de l'Adige et se porter ensuite sur les hauteurs de Caldiero qui dominent la route de Vérone à Vicence et qui offrent de belles positions d'où l'on peut agir avec avantage; voilà ce qu'aurait pu faire un chef habile et audacieux. Ce mouvement pouvait être exécuté avec toute l'armée et même en attirant à elle Pepe dont les troupes étaient alors à Rovigo, Badia et Monselice. De son côté Durando plus faiblement attaqué aurait pu résister ou s'échapper, et il n'était pas non plus impossible de le recueillir avant d'engager une affaire générale et décisive; alors les plus belles chances de succès s'ouvraient pour les Piémontais. Si, contre toute probabilité, Radetzky accourait à temps pour disputer le passage du fleuve, Durando était dégagé et sauvé, et c'était encore un assez beau résultat. Mais le roi continuait à refuser les occasions que la fortune ne se lassait pas de mettre à ses pieds, et si sa pensée se tourna effectivement vers l'Adige, ce fut trop haut, et pour exécuter le 10 seulement une sorte de coup de main à peu-près inutile. L'ennemi, maître de la chaîne du Monte-Baldo, qui occupe tout l'espace compris entre le lac de Garda et l'Adige, pouvait inquiéter assez impunément la gauche des Piémontais; et l'on a vu que le 29 mai il avait fait là une attaque dans l'intention de faire une diversion ou de descendre à Peschiera. Pour être plus tranquille de ce côté, le roi songea à s'emparer du plateau de Rivoli, sur lequel vient déboucher la seule route carrossable descendant du Tyrol entre le lac et le fleuve. Ce plateau en effet ne peut être attaqué

de front que par la route qui depuis Incanale où elle quitte les bords de l'Adige s'élève en serpentant dans les flancs de la montagne et présente ainsi de grandes difficultés aux assaillans; à droite, il domine les deux rives du fleuve, et si à gauche quelques chemins viennent y aboutir par le Monte-Baldo, ils ne sont praticables qu'à des colonnes d'infanterie. On comprend que dans une telle position on peut arrêter facilement un ennemi très-supérieur en forces; mais si l'occupation de Rivoli assurait mieux la gauche de l'armée, elle avait l'inconvénient de prolonger la ligne déjà bien étendue, et il aurait fallu alors arrêter la droite à Goito ou même à Valleggio. C'était d'ailleurs au centre qu'il fallait songer plutôt qu'à la gauche, car c'était là qu'était le danger principal. Si Bonaparte, lorsqu'il était sur l'Adige, attachait tant d'importance à Rivoli qu'il a rendu à jamais célèbre, c'est qu'il se trouvait dans une position toute différente de celle des Piémontais. Il était maître du cours du fleuve, tenait Vérone et Legnago et il lui fallait Rivoli pour empêcher l'ennemi d'attaquer de revers et de pénétrer dans ses lignes; tandis que les Piémontais placés en arrière de l'Adige en face des masses ennemies établies à Vérone, n'avaient pas à s'occuper autant de leur gauche et devaient au contraire songer davantage à leur front qui n'était pas, comme celui de Bonaparte, couvert par le fleuve. Mais ce qu'il y eut de plus malheureux, c'est que le roi choisit pour s'emparer de cette position une circonstance où il y avait ben mieux à faire.

Le 10 juin, deux divisions partant l'une de Garda, l'autre de Pastrengo et Buzzolengo, marchèrent sur Rivoli qu'elles trouvèrent abandonné. L'ennemi n'avait là que trois à quatre mille hommes, et quoiqu'il fût retranché, selon son habitude, il ne pouvait pas défendre contre des forces si supérieures une position assez facilement abordable du côté de l'Italie ; de plus, le pont par lequel il communiquait avec la rive gauche venait d'être emporté par une crue d'eau. Il avait donc décampé bien vite au premier indice d'une forte attaque, et en arrivant sur le plateau où elles se réunirent, les deux divisions le virent gagner précipitamment le Tyrol. Il ne se serait pas échappé ainsi, si le roi combinant mieux son attaque, eût d'abord envoyé une colonne pour tourner de loin la position sans donner l'éveil. Le lendemain, deux detachemens furent envoyés l'un vers la Corona, l'autre sur la grande route. L'ennemi s'était divisé ; une partie occupait la Corona qu'elle abandonna à l'approche des Piémontais, l'autre avait repassé l'Adige à Brentino et s'était établie à Dolce, d'où elle se retira, après une canonnade de deux heures d'une rive à l'autre, pour prendre position un peu en arrière. Rivoli fut gardé par une brigade qui détacha un bataillon à la Corona, position avancée vers la gauche et dominant les chemins qui viennent aboutir sur le plateau par les flancs du Monte-Baldo.

Le roi avait accompagné les deux divisions à Rivoli ; en revenant le 10 au soir à Garda il reçut de nouveaux avis sur les mouvemens de Radetzky qu'il connaissait depuis le 7. Le lendemain matin, un

aide-de-camp de Durando, parti de Vicence le 9 et qui avait été obligé de faire de grands détours pour éviter l'ennemi, vint l'informer de la situation de cette ville. Apprenant en même temps que Vérone était presque entièrement dégarnie, il résolut d'essayer contre elle une nouvelle attaque avec toutes ses forces, comptant toujours sur le concours d'une partie des habitans, et pensant qu'en tout cas une telle démonstration rappellerait Radetzky et dégagerait Durando. L'armée concentrée le 13 dans la matinée aux environs de Villafranca, à seize ou dix-huit kilomètres de Vérone, devait marcher sans retard contre cette place, mais le défaut d'ordre et l'encombrement furent tels qu'on perdit une grande partie de la journée à se mettre en mouvement et à disposer les colonnes; on ne fut en marche qu'après-midi et une pluie très-forte vint encore ajouter au retard. Il fallut remettre l'attaque au lendemain et s'arrêter à quelque distance de la ville pour éviter de s'engager au hasard au milieu de l'obscurité. Dans la soirée, le roi apprit la capitulation de Vicence; il sut aussi que Radetzky était rentré à Vérone depuis quelques heures avec huit mille hommes ramenés à marches forcées. Dès lors toute tentative contre la place devenait inutile. La division de réserve qui s'était avancée jusqu'à Tromba, commença sa retraite dans la nuit même, et les autres à la pointe du jour; on ne fut suivi que par quelques détachemens de hulans qui mirent un peu de désordre dans l'une des colonnes dont l'arrière-garde cheminait avec trop de négligence. Cette at-

taque, comme les trois autres du même genre déjà faites par le roi, avait sans doute peu de chance de succès; en tous cas il est difficile de voir une opération aussi mal conduite dans ses détails. Mais si le retour de Radetzky devait l'arrêter, il était possible d'entreprendre autre chose; le roi avait sous la main et tout près de l'Adige plus de quarante mille hommes, avec un équipage de pont à Villafranca; il pouvait tenter le passage du fleuve et aurait très-probablement réussi. Il trouvait alors les forces autrichiennes dispersées, opérait contre elles avec une masse supérieure et réparait ainsi d'une manière très-heureuse la faute de ne s'être pas jeté à la suite du maréchal depuis plusieurs jours. Ce fut là pour l'armée piémontaise la dernière occasion de prendre l'offensive, et à partir de ce moment elle ne devait plus songer qu'à se maintenir dans ses positions. Radetzky craignait beaucoup une tentative de passage, et à peine rentré à Vérone en avait fait sortir quatre mille hommes pour surveiller l'Adige. Quelques jours après, il fit attaquer la position de la Corona, mais sans succès. Avant de songer à renouveler la tentative de Goito, il attendait de nouveaux renforts qui devaient lui arriver dans quelques semaines; de son côté, le roi ne pouvait rien entreprendre et attendait ses réserves, ainsi que les troupes lombardes qu'on organisait à Milan. On resta donc de part et d'autre dans l'inaction. Mais les conditions des deux armées étaient bien différentes; les succès obtenus si rapidement dans la Vénitie avaient achevé de relever le moral des Autrichiens. Ra-

detzky, maître de tout le pays au-delà de l'Adige, y trouvait de grandes ressources et avait ses communications libres; il pouvait bien essuyer encore un échec comme celui de Goito, mais vainqueur une seule fois, il dispersait l'armée piémontaise. Celle-ci en effet tombait dans le découragement; victorieuse dans toutes les rencontres, elle n'en sentait que plus amèrement l'inutilité de ses efforts, et d'ailleurs la marche de la guerre n'était pas la seule cause de son inquiétude. Elle était encore plus tourmentée et dégoûtée par ce qui se passait dans l'intérieur de l'Italie. Mais cette situation des deux armées n'était pas généralement bien appréciée; la prise de Peschiera, la victoire de Goito, l'occupation de Rivoli fascinaient les Italiens et même un peu les étrangers. Tous les yeux étaient fixés sur le Mincio et l'Adige, et si les regards se portaient ailleurs ce n'était guère que pour voir Venise, sur le sort de laquelle on était fort tranquille; on n'attachait pas assez d'importance à la soumission de tout le pays en arrière de l'Adige. Les bulletins de l'armée piémontaise rédigés avec un grand air de bonne foi et de simplicité inspiraient de la confiance et faisaient prendre pour des succès réels des triomphes peu utiles; on croyait Charles-Albert plus fort que les Autrichiens, tandis qu'il était au contraire exposé à une défaite terrible. On vivait à Milan et à Turin dans une sécurité tellement aveugle, qu'on y parlait de la guerre contre l'Autriche, comme on l'aurait fait d'une guerre lointaine, comme on peut parler à Paris et à Londres des guerres de l'Algérie et des Indes.

Mais pour bien se rendre compte des circonstances, pour s'expliquer les événemens qui ont si brusquement et si tristement terminé la campagne, il faut jeter un coup d'œil sur l'Italie et examiner ce que peuples et gouvernemens faisaient dans l'intérêt de la lutte que les Piémontais soutenaient si valeureusement et avec tant de dévouement, pour une cause qui était bien moins la leur que celle des autres Italiens.

LIVRE CINQUIÈME.

Conduite des gouvernemens de Milan et de Venise. — Mesures militaires. — Volontaires, gardes nationales, troupes régulières. — Discussions politiques. — Fusion. — État de l'opinion et de la presse. — Dispositions des gouvernemens de Toscane, de Rome et de Naples. — Embarras de l'Autriche. — Propositions de paix. — État de l'armée italienne. — Investissement de Mantoue. — Combat de Governolo.

La guerre devait être le soin principal et presque unique des gouvernemens de Milan et de Venise. Il fallait avant tout trouver des ressources, organiser les forces, surexciter le pays, le lancer en masse contre l'Autriche, lui faire comprendre la grandeur du danger et la nécessité de persévérer avec courage dans l'œuvre si heureusement commencée; mais rien ou presque rien ne fut fait dans ce sens-là. Selon l'usage invariable des révolutions, on s'occupa de défaire bien vite et au hasard l'ancien ordre de choses. On inonda l'Europe de proclamations emphatiques, d'appels à la fraternité des peuples et à la reconnaissance des nationalités. On publia des

décrets et des lois avec une telle profusion, qu'au bout de quatre mois on en avait déjà fait presque autant que l'Autriche en trente-quatre ans. Quant aux mesures purement militaires, elles furent presque toutes déplorables et ne produisirent aucun résultat sérieux. Sans méconnaître complètement le danger, on ne comprenait pas assez combien était encore redoutable cet ennemi replié sur ses forteresses. Le succès obtenu si facilement avait donné le délire; on ne songeait qu'à jouir de la demi-victoire qu'on avait remportée. L'héroïsme des Milanais pendant les cinq jours et l'énergie déployée par les habitans de quelques autres villes ne furent qu'un éclair dans la vie de ce peuple. A partir de la retraite des Autrichiens et de l'arrivée des Piémontais, le pays retomba en léthargie et sembla se borner à faire des vœux pour le succès des armes de Charles-Albert. L'insurrection cessa de fait au bout de quelques jours pour faire place à une guerre ordinaire et assez peu animée entre l'Autriche et le Piémont, et dans laquelle celui-ci fut un peu aidé par la Lombardie et la Vénitie, ainsi que par Rome et par la Toscane. Voilà à quoi se réduisait une lutte à laquelle devait prendre part toute l'Italie; voilà comment on savait se mettre à la hauteur des événemens, comment on se montrait digne des faveurs de la Providence qui offrait à la Péninsule une si merveilleuse occasion de recouvrer son indépendance et de constituer sa nationalité.

Cependant il serait injuste de méconnaître les efforts généreux d'un certain nombre de Lombards et

de Vénitiens qui appelaient les habitans aux armes, formaient des compagnies de volontaires, organisaient la défense des villes et couraient sur les traces de l'ennemi ou aux frontières du Tyrol; mais ce n'étaient là que des exceptions, et les gouvernemens ne secondaient pas cet élan, quoique ce fût la meilleure manière de combattre l'ennemi dans le premier moment. Ces gouvernemens voulaient au contraire former des troupes régulières, chose longue et difficile partout, mais particulièrement dans ce pays-là, et très-inutile dans les circonstances où l'on se trouvait, puisque l'on avait l'armée piémontaise. Le rôle de la Lombardie et de la Vénitie était de se tenir en insurrection, de faire des levées en masse et de fournir aux corps piémontais tous les hommes que pouvaient recevoir leurs cadres; au lieu de cela, on voulut former des armées de toute pièce, organiser des régimens d'infanterie et de cavalerie, des corps d'artillerie et du génie; on perdit un temps précieux et on fit de grandes dépenses pour avoir des troupes qui ne purent être, avant la fin de la campagne, en état de se mesurer avec l'ennemi. Tous les élémens manquaient pour improviser une telle organisation dans un pays qui depuis plus de 30 ans ne comptait qu'un bien petit nombre de personnes vouées à la profession des armes et parvenues à quelque grade élevé. Des intrigans de toute espèce venaient s'abattre sur Milan et Venise, de toutes les parties de l'Italie, et l'on voyait les gens les plus étrangers à la vie militaire métamorphosés subitement en officiers supérieurs, joi-

gnant tous à l'ignorance complète du métier une extrême indiscipline et la plus ridicule forfanterie. Quant aux officiers qui avaient servi dans les armées autrichiennes plus ou moins volontairement, et qui étaient à-peu-près les seuls capables d'être utiles, une méfiance injuste et inexplicable les faisait repousser ou mal accueillir, ceux même qui avaient déserté pour venir offrir leurs bras à leur patrie. Ce ne fut que dans les derniers jours de juin que le gouvernement de Milan put envoyer sur le théâtre de la guerre une division de huit à neuf mille hommes, fort peu en état de faire campagne, et qui du reste ne fut jamais engagée. La Lombardie fournit aussi une partie de l'effectif de la seconde division de réserve de l'armée piémontaise; on a vu qu'elle avait organisé quelques compagnies franches et quatre à cinq mille volontaires qui combattaient vers le Tyrol. Quant à la Vénitie, elle fit moins encore; elle avait opposé peu de résistance à l'ennemi qui n'eut guère à combattre de ce côté que les troupes romaines, et les vingt mille défenseurs de Venise étaient en grande partie des Napolitains, des Romains et des Piémontais.

Mais une chose dont on s'occupa beaucoup et fort mal-à-propos, ce fut la création des gardes nationales; elles ne servirent qu'à parader dans les rues, et au moment du danger n'eurent pas seulement la pensée de résister à l'ennemi. Cette institution, telle qu'elle existe aujourd'hui dans plusieurs états de l'Europe, est vicieuse sous tous les rapports, tant politiques que militaires; elle a surtout cela de mau-

vais et de dangereux qu'elle tend à fausser les idées sur le noble et rude métier des armes, métier tout-à-fait exceptionnel et sans aucune ressemblance avec les autres professions. C'est à la garde nationale ou du moins à quelques formations analogues que l'Italie doit d'avoir perdu au XIV et au XV siècles toutes ses vertus guerrières. Quand tout le monde se croit soldat, personne ne l'est plus réellement; les armées dont on ne fait plus assez de cas, tombent en décadence, l'instinct de la guerre et le goût des armes se perdent. Dans la garde nationale les grades même les plus élevés se donnent au hasard ou pour des motifs qui n'ont rien de militaire, et les officiers de l'armée vieillis dans les combats ou dans l'étude de leur profession, doivent ainsi céder le pas et souvent obéir aux gens les plus incapables affublés tout d'un coup des titres de colonel et de général, ces noms que les vrais soldats ne prononcent qu'avec respect comme les prêtres celui de leur Dieu. Ridicules parodies des armées, les gardes nationales sont la ruine du véritable esprit militaire, et on s'en apercevra bientôt même chez les nations les plus belliqueuses et qui possèdent le mieux l'instinct de la guerre; cet esprit en effet a besoin, pour se développer, d'un prestige et d'une considération qui, avec la garde nationale, disparaissent entièrement. Pour un peuple mal aguerri comme les Italiens, c'était une faute capitale d'adopter aveuglément une telle institution, au moment même d'une lutte terrible. Combien de Lombards seraient allés se joindre aux compagnies des volontaires ou

aux corps francs, ou s'enrôler dans les régimens piémontais, qui se sont contentés de figurer dans les rangs de la garde nationale, et ont cru payer leur dette à la patrie en endossant quelque fois un bel uniforme pour monter la garde dans la cité, ou passer une revue un jour de fête! Il faut bien d'ailleurs le reconnaître; l'amollissement des mœurs d'un côté, les progrès de la science militaire de l'autre, rendent la guerre chaque jour plus difficile et donnent aux armées régulières un avantage de plus en plus marqué contre les populations. Les peuples que leur situation condamne à être forts par les armes doivent compter à-peu-près exclusivement sur une armée permanente et fortement organisée. Ils peuvent sans doute, dans des momens de danger, appuyer l'armée du concours des populations en organisant des corps de volontaires qui vont partager, dans une certaine mesure, ses fatigues et ses périls, et lui donnent à défaut d'élémens plus réels la puissance du nombre; mais ces organisations temporaires n'ont rien de commun avec la garde nationale, et celle-ci ne peut jamais être considérée sérieusement comme une réserve de quelque valeur.

Tandis que la conduite de la guerre devait absorber exclusivement l'attention publique, et lorsque rien ne faisait encore prévoir un triomphe plus ou moins prochain, on agitait les questions les plus inopportunes de politique et de forme de gouvernement. Charles-Albert, en prenant les armes avait déclaré qu'il n'était mû par aucun sentiment d'ambition; mais il est difficile de croire qu'il n'eût pas

tout d'abord conçu l'espoir de réunir à ses états au moins la Lombardie que depuis si longtemps convoitait la maison de Savoie et dont elle avait déjà su s'approprier quelques parties. Semblable à la plupart des princes et des autres hommes, il devait désirer d'augmenter sa force et sa puissance, et d'accroître la splendeur d'une couronne que sa déclaration de guerre à l'Autriche pouvait lui faire perdre en cas de revers; nul ne peut lui en savoir mauvais gré. En agissant autrement, Charles-Albert eût fait preuve non seulement d'un désintéressement bien rare, mais d'un manque d'ambition avec lequel on ne tente jamais rien de grand. L'absorption rapide des provinces lombardo-vénitiennes était d'ailleurs, par suite de la révolution de Février, une question presque vitale pour la monarchie sarde qui sans cela courait risque d'être étouffée entre trois républiques. Quelle que soit donc la part prise par Charles-Albert dans cette affaire, qui sous le nom de fusion est venue jeter la discorde en Italie, ce n'est pas sur lui que doit retomber le principal reproche, mais sur ceux qui l'ont combattue et qui n'ont pas su céder à une exigeance légitime et inévitable. Il s'agissait avant tout de libérer le pays, de l'arracher à l'Autriche, et au lieu de faire des conditions au Piémont, et d'exiger des engagemens, il fallait s'unir à lui franchement; c'était la seule manière de servir utilement la patrie commune. Enfin c'était la plus belle occasion, la seule peut-être de réunir tout d'un coup les diverses parties de la haute-Italie; combinaison fort sage, moyen le plus sûr sinon le

seul d'assurer l'indépendance de la Péninsule et même de préparer son unité, si jamais elle peut-être réalisée. Par une étrange contradiction, marque trop certaine des passions et des haines politiques, c'était précisément le parti unitaire qui refusait ou voulait retarder l'union, de même que c'était lui qui désirait le plus vivement la séparation de la Sicile. L'exemple de la fusion avait été donné par Parme et Modène qui s'étaient jetés avec empressement dans les bras du Piémont: il fut suivi par la Lombardie et enfin par la Vénitie. Malgré les efforts du parti radical, le pays consulté se prononça à-peu-près à l'unanimité pour la réunion à la monarchie sarde. Mais si, avant le vote, on avait pu se livrer aux discussions politiques, après, il fallait savoir se résigner, au moins momentanément, et ne songer qu'à l'œuvre commune; les opposans redoublèrent au contraire de violence et cherchèrent tous les moyens de troubler l'entente générale. Ils soulevèrent toutes les questions irritantes, excitèrent la jalousie entre les Piémontais et les Lombards, parlèrent d'aristocratie et de démocratie, de monarchie et de république, et n'épargnèrent rien pour attirer la haine et le mépris sur tout ce qui ne pensait pas comme eux. Mais ce fut principalement contre l'armée que, par un esprit d'aberration ou de perversité incroyable, se déchaîna la démagogie. Tandis que cette armée bravait avec tant de courage et de patience les dangers, les fatigues et les privations de la guerre, elle se voyait chaque jour, non pas seulement critiquée, mais insultée et indignement ou-

tragée. De misérables journalistes ne rougissaient pas d'accuser de lâcheté, de trahison même, les officiers et les généraux, et de souffler la haine contre ce roi, seul appui et seul espoir de l'indépendance, et qui n'avait qu'à retirer sa main pour livrer aux armes et à la réaction de l'Autriche, un pays incapable de se défendre et qui ne savait qu'outrager ceux qui se dévouaient pour lui. Il y avait peut-être peu à s'étonner de cette licence de la presse lombarde; les Lombards, esclaves depuis des siècles, ne peuvent encore avoir le vrai sentiment de la nationalité. Ils ignorent complètement la nécessité de la discipline et politique et militaire; ils n'entendent rien aux choses de la guerre et ne semblent connaître aucune des difficultés que rencontrent à chaque pas les peuples qui veulent conquérir l'indépendance; ils sont encore, en un mot, dans une sorte d'imbécillité politique. En Piémont on devait s'attendre à plus de retenue, et c'est en effet ce qui avait lieu; toutefois, la nouvelle forme du gouvernement et l'arrivée au pouvoir d'hommes peu pratiques y faisaient faire souvent aussi fausse route à l'opinion publique. Charles-Albert ne pouvait manquer d'être étrangement troublé par tant d'excitations, de reproches et de calomnies; il n'avait pas assez de force de caractère pour les dédaigner, ni de résolution pour imposer silence à la presse, au nom de l'intérêt public. Il se tenait constamment à l'armée, quoique sa présence eût été souvent plus utile à Milan, où il eût fallu rectifier l'opinion, exercer au besoin l'autorité d'un dictateur et interdire

rigoureusement toute licence ou liberté nuisible à la double cause de l'indépendance et de l'union. Il ne s'agissait pas de respecter scrupuleusement un état de choses provisoire et sans constitution légale, mais de concentrer dans une seule main tous les pouvoirs, toute la liberté d'action nécessaire pour une lutte décisive, et cette main ne pouvait être alors que celle du roi de Piémont. Le pays insurgé n'avait qu'un moyen de triompher, c'était de se serrer, de se grouper avec confiance autour du Piémont et de Charles-Albert, en se bornant à fournir des hommes et de l'argent; mais puisqu'il n'avait pas la sagesse d'en agir ainsi, c'était au roi à l'y contraindre, à arrêter tous débats politiques, à imprimer une direction unique et vigoureuse, à faire taire toute espèce de considération devant une seule, la victoire sur l'Autriche. Enfin Charles-Albert devait faire cesser à tout prix les clabauderies contre lui et son armée; l'espoir d'être estimé et admiré par le pays pour qui l'on combat, est le mobile indispensable de l'héroïsme militaire; il est donc du devoir et de l'intérêt d'un chef d'armée de ne pas laisser injurier ses soldats, et de les faire au contraire respecter et honorer par tout le monde. Jamais une armée ne fut si maltraitée par ses compatriotes que l'armée piémontaise qui pourtant faisait bien son devoir.

Les choses ne prenaient pas une meilleure tournure dans les autres parties de l'Italie. On sait que la Toscane avait envoyé pour son contingent cinq à six mille hommes. Malgré ses deux millions d'habi-

tans, il ne fallait pas attendre beaucoup plus d'un pays que de longues habitudes et un gouvernement léthargique rendaient tout-à-fait impropre au métier des armes. Le grand-duc, prince autrichien, était peu zélé pour la cause italienne et n'en souhaitait guère le succès; néanmoins il cédait à l'opinion publique, et ne mettait aucune entrave sérieuse aux dispositions de ses sujets. L'élite de la jeunesse toscane avait marché contre l'Autriche, et quoique fort indisciplinée, elle avait parfois rendu de bons services et avait noblement fait son devoir à Curtatone.

Rome si indignement traitée par le cabinet de Vienne depuis l'avénement de Pie IX, avait montré une ardeur extraordinaire; dix-sept à dix-huit mille hommes avaient couru en Vénitie où ils avaient combattu jusqu'à ce que les capitulations de Vicence et de Trévise les eussent obligés à se retirer de la lutte pour trois mois; il en restait seulement quatre à cinq mille à Venise. Le pape avait été le promoteur du mouvement italien; son nom béni et vénéré s'était trouvé mêlé à toutes les espérances; c'était au cri de Vive Pie IX que s'était faite l'insurrection. Mais Pie IX avait presque aussitôt trahi la cause de l'indépendance. Dès le 29 avril, dans une allocution tristement célèbre, il avait déclaré ne pas pouvoir faire la guerre à l'Autriche, puissance chrétienne. Depuis, il ne cessait d'exprimer le désir de voir la paix rétablie sans trop se soucier du triomphe de l'Italie, et jetait ainsi partout le découragement. Avec son double caractère de prince temporel et de chef spirituel, avec l'ascendant et le prestige

que lui avait valus l'heureuse politique qu'il avait suivie jusqu'alors, il pouvait exercer une immense influence sur le sort de la guerre; en prêchant la croisade contre l'Autriche ou en faisant simplement un signe du haut du Vatican, il lançait toutes les populations de la Péninsule sur l'ennemi de leur indépendance. Pie IX a manqué à la plus belle mission qui puisse échcoir à un Italien et à un pontife de Rome; il a été, avec Mazzini, ce chef des démagogues, la cause principale des succès de Radetzky.

Le roi de Naples, entré dans le régime constitutionnel, avait été obligé de céder au vœu de ses sujets, et avait envoyé contre l'Autriche un corps de quinze mille hommes et une partie de sa flotte. De tous les souverains italiens, il est sans contredit celui qui a travaillé avec le plus de soin à créer une armée, et ses efforts ont été couronnés de succès. La puissance militaire de Naples est devenue importante, et comme le temps ne peut être loin où ce pays entrera enfin dans la famille italienne, Ferdinand aura rendu, involontairement ou non, un service immense à la Péninsule, dont le premier besoin est une grande force militaire. Jamais peut-être l'inconséquence politique ne fut poussée si loin qu'envers ce prince. Tandis qu'il se privait d'une force considérable dans un moment où il avait à soumettre la Sicile et à comprimer des révoltes sur plusieurs autres points de son royaume, tous les journaux de l'Italie ne cessaient de lui prodiguer les qualifications les plus injurieuses, et on organisait contre lui une insurrection formidable qui éclata le 15 mai; c'était là un sin-

gulier moyen de l'attirer dans une ligue dont le détournaient ses sympathies, dans laquelle il commençait cependant à entrer, et au succès de laquelle sa coopération était indispensable. Soit préméditation, soit ressentiment et nécessité, il rappela ses troupes, qui étaient alors dans les environs d'Ancône. Pepe qui avait passé sa vie à conspirer pour l'indépendance, refusa d'obéir et chercha à se faire suivre de ses soldats dont une partie se joignit à lui, mais le plus grand nombre rebroussa chemin selon l'ordre du roi. Pepe arriva dans la Vénitie au moment du désastre de Vicence et se jeta dans Venise qui le mit à la tête de ses défenseurs. On voit que le Piémont n'avait plus aucun secours à attendre de la Toscane, de Rome et de Naples, et qu'il devait peu compter sur les concours de la Lombardie. Quant à Venise, non seulement elle ne pouvait rien lui fournir, mais bien qu'elle ne courût aucun danger, elle demandait sans cesse des troupes piémontaises.

Les princes italiens ne pouvaient rien faire de plus contraire à leur propre intérêt que de ne pas entrer franchement dans la lutte contre l'Autriche. La guerre, quels que fussent ses résultats, les rattachait intimement à la nation et consolidait mieux leurs trônes que des octrois de constitution et que toutes ces concessions dont les peuples ne sont jamais bien reconnaissans; et d'ailleurs, comment les Italiens auraient-ils pu l'être envers des gouvernemens qui outrageaient ainsi le sentiment de la nationalité et qui paraissaient plutôt craindre que désirer l'expulsion de l'Autriche? A ce point de vue, la chûte du Pape et du Grand-Duc serait assez bien justifiée; elle ne

se trouva imméritée que parce que ceux qui les renversèrent firent encore moins qu'eux; car, perturbateurs impuissans et ridicules, ils désorganisèrent tout et ne surent trouver ni un écu ni un soldat pour la cause de l'indépendance.

L'Italie se suffira à elle-même, *l'Italia farà da sè,* avait dit Charles-Albert en prenant les armes; forte et généreuse pensée qui pouvait être vraie. Rien en effet ne manquait, ni les hommes ni les ressources de toute espèce; jamais peut-être une guerre d'indépendance ne fut entreprise avec autant d'élémens de succès. Toutefois il fallait un certain temps pour les mettre en œuvre, puisque le Piémont seul était prêt, et au point ou en étaient les choses au mois de juin, il n'y avait plus d'illusion possible à cet égard; c'est ce qui aurait dû faire sentir à Charles-Albert la nécessité de gagner du temps et de renoncer à l'offensive. Dès les premiers jours de la guerre il avait été question de l'intervention de la France; quelles que soient les causes réelles qui ont arrêté cette intervention, il est heureux pour toute l'Europe, mais surtout peut-être pour l'Italie elle-même, qu'elle n'ait pas eu lieu. On en doit dire autant de l'alliance avec la Suisse sollicitée plus tard si imprudemment par le Piémont, et de celle que l'on voulait aussi former avec la Hongrie. Les grands mots de fraternité et de solidarité entre les peuples ne sont, dans la position actuelle de l'Italie vis-à-vis de l'Europe, que de vaines déclamations. La véritable politique de l'Italie, dans sa lutte contre l'Autriche, consiste à faire en sorte que personne n'y prenne part d'un côté ni de l'autre; sa légitime ambition doit

être de réaliser les belles paroles de Charles-Albert, seul moyen d'ailleurs de fonder l'indépendance sur une base solide. Une nation n'est jamais réellement forte tant qu'elle n'est pas décidée à ne compter que sur ses propres forces. Mais il est des secours qu'on pouvait tirer de l'étranger sans le faire intervenir et sans que la guerre perdît son caractère national. Sous ce rapport la France et la Suisse étaient d'utiles voisines, car ce sont des nids de soldats; on aurait pu en prendre là en grand nombre, les uns aguerris, les autres exercés; on y eût trouvé aussi, ce qui était surtout nécessaire, une foule d'officiers instruits. Les habitans de quelques contrées de la Suisse se vouent presque tous au métier des armes qu'ils vont exercer à l'étranger, sans mériter pour cela le nom de vils mercenaires qu'on leur donne si aisément. Le métier de soldat, quelque part et sous quelque drapeau que ce soit, est la plus honorable des carrières; l'homme de guerre a, comme tous les autres hommes, le droit d'user de sa liberté d'action et d'offrir ses services, pourvu que ce ne soit pas contre sa patrie. Des circonstances fatales lui imposent parfois des devoirs bien durs; mais n'est-ce pas dans toutes les professions, à l'étranger ou au sein de la patrie, qu'on est exposé à trouver devant soi des adversaires que l'on combat à regret, à livrer des batailles qui, pour n'être pas gagnées ou perdues à coups de fusil, n'en sont ni moins cruelles, ni moins déplorables?

Le gouvernement autrichien, un des plus opiniâtres et des plus habiles qui aient jamais existé, avait mis tout en œuvre pour faire rentrer sous le joug

ces belles provinces italiennes, objet éternel de sa convoitise. Il avait envoyé des renforts considérables à Radetzky, en préparait encore d'autres et ne négligeait pas non plus les armes de l'intrigue et de la diplomatie. Ses émissaires fomentaient la discorde entre les Lombards et les Piémontais, excitaient les démagogues contre Charles-Albert, intimidaient Pie IX par des menaces de schisme et n'étaient pas étrangers aux événemens de Naples. Mais enfin dans le courant de juin le cabinet de Vienne assailli par des embarras de toute espèce auxquels il fallait faire face en même temps, crut devoir se résigner au sacrifice de la Lombardie. Il demanda donc un armistice et fit des propositions de paix au gouvernement de Milan; il consentait à reconnaître l'indépendance de la Lombardie à condition qu'elle prendrait à sa charge une portion de la dette de l'empire et ferait un traité de commerce favorable aux manufactures allemandes. Quant à la Vénitie, elle devait rester sous la souveraineté de l'empereur et continuer à faire partie intégrante de l'Autriche, mais avec une administration nationale entièrement séparée, et à la tête de laquelle serait placé un prince de la famille impériale.

Le gouvernement de Milan qui avait la vue très-courte et qui n'appréciait pas sainement la situation, repoussa ces propositions en disant que la question n'était pas lombarde mais italienne; que le sort de la Lombardie était lié à celui de la Vénitie, et enfin que la fusion, déjà légalement consacrée, l'obligeait à en référer au cabinet de Turin. Ce dernier ne se montra pas mieux disposé à entrer en négociation et l'affaire en resta là. Tout porte à croire que l'Au-

triche voulait sincèrement la paix, et le rejet de ses propositions n'est qu'un signe trop certain du peu de sagacité politique des Italiens. Sans doute il était regrettable de conclure un arrangement qui n'amenait pas une libération complète; sans doute la nationalité, la conformité des destinées, la fusion aussi, si l'on veut, liaient étroitement la Lombardie et la Vénitie; mais c'est en politique surtout que la nécessité fait loi. A Milan et à Turin on aurait dû comprendre ce qu'avaient de précaire et de peu réel les succès des armes italiennes, et l'impossibilité de faire désormais un seul pas en avant. Charles-Albert surtout ne pouvait se faire illusion, et s'il ne voulait pas accepter d'une manière absolue les bases posées par l'Autriche, il devait du moins saisir l'occasion de négocier, conclure un armistice et gagner du temps, puisque pour le moment il était hors d'état de rien entreprendre. Il devait aussi savoir que les conquêtes ne se font pas si rapidement et que la plupart de ses ancêtres avaient fait la guerre pendant de longues années pour obtenir petit-à-petit de pauvres et minces territoires, auprès desquels la Lombardie était un vaste état. Des nations puissantes s'estimeraient heureuses d'acquérir au prix de plusieurs campagnes une province comme celle qu'on lui offrait après une guerre de trois mois. Quant à la Vénitie, elle était retombée toute entière sous la domination de l'Autriche, à l'exception de Venise, et ne semblait pas regretter beaucoup une indépendance pour laquelle elle avait si peu fait. On pouvait l'abandonner pour le moment sans que cet abandon fût une trahison ou une lâcheté; l'heure de l'indépendance

ne sonne pas toujours en même temps pour tout un peuple. Dans cette occasion, l'Italie a refusé son affranchissement; la fortune la traitait mieux qu'elle ne le méritait, et pour avoir méconnu cette vérité, pour avoir été insensée au point de repousser des offres qu'elle n'avait pas le droit d'espérer, elle ne tarda pas à tout perdre. Il y a dans la vie et dans la situation des peuples comme dans celle des individus, des circonstances qu'il n'est pas permis de négliger impunément. Il est bien rare que les espérances les mieux fondées, les plus légitimes, se réalisent dans toute leur étendue; il faut savoir attendre du temps ce que le présent ne permet pas d'obtenir. Au dix-septième siècle, les Pays-Bas après une lutte acharnée de plus de cinquante ans, pour laquelle ils avaient fait les plus grands sacrifices, acceptèrent cependant une paix qui ne donnait l'indépendance qu'à la moitié du pays insurgé. De nos jours, la Grèce a fait à-peu-près de même, en laissant à la Turquie une partie de l'Epire et de l'Archipel, dont les populations étaient peut-être celles qui avaient lutté le plus courageusement et qui avaient le plus souffert. Le Piémont augmenté de la Lombardie et des Duchés devenait un superbe état de plus de huit millions d'habitans, avec le plus riche territoire de l'Italie. Un petit nombre d'années aurait suffi pour en relier assez fortement les diverses parties et les initier à la vie politique, et la première occasion l'aurait trouvé prêt à achever l'œuvre de l'indépendance. L'acceptation des conditions de l'Autriche était donc un acte de haute sagesse politique qu'il fallait accomplir sans se laisser arrêter

par l'opinion publique qui comprenait si mal la situation.

Au commencement de juillet, le roi avait reçu tous les renforts qu'il pouvait attendre; il avait cinq divisions piémontaises, une division mixte de Piémontais et de Lombards, une division lombarde, les troupes de Toscane, de Parme et de Modène, et quelques compagnies franches; cela faisait un total de soixante-dix-huit à quatre-vingt mille hommes, sur lesquels dix mille au moins étaient dans les hôpitaux et les ambulances ou en désertion. La division mixte et la division lombarde, divisions Visconti et Perron, étaient mal organisées, mal équipées et composées entièrement de recrues ou d'hommes rentrés depuis longtemps dans leurs foyers, et qui montraient beaucoup de mauvaise volonté; c'étaient là plus de quinze mille hommes qui ne méritaient pas le nom de soldats. L'artillerie qui joue un si grand rôle aujourd'hui, était en quantité très-insuffisante, elle n'avait que 120 pièces; la composition de l'armée en exigeait au moins 200. Il n'y avait pour ainsi dire aucune police dans l'armée, et un désordre extrême régnait dans la plupart des corps; les soldats allaient et venaient à volonté, et faisaient de longues absences sans être recherchés ni inquiétés. On sentait chaque jour davantage les inconvéniens de la formation de l'infanterie qui comptait dans ses rangs tant d'hommes impropres au service et de pères de famille arrachés à leurs femmes et à leurs enfans, dont ils étaient les seuls soutiens et que leur absence plongeait dans la misère. Le roi et ses généraux ignoraient l'art de se rendre maîtres de l'esprit du sol-

dat, et de lui faire tout oublier pour la gloire et pour la patrie. Les injustices de la presse et de l'opinion avaient indisposé un grand nombre d'officiers qui ne se battaient plus qu'avec un certain dégoût pour un peuple si peu reconnaissant. Il est rare qu'une armée ne se modèle pas sur son général, et comme Charles-Albert, mal initié aux affaires de détail, faisait, pour ainsi dire, la guerre naïvement, tout le monde autour de lui agissait à-peu-près de même. Les chefs étaient peu actifs et peu prévoyans; les soldats ne savaient pas se faire industrieux pour suppléer à ce dont on les laissait manquer. On avait des égards exagérés pour les habitans et il en résultait fréquemment de grands embarras; non seulement on se serait fait scrupule de brûler un village, de détruire quelques habitations, d'employer les gens du pays à des travaux de fortification, de barraquement ou autres; mais on craignait même de faire les réquisitions les plus indispensables de vivres et d'autres objets; l'armée, en un mot, ne possédait pas l'instinct pratique du métier et manquait de cette sorte d'esprit et de sentiment nécessaire aux troupes qui sont en campagne. Il fallait d'autant moins songer à épargner le pays qui était le théâtre de la guerre que c'était pour lui, pour son indépendance qu'on se battait, et qu'il devait être prêt et résigné à toute espèce de sacrifices. Un général doit penser à tout et ne négliger aucun de ces mille détails qu'exige la conduite d'une armée; ce n'est que par une attention soutenue, une insistance opiniâtre, une vigilance de tous les instans, une sévérité excessive qu'il parvient à maintenir la discipline, à remonter sans cesse

l'énergie de l'esprit militaire, et aussi à tirer parti de toutes les ressources du pays qui est le théâtre de la guerre.

Ainsi, la soumission de la Vénitie, les renforts reçus par Radetzky, la faiblesse numérique et le mauvais état de l'armée italienne, tout en un mot faisait un devoir au roi de ne plus songer à l'offensive; il devait désormais, sans tenir aucun compte des accusations d'une presse malintentionnée, ni des criailleries d'un public ignorant, rester ferme dans quelque position forte, bien choisie et bien retranchée, épier attentivement les mouvemens de l'ennemi pour profiter de ses fautes ou de ses témérités, attendre la marche des événemens en Italie et en Autriche, et surtout gagner du temps pour augmenter ses forces. Il pouvait occuper, soit la ligne de Rivoli à Valleggio, très-forte en elle même sur tous ses points et qui n'avait d'autre inconvénient que d'être un peu débordée par Mantoue; soit la ligne du Mincio, de Peschiera à Sacca ou aux Grâces, et dont le centre établi à Volta, Valleggio et Monzambano eût été extrêmement solide. Il est vrai qu'une partie du pays et particulièrement la vallée du Bas-Pô serait restée exposée aux incursions de l'ennemi, mais c'était là un de ces inconvéniens inhérens à toute espèce de guerre et qui ne méritent pas d'occuper un seul instant la pensée d'un général, parce qu'ils sont sans influence sur le résultat définitif; cela regarde uniquement les habitans qui doivent aviser aux moyens d'échapper aux dévastations et de souffrir le moins possible. Quand une armée veut tout couvrir, elle s'affaiblit sur tous les points et s'expose à être cou-

pée et puis battue en détail. Mais pour se résigner à un tel rôle, en présence de l'état des esprits en Italie, il fallait une grande fermeté de caractère, une des plus précieuses qualités d'un chef d'armée, très-rare, et que le roi ne possédait nullement. Il n'est que trop ordinaire de voir des généraux, d'ailleurs très-habiles et très-clairvoyans, se laisser aller à des influences et céder à des excitations fatales. Pendant que l'armée était tout-à-fait hors d'état de faire un mouvement offensif, des députations du gouvernement provisoire de Milan accouraient sans cesse au quartier-général supplier le roi de marcher en avant et de faire quelque entreprise importante; les mêmes instances venaient de Turin, et une grande partie de la presse renouvelait chaque jour les accusations de faiblesse, de lâcheté et de trahison. C'est ainsi que Charles-Albert se laissa entraîner à une faute qui eut de si funestes conséquences. Jusque-là il n'avait eu que le tort de laisser échapper l'occasion de vaincre ou de ne pas savoir profiter de la victoire; cette fois il allait sans motif contre toutes les règles de la prudence, contre tous les principes de l'art, se mettre dans une position des plus périlleuses.

Du moment qu'il ne voulait pas rester sur la défensive, il n'avait guère que le choix des fautes. Il hésita longtemps, songea d'abord à l'attaque de Vérone et puis préféra celle de Legnago, pour laquelle il prenait ses dispositions lorsque quelques mouvemens prématurés de l'ennemi lui firent sentir le danger de s'étendre et de s'avancer ainsi de ce côté. Mais s'il renonça à cette opération, ce fut pour se porter contre Mantoue, ce qui ne valait pas mieux;

de faux renseignemens sur cette place, les démonstrations de l'ennemi vers le Bas-Pô, le désir de rassurer les Légations et les Duchés, furent les causes futiles d'une détermination qui ne pouvait manquer d'avoir les plus graves conséquences. Mantoue, couverte d'un côté par le lac que le Mincio forme autour d'elle, de l'autre part des marais, traversée enfin par une partie des eaux du fleuve, est, pour ainsi dire, assise au milieu des eaux. Un corps de place dont l'enceinte est vieille et irrégulière, mais solide; au-delà du lac, deux forts situés chacun à la tête d'une digue; sur la rive droite, deux autres forts avec un double camp retranché; tel est l'ensemble des moyens de défense qui font de cette ville une position très-forte. Pour l'investir, le roi fit faire à ses troupes un mouvement général vers la droite, ne laissant que quinze mille hommes du corps de Sonnaz pour tenir la ligne de Rivoli à Sommacampagna, avec la division Visconti en arrière, sur les deux rives du Mincio. Le 13 juillet les divisions Ferrere et Perrone s'avancèrent vers la place, sur la rive droite; la première, après avoir aidé la seconde à s'établir et à se retrancher, devait passer sur l'autre rive. Pendant ce temps-là d'autres troupes s'échelonnaient de Sacca à Castellaro pour intercepter les communications et couvrir le blocus; un pont jeté à Sacca, au-dessus du lac, établissait la communication entre les deux rives. Le corps de gauche n'était que faiblement rélié au gros de l'armée, de Sommacampagna à Marmirolo, par des détachemens occupant Villafranca et Roverbella. Ces opérations ne furent point troublées, et l'action de la garnison se borna

à nettoyer les abords de la place de tout ce qui pourrait nuire à la défense. Dans un des légers engagemens qu'on eut à soutenir contre elle, une compagnie d'étudians lombards allant au feu pour la première fois eut trois morts et cinq ou six blessés; quelques jours après, on lisait dans les journaux de Milan que Charles-Albert sacrifiait de dessein prémédité l'élite de la jeunesse du pays.

Radetzky, heureux de voir les Piémontais s'étendre ainsi sur leur droite, se tenait prêt à profiter de cette faute; néanmoins il conçut quelque inquiétude pour Mantoue, pour Ferrare, et craignit peut-être aussi quelque tentative sur son flanc gauche. Il fit occuper Governolo, au confluent du Pô et du Mincio, et envoya la division Lichtenstein ravitailler la citadelle de Ferrare avec ordre de revenir ensuite se jeter dans Mantoue. Ces dispositions dont le résultat inattendu a été d'augmenter la dispersion déjà si grande des forces du roi, ont passé après coup pour d'habiles démonstrations, mais elles n'étaient en réalité que la suite d'inquiétudes mal fondées, et leur effet le plus probable devait être de détourner le roi d'une opération qu'elles rendaient plus difficile. Lichtenstein arriva à Ferrare le 14 juillet; sa présence répandit l'alarme dans les Légations et dans le Modénais, bien que les populations de Bologne, de Modène et des environs avec quelques corps piémontais qui occupaient les Duchés, eussent été en état de s'opposer à ses entreprises, s'il eût voulu s'avancer davantage, ce qui n'était guère supposable. C'était une singulière négligence de la part des Italiens de n'avoir pas cherché à s'emparer de la ci-

tadelle de Ferrare qu'il eût été si facile de bloquer au mois d'avril, et dont la possession eût rendu libre et eût assuré la rive droite du Pô ; mais au point où l'on en était il n'y avait pas à se préoccuper du mouvement de Lichtenstein, et il ne fallait pas songer à faire de détachement au-delà du Pô. Le roi céda cependant aux demandes des populations et chargea Bava d'aller avec cinq mille hommes, quatre à cinq cents chevaux et seize pièces, repousser Lichtenstein. Bava apprenant à Borgoforte que les Autrichiens venaient de quitter Ferrare et de repasser le Pô, eut l'idée d'aller s'emparer de Governolo qui est situé sur la rive gauche du Mincio et dont le pont donnait à l'ennemi la facilité de déboucher sur les derrières du corps bloquant Mantoue sur la rive droite. Il se mit en marche le 18 au matin, et partagea son corps en deux colonnes, dont l'une se portant un peu à gauche se montra à quelque distance au-dessus de Governolo pour attirer l'attention de l'ennemi de ce côté, tandis que l'autre marcha directement sur le pont. Pendant ce temps-là une compagnie de tirailleurs descendait le Pô dans des barques couvertes pour remonter ensuite le long de la rive gauche du Mincio et prendre l'ennemi de revers. Les Autrichiens étaient au nombre de quinze cents ; le pont avait une coupure formant pont-levis et qui était relevée. Le feu durait depuis une heure et les Autrichiens se défendaient vigoureusement à l'abri des maisons, mais sans pouvoir approcher du pont pour le détruire, lorsque les tirailleurs piémontais arrivent au pas de course sur Governolo et en poussant de grands cris.

L'ennemi se trouble et s'éloigne du fleuve; les tirailleurs courent alors abaisser le pont-levis, et l'ennemi poursuivi se retire précipitamment par la route de Mantoue, sous le feu de la colonne de gauche et en abandonnant deux canons; la cavalerie achève de le mettre en désordre, le culbute dans les marais et lui fait quatre cents prisonniers. Cet heureux coup de main tourna au détriment de l'armée piémontaise, parce que la brigade qu'on plaça à Governolo, c'est-à-dire fort loin au-dessous de Mantoue, ne put, quelques jours après, prendre part à la lutte décisive. Le succès aurait d'ailleurs été plus complet si Bava eût réclamé le concours des cinq mille hommes arrivés la veille à Castellaro et qui pouvaient couper toute retraite aux Autrichiens. Enfin avec ces cinq mille hommes joints aux cinq mille qu'il avait déjà, il aurait pu se jeter sur Lichtenstein qui arrivait alors à Ostiglia avec six mille au plus, et qui le lendemain s'échappa impunément. Mais Bava, soldat brave et énergique, et assez bon tacticien, manquait d'élévation dans les vues et ne le prouva que trop les jours suivans.

Charles-Albert si prudent et même si timide jusqu'alors se montrait en ce moment d'une témérité extrême, ou pour mieux dire, d'une imprudence inexplicable. Il attaquait une place très-forte et gardait une ligne très-étendue et coupée par un fleuve, en présence d'un ennemi supérieur en nombre et en qualité, bien concentré et occupant d'excellentes positions. Radetzky ne pouvait donc rien souhaiter de mieux; on va voir comment il su tirer parti de circonstances si favorables.

LIVRE SIXIÈME.

Position et force des deux armées. — Nouveaux projets de Radetzky. — Combat de Rivoli. — Combat de Sommacampagna. — Combat de Staffalo. — Bataille de Custoza. — Combat de Volta. — Proposition d'armistice.

Pendant que le roi s'étendait à droite et cherchait à resserrer Mantoue, Radetzky se concentrait autour de Vérone et le long de l'Adige, et recevait un nouveau renfort; voici quelles étaient le 20 juillet, au moment où commencèrent les opérations décisives, les positions et la force des deux armées.

L'armée piémontaise avait sa droite sur les deux rives du Bas-Mincio et son centre dans la plaine de Roverbella, tandis que sa gauche occupant les hauteurs montait jusqu'à Rivoli; une sorte de seconde ligne tenait le cours du Mincio de Peschiera à Goito. Il y avait cinq mille hommes à Governolo et autant à Castellaro; vingt mille autour de Mantoue sur la rive droite; dix mille à Marmirolo et Villanova; quatre mille à Villafranca et Castel-Belforte; et quinze

mille de Sommacampagna à Rivoli. Cela faisait soixante mille hommes répartis sur une ligne de plus de 120 kilomètres, coupée par un fleuve, mal reliée dans ses diverses parties et ne présentant par conséquent que fort peu de solidité. Huit à neuf mille distribués le long des deux rives du Mincio, de Peschiera à Goito, gardaient les magasins et les parcs; enfin il y en avait à-peu-près dix mille aux hôpitaux et en désertion. Si à ces quatre-vingt mille hommes on ajoute les corps de volontaires gardant les passages du Tyrol, les troupes renfermées dans Venise, les corps en formation à Milan, c'est-à-dire trente-cinq mille hommes à peu-près, dont dix à douze mille auraient dû être avec le gros de l'armée, on voit que le total des troupes italiennes montait à peine en ce moment à cent quinze mille hommes, dont la moitié seulement était capable de faire une guerre active.

L'armée autrichienne, composée de six corps, avait à-peu-près le même effectif, cent dix à cent quinze mille hommes. Trente mille occupaient la Vénitie, quarante mille étaient réunis autour de Vérone, vingt mille descendant du Tyrol se trouvaient à Roveredo, et autant à peu-près étaient vers Legnago et dans Mantoue. On voit que les forces de Radetzky étaient aussi concentrées que possible; il avait sa masse principale à Vérone, en face de la gauche si dégarnie des Piémontais, et pouvait facilement faire concourir à ses opérations les corps de Roveredo et de Legnago; enfin il ne pouvait pas laisser moins de trente mille hommes dans la Vénitie.

D'après la distribution des forces piémontaises, le plan de Radetzky devait être de se jeter sur leur gauche, point le plus faible et en même temps le plus près de Vérone, de la séparer entièrement et de l'accabler, puis de se retourner contre le centre et la droite pour se placer sur leurs derrières et les acculer au fleuve et contre Mantoue; tel fut en effet son projet. C'était à-peu-près la même manœuvre qu'à Goito, avec des chances plus favorables; mais cette fois encore l'exécution laissa beaucoup à désirer, et faillit compromettre un succès si facile. Pour isoler la gauche de l'ennemi et l'écraser avec des forces très-supérieures, il fallait percer la ligne à Sona et Sommacampagna, en attaquant ces positions avec la plus grande vigueur et se bornant à faire des démonstrations vers Pastrengo et Rivoli. Mais des considérations accessoires qui n'auraient pas dû l'occuper, déterminèrent le maréchal à attaquer Rivoli avant Sona et Sommacampagna; c'était laisser à toute la gauche piémontaise la faculté de s'échapper et au roi le temps d'accourir et de se concentrer, et c'est à-peu-près ce qui arriva.

On se rappelle quelles sont les positions de Rivoli et de la Corona. Le 21 juillet, le corps du général Thurn cantonné à Roveredo descendit entre le lac et l'Adige, sur deux colonnes; la première attaqua la Corona le 22 au matin, tandis que l'autre avec l'artillerie suivait la route pour déboucher par Incanale sur Rivoli. Les Piémontais étaient sur leurs gardes, et le bataillon qui occupait la Corona soutint bravement l'attaque; il avait quelques pièces

de montagne qui lui donnaient un avantage sur les assaillans, à qui le terrain ne permettait pas d'amener du canon de ce côté. Néanmoins il fallut céder au nombre, et la retraite soutenue par un autre bataillon envoyé de Rivoli se fit en bon ordre. Le terrain qui commence à s'élargir vers Caprino permit à Thurn de déployer ses troupes et de marcher ainsi avec l'avantage du nombre vers le plateau de Rivoli, sur lequel cherchaient en même temps à déboucher les huit bataillons et l'artillerie qui suivaient la grande route; les Piémontais ne purent empêcher la jonction des deux colonnes ennemies qui parvinrent au bord du plateau où elles mirent leur artillerie en ligne. Mais en ce moment arrivait de Sandra Sonnaz avec des renforts qui portaient à cinq mille hommes la force des Piémontais; les Autrichiens en avaient au moins douze mille. Thurn n'ayant plus de grandes difficultés de terrain à surmonter, devait être vainqueur, mais il ne sut pas tirer parti de sa supériorité numérique, se borna à des attaques de front et ne put s'établir sur le plateau intrépidement défendu par les Piémontais. Son artillerie regagna la route d'Incanale avec les troupes qui l'avaient accompagnée, et l'autre colonne recula dans la direction de Caprino suivie pied-à-pied par l'ennemi qui la débusquait de toutes les hauteurs. A la nuit, les Autrichiens se trouvèrent rejetés, d'un côté vers le bas d'Incanale, de l'autre en arrière de Caprino. Cette journée, glorieuse pour les armes piémontaises, rappelle la célèbre bataille de 1797 livrée sur le même terrain; dans ces deux circons-

tances, les Autrichiens assez supérieurs en nombre pour pouvoir triompher malgré le désavantage du terrain, durent leur défaite à leurs mauvaises dispositions autant qu'au courage héroïque de leurs adversaires. Mais Thurn fut encore moins habile qu'Alvinzi; s'il eût dirigé une partie de ses forces sur les flancs du Monte-Baldo pour tourner Sonnaz qui n'avait pas de réserve, cette manœuvre lui assurait la victoire.

Malgré ce succès, Sonnaz était dans une position critique à Rivoli avec des forces si inférieures; il avait à craindre une nouvelle attaque le lendemain, une autre aussi du côté de Vérone, et alors, pris entre le lac et l'Adige et séparé du reste de l'armée, il ne pouvait échapper à un désastre complet. Ne se laissant donc pas aveugler par un triomphe éphémère, il se décida à abandonner Rivoli; cette retraite faite à propos sauva et les troupes qui venaient de combattre et tout le reste de son corps d'armée. Le mouvement commencé avant le jour se fit à l'insçu de l'ennemi; Sonnaz dirigea ses troupes sur Pastrengo et Buzzolengo, et retourna de sa personne à Sandra, point central où il se tint à la disposition des événemens. Sa retraite n'était que trop justifiée par ce qui se passait en ce moment même à Sona et à Sommacampagna. Le veille au soir en effet, Radetzky dirigeait sur ces positions la majeure partie des troupes qu'il avait sous sa main à Vérone, tandis qu'une brigade devait, par des démonstrations faites du côté de Sainte-Justine, tromper l'ennemi sur le véritable point d'attaque, et qu'une autre, partant des envi-

virons de Legnago, devait se montrer du côté de Villafranca et marcher dans la direction de Custoza pour se joindre le 24 aux troupes sorties de Vérone. Ces bonnes dispositions jointes à la supériorité du nombre ne pouvaient manquer leur effet. L'attaque devait avoir lieu le 23 à une heure du matin, mais la marche fut retardée par un violent orage, et les Autrichiens n'arrivèrent que vers les six heures en vue des Piémontais qui prévenus par les mouvemens de la veille s'apprêtaient à opposer une vigoureuse résistance. La ligne de Sainte-Justine à Sommacampagna n'était gardée que par dix mille hommes, sous les ordres du général Broglia; elle ne présentait qu'un petit nombre de points accessibles que quelques retranchemens auraient facilement mis à couvert; mais l'armée piémontaise, trop nouvelle dans le métier, semblait faire consister la guerre uniquement dans les coups de fusil et les coups de canon et ne songeait presque jamais à se fortifier, même dans les positions qu'elle devait occuper longtemps et que le voisinage des masses ennemies mettait en danger continuel. Les Autrichiens agissaient tout autrement, et poussaient même parfois les précautions trop loin; car il ne faut pas non plus habituer le soldat à ne se croire bien en sureté que derrière des retranchemens. Le seul travail de défense des Piémontais sur la ligne de Sommacampagna à Pastrengo, consistait en un front bastionné, élevé en travers de la route de Vérone à Peschiera, à l'*Osteria del Bosco;* ce front reliait les deux collines très-rapprochées entre lesquelles circule la route, barrait complètement le passage

et était garni de grosse artillerie. L'ennemi s'avançait sur deux colonnes marchant l'une contre l'*Osteria*, l'autre contre Sommacampagna; une réserve placée entre ces deux colonnes suivait leur mouvement. La colonne de droite jugeant qu'elle ne pourrait emporter l'Osteria, dont les pièces de siége portaient le ravage dans ses rangs sans qu'elle pût répondre efficacement à leur feu, se retira hors de portée, et envoya une partie de ses forces attaquer Sona dont la possession eût fait tomber l'Osteria. Mais l'effort principal était dirigé contre Sommacampagna et un autre point voisin *La Madonna del Monte*, défendus par un bataillon piémontais et un régiment toscan; maître de ces deux points, on pouvait prendre tous les autres de revers, rejeter leurs défenseurs sur la gauche et les couper ainsi entièrement du reste de l'armée. Le combat, quoique fort inégal, se soutint pendant près de trois heures, au bout desquelles les Italiens abandonnèrent ces positions et se retirèrent vers Saint-Georges. Sona fut emporté presqu'en même temps; dès-lors, l'Osteria ne pouvait plus tenir et la résistance devenait partout inutile; le général Broglia fit évacuer toute la ligne de l'Osteria à Pastrengo, et dirigea la retraite sur Castelnovo. Les troupes de Rivoli marchaient en ce moment vers Cola, suivies à grande distance par le corps de Thurn étonné de ne trouver aucune résistance et ne s'avançant qu'avec précaution et une extrême lenteur. Sonnaz eut ainsi toutes ses forces réunies de Cola à Castelnovo, et les dirigea sur Peschiera, se retirant sans désordre, faisant bonne contenance et disputant le terrain pied-à-pied pour donner le temps

de filer aux magasins et aux parcs qui étaient à Lazise et aux environs; il arriva sans pertes sensibles sous le canon de la place. Mais il ne dut d'échapper ainsi qu'à la faute de Radetzky qui, au lieu de le poursuivre avec vigueur, dirigea une grande partie de ses forces sur le Mincio vers Salionze et Monzambano, pour passer bien vite sur la rive droite, croyant obtenir par cette manœuvre de bien plus grands résultats. Le soir de cette journée, Sonnaz était sous Peschiera, la division Visconti, qui n'avait pris aucune part à l'affaire, avait évacué la rive gauche et gardait les ponts, et l'armée autrichienne tenait la ligne de Sainte-Justine à Salionze, couronnant les hauteurs de Sona, Sommacampagna, Custoza et se prolongeant vers Monzambano et Valleggio. Ainsi, dans ces deux jours de combat, Radetzky avec une immense supériorité de forces, n'avait obtenu d'autre résultat que de rendre meilleure la position de Sonnaz, en le poussant devant lui sans l'entamer et sans l'avoir isolé; Sonnaz à Peschiera pouvait en effet passer immédiatement sur la rive droite tandis qu'il fallait au maréchal le temps de jeter un pont à Salionze ou d'emporter celui de Monzambano. La jonction de Sonnaz et de Visconti avec le gros de l'armée était donc facile, et il fallait l'effectuer en toute hâte; mais Sonnaz qui depuis deux jours qu'il était aux prises avec l'ennemi n'avait aucune nouvelle du quartier général, crut à un mouvement offensif du roi sur le flanc gauche de l'ennemi. Dans l'intention de le seconder, il reporta ses troupes en avant de Peschiera sur la route de Cavalcaselle et jusque dans ce village. Cette

contre-marche à peine exécutée il sentit le danger de sa position, et se décida au milieu de la nuit à passer sur la rive droite après avoir perdu beaucoup de temps et fatigué inutilement ses troupes. Pendant ce temps-là, Radetzky faisait ses dispositions pour se porter aussi au-delà du fleuve. Visconti qui avait fort mal-à-propos et avant d'être attaqué, évacué Valleggio, gardait les ponts de Borghetto et de Monzambano; sur l'avis des préparatifs faits par l'ennemi à Salionze, il plaça un bataillon en face de ce village et embusqua sur la rive de nombreux tirailleurs. Le 24, l'ennemi parut le matin avec des forces considérables à Salionze et devant Monzambano, mais il ne voulait que simuler une attaque sur ce dernier point. Sonnaz ne sachant pas deviner son intention, suffisamment indiquée cependant par la nature des lieux, laissa un régiment à Ponti, deux bataillons avec quatre pièces à Salionze, gagna Monzambano avec le gros de ses forces, et envoya même un détachement à Borghetto. Les Autrichiens protégés par une nombreuse artillerie n'eurent pas de peine à jeter leur pont à Salionze, débouchèrent rapidement sur la rive droite et balayèrent tout ce qui se trouvait devant eux; le régiment laissé à Ponti fut saisi d'épouvante et courut en désordre à Peschiera avec quelques autres troupes qui se trouvaient encore au-dessus de Salionze. Une fois l'ennemi en force sur la rive droite, Sonnaz dont les troupes étaient exténuées ne pouvait plus tenter de le rejeter au-delà du fleuve et songea à se mettre en sureté. Il aurait pu marcher sur Borghetto, mais il pensa que les Autrichiens étaient à Valleggio et ne connaissait pas encore l'arrivée des

Piémontais à Villafranca; il prit le parti le plus prudent et se retira sur Volta. Les Autrichiens ne le poursuivirent pas et se bornèrent à occuper Ponti et Monzambano et un peu plus tard Valleggio, où ils auraient pu être prévenus par le détachement de Borghetto qui n'y alla pas parce qu'il n'en avait pas reçu l'ordre et qui dut alors gagner Volta, tandis que s'il eût occupé Valleggio, la situation du roi à Villafranca devenait bien différeute, comme on va le voir. Le succès de l'ennemi n'était pas du reste fort considérable. Dans ces trois jours de combats continuels, depuis Rivoli jusqu'à Salionze, et avec des forces si disproportionnées, les pertes avaient été à-peu-près égales de part et d'autre, et si une faible partie du corps de Sonnaz se trouvait coupée, elle était en sureté à Peschiera, d'où elle put le lendemain gagner Volta. Cependant le maréchal, maître dés deux rives du Mincio, de Ponti à Valleggio, maître de toutes les hauteurs qui s'élèvent entre les deux fleuves, se trouvait avec près de soixante mille hommes dans une excellente position; il crut que le roi allait repasser en toute hâte le Mincio pour se concentrer sur la rive droite et se joindre à Sonnaz, et ne songea qu'à marcher en avant pour le prévenir. Cette idée trop exclusive faillit lui coûter cher, en détournant son attention de son flanc gauche et de son arrière-garde qui éprouvaient en ce moment un échec, dont les conséquences pouvaient devenir fort graves.

Le roi connaissait assez l'effectif et la distribution des forces autrichiennes pour pouvoir soupçonner le coup décisif médité par Radetzky. Le 23, il reçut avant le jour, à son quartier-général de Marmirolo,

la nouvelle du combat et de la retraite de Rivoli, apprit le mouvement des troupes campées sous Vérone, entendit quelques heures après le canon dans la direction de Villafranca et de Sommacampagna, et connut bientôt enfin tout ce qui se passait. Il semble donc qu'il ne devait pas conserver de douter sur le danger qui le menaçait, et dès-lors le parti à prendre était indiqué par la situation même. Il fallait porter toutes ses forces sur la ligne de Valleggio à Sommacampagna en levant sans hésiter le blocus de Mantoue et laissant seulement des détachemens vers Marmirolo et Roverbella pour contenir la garnison, tenir fortement Goito et Borghetto, envoyer à Sonnaz l'ordre de faire sa jonction à tout prix, et agir ensuite selon la position et les mouvemens de l'ennemi. C'était le cas d'imiter Bonaparte qui, à l'époque de Lonato et de Castiglione, sur le même terrain et dans des circonstances analogues, avait déployé tant de vigueur et d'habileté. Les résultats devaient être les mêmes; ils pouvaient être plus grands, car Bonaparte avec le peu de monde qu'il avait, ne put que repousser Wurmser, tandisque Charles-Albert avait assez de troupes pour battre complètement Radetzky. Mais le roi se persuada que le maréchal ne cherchait qu'à accabler Sonnaz et n'attaquait pas avec des forces bien considérables; il était impossible de deviner et de juger plus mal, c'était tout méconnaître et ne tenir compte de rien. Il crut parer à la situation en se jetant avec une partie seulement de ses forces sur le flanc des Autrichiens occupés contre Sonnaz. Laissant donc sous Mantoue les troupes de la rive droite, il porta celles de la rive gauche

sur Villafranca où elles se trouvèrent réunies dans la nuit du 23 au 24 au nombre de vingt-un à vingt-deux mille hommes; quelques détachemens étaient laissés à Marmirolo et à Roverbella, et la brigade de Governolo ne pouvait arriver que le 25 assez tard. Sonnaz ne reçut ni ordre, ni avis, et l'on a vu quelles furent les suites de cet inconcevable oubli.

Le roi avait le plus grand intérêt à opérer avec rapidité, et comme ses troupes, malgré la marche longue et pénible qu'elles venaient de faire, étaient pleines d'ardeur, il pouvait les mettre en mouvement le 24 dès le matin; mais il perdit la journée presqu'entière sans être pour celà mieux éclairé sur les forces et la position de l'ennemi. Il n'agissait jamais d'après ses propres inspirations, consultait tout son entourage, donnant sa confiance tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et recourait fréquemment à un conseil de guerre. Ces conseils sont ordinairement plus nuisibles qu'utiles, surtout dans les momens décisifs, où il faut agir et non délibérer, et où la discussion tue l'initiative; Bonaparte en suivant l'avis de celui que, contrairement à son habitude, il consulta à l'époque si critique de Castiglione, perdait l'Italie et par suite manquait probablement sa glorieuse carrière. Si celui que réunit le roi dans la circonstance actuelle adopta un plan qui, avec les faux renseignemens que l'on avait, était ce qu'il y avait de mieux à faire, il n'en est pas moins vrai qu'il eut l'énorme inconvénient de faire perdre quatre ou cinq heures d'un temps extrêmement précieux. Le plan adopté consistait à s'emparer de Valleggio, de Custoza et de Sommacampagna pour se rabattre ensuite sur le Mincio par une

conversion à gauche, dont Valleggio serait le pivot. Par cette manœuvre, on pouvait acculer au fleuve, ou rejeter sur la rive droite toutes les forces qu'on avait devant soi, les couper de Vérone et puis les anéantir ou leur faire mettre bas les armes. C'était là une opération très-hardie, demandant des troupes bien solides, plus nombreuses que celles de l'ennemi, et un ensemble difficile à obtenir dans une marche aussi longue et avec une armée trop jeune pour être bonne manœuvrière; néanmoins l'ardeur et le courage que déployaient les Piémontais dans toutes les rencontres rendaient le succès possible, si les circonstances eussent été telles que le croyaient le roi et son état-major. Mais elles étaient bien différentes et l'on ne peut s'expliquer comment au quartier-général piémontais on en était encore à méconnaître à un tel point le véritable état des choses.

Le plan d'attaque arrêté, Bava chargé du commandement fit ses dispositions. Son attention devait se porter avant tout sur Valleggio, base et point d'appui de toute l'opération; mais soit qu'il le crût occupé par les troupes de Visconti à qui il avait donné dans la nuit l'ordre d'y retourner, ordre qui n'avait pas été exécuté, comme il aurait dû le savoir; soit qu'il ne jugeât pas avoir assez du monde pour faire une attaque simultanée sur les trois points, il n'y songea pas pour le moment; il ne pouvait commettre une faute plus grave. Une colonne de neuf mille hommes sous les ordres du duc de Savoie marcha contre Custoza: une autre de cinq mille sous les ordres du duc de Gênes et flanquée à droite d'une nombreuse cavalerie, contre Sommacampagna. Cinq

mille restèrent en réserve sur un point intermédiaire, et deux mille gardèrent Villafranca où se trouvaient tous les bagages et qui était barricadée et retranchée. Les troupes ne furent mises en mouvement que vers les quatre heures de l'après-midi. L'ennemi n'était arrivé à Valleggio que dans le courant de la journée; il était à Custoza et à Sommacampagna depuis la veille, mais avec peu de monde. Occupé de sa marche en avant sur le Mincio et ignorant la concentration rapide des Piémontais, il n'était pas sur ses gardes, et n'avait là, au moment de l'attaque, que les cinq mille hommes venant des environs de Legnago, et qui ne purent être secourus à temps. Attaqués presque à l'improviste et par des forces si supérieures, ils furent bien vite obligés de céder le terrain, non toutefois sans avoir opposé une assez vive résistance sur quelques points, notamment vers le centre, à l'entrée du Val de Staffalo; mis dans un désordre complet, ils se replièrent dans la direction d'Oliosi sur le gros de l'armée, ayant quatre à cinq cents hommes hors de combat et laissant aux mains des vainqueurs dix-huit cents prisonniers et deux drapeaux. L'affaire n'ayant pas été un seul instant douteuse, Bava qui avait une si forte réserve, aurait dû marcher immédiatement sur Valleggio, dont il se serait emparé aussi. Si enfin ces attaques eussent eu lieu le matin, on aurait pu, en poursuivant l'ennemi, reconnaître ses forces et revenir de la fatale erreur où l'on était à cet égard. C'est à la guerre surtout que le temps est précieux et qu'il ne faut jamais s'arrêter sans motifs; un retard de quelques heures dans une marche ou dans une attaque, de quelques mi-

nutes dans un mouvement sur un champ de bataille, décide souvent du sort d'une armée.

Le succès facile qu'il venait de remporter confirma le roi dans son erreur, au point qu'un échec eût été préférable pour lui dans cette occasion. Sa confiance était telle qu'il ne considérait l'affaire du lendemain que comme le complément de celle de ce jour ; il croyait n'avoir plus qu'à s'emparer de Valleggio pour pousser ensuite vigoureusement l'ennemi et l'envelopper, et allait continuer son attaque sans être plus en force. La brigade de Governolo n'était encore qu'aux environs de Goito ; les divisions Ferrere et Perrone restaient toujours immobiles au milieu des marais de Mantoue, tandis que les destinées de l'Italie se décidaient sur les collines de Valleggio et de Custoza. Quant à Sonnaz dont on venait d'apprendre l'arrivée à Volta, il n'eut d'autre ordre que de faire le lendemain une démonstration pour faciliter l'attaque de Valleggio. Que dire d'un chef d'armée se trompant si longtemps sur sa position, continuant à si mal évaluer les forces qui sont devant lui, alors que depuis trois jours l'ennemi a combattu de tous côtés à Rivoli, à Sona, à Salionze, à Staffalo, qu'il est en ce moment à si peu de distance et qu'on vient de lui faire tant de prisonniers ?

L'affaire de Staffalo ouvrit les yeux à Radetzky et appela toute son attention de ce côté. Jugeant avec une grande sagacité de l'état des choses, pénétrant les intentions du roi et supposant, comme il devait le faire, qu'il aurait le lendemain la plus grande partie des forces piémontaises sur les bras, il modifia aussitôt son plan, et employa la nuit à exé-

cuter un changement de front et à réunir le plus de monde possible en face de l'ennemi. Ses ordres furent donnés et ses dispositions faites avec une activité et une vigueur de décision qui décèlent le grand capitaine. Il porta immédiatement sa gauche et son centre vers l'ennemi, fit revenir en toute hâte les quatre brigades qui avaient passé sur la rive droite, tira encore quelques troupes de Vérone et put ainsi mettre en ligne cinquante-cinq mille hommes environ. On voit que par une double erreur, entièrement à l'avantage des Autrichiens, les deux adversaires se trompaient en sens inverse; le roi supposait vingt-cinq mille hommes au maréchal qui en avait plus du double; le maréchal en supposait quarante mille au roi qui pouvait en effet les avoir, mais qui n'en avait guère que vingt, et trente si l'on compte le corps de Sonnaz. Il est toujours fort difficile de connaître exactement les forces que l'on va avoir devant soi sur un champ de bataille, mais on doit supposer que l'ennemi se présente avec toutes celles dont il dispose et agir de même. C'est ce qu'avait fait le maréchal, mais le roi avait fait tout le contraire, et resté à Villafranca depuis la soirée du 23 jusqu'à celle du 24 sans rien apprendre des forces et des projets de l'ennemi, il passa encore la nuit du 24 au 25 dans la même ignorance. Tandis que les Autrichiens s'accumulaient sur le point décisif, lui, ne se doutant guère de ce qui l'attendait, laissait à Volta, à Goito et sous Mantoue, plus de trente mille hommes, dont vingt mille au moins auraient pu, mis en mouvement dans cette même nuit, paraître encore à temps sur le champ de bataille.

Les dispositions de Bava pour cette journée consistaient à faire attaquer Valleggio par les troupes tenues la veille en réserve, en combinant cette attaque avec le mouvement de conversion des colonnes de Custoza et de Sommacampagna. Il laissa trois à quatre mille hommes en réserve à Villafranca qu'il désigna pour point de retraite en cas d'échec, point fort mal choisi, comme trop éloigné de Goito, où l'on pouvait ainsi être facilement prévenu par l'ennemi.

Radetzky distribua ses forces de la manière suivante. Il plaça à droite le corps de Wratislaw, une division à Borghetto et Valleggio, l'autre à San-Zeno et Fornelli; il mit à gauche, entre Custoza et Sommacampagna et jusque vers Saint-Georges, le corps de D'Aspre. Le corps de réserve prit position à San-Rocco et Oliosi formant ainsi le centre et renforçant en même temps la droite. Le corps de Thurn resta en réserve fort loin en arrière, près de Castelnovo, et observant Peschiera. Les ponts de Monzambano et de Salionze étaient gardés, le premier par deux bataillons, le second par un seul.

Les Piémontais, selon leur habitude, et malgré la nécessité où ils étaient d'occuper promptement Valleggio, marchèrent assez tard contre cette position et n'abordèrent les avant-postes ennemis que vers les neuf heures; cette attaque était conduite par Bava accompagné du roi. A la vue de la nombreuse artillerie qui défendait la position et des bataillons qui, placés sur le versant des hauteurs, pouvaient le prendre en flanc, Bava s'arrêta, décidé à limiter l'action sur ce point à un feu de tirailleurs et d'artillerie

jusqu'à ce que les progrès des deux autres colonnes lui fournissent le moment opportun pour aborder la position; mais celles-ci ne bougeaient pas. Le duc de Gênes n'avait pas terminé ses dispositions à la Berettara, le point le plus important de sa ligne; ses vivres n'étaient pas arrivés, et enfin il paraît qu'il avait reçu l'ordre de ne se mettre en marche qu'à onze heures, ordre qui était sans doute un de ces malentendus assez fréquens dans les armées dont le service d'état-major n'est pas fait avec précision et ensemble. L'inaction de la droite nécessitait celle du centre qui en s'avançant seul aurait tout compromis. Ce retard était favorable à l'ennemi à qui il permettait de faire arriver à leur poste, avant l'action générale, ses troupes les plus éloignées; il les faisait marcher aussi vite que possible par une chaleur excessive qui régnait depuis plusieurs jours et qui fit périr un assez grand nombre de soldats dans l'une et l'autre armée. Dès que Radetzky eut toutes ses forces en ligne, il fit attaquer Custoza et Sommacampagna; le plan des Piémontais étant alors déjoué, puis qu'il dépendait de la marche en avant des colonnes du centre et de la droite, leur gauche dut entrer aussi en action et le combat se trouva engagé sur les trois points; les Piémontais attaquaient Valleggio, les Autrichiens Custoza et Sommacampagna. Les deux jeunes princes firent preuve dans cette journée de beaucoup de bravoure et de fermeté, et leurs troupes reçurent avec une grande vigueur les attaques réitérées de l'ennemi. A droite, le duc de Gênes qui avait à peine quatre mille hommes, les concentra habilement à la Berettara où il tint jus-

qu'au soir ; il repoussa trois fois de suite à la baïonnette l'ennemi qui revenait sans cesse à la charge. Au centre, le duc de Savoie qui était plus en force gagna un peu de terrain au commencement de l'action ; l'une de ses brigades qui secondait la colonne de gauche dans son attaque contre Valleggio, s'empara d'une des collines voisines de ce village et fut même un instant sur le point d'y pénétrer ; l'autre se soutenait intrépidement dans la position de Custoza. Pendant ce temps-là, Bava et le roi s'obstinaient contre Valleggio qu'ils étaient hors d'état d'emporter avec le peu de monde qu'ils avaient ; ils se tinrent toute la journée sur ce point sans aller voir ce qui se passait au centre et à la droite, sans se servir de la réserve, sans l'accorder aux princes qui ne cessaient de la demander et qui avec elle auraient peut-être pu se maintenir dans leurs positions jusqu'à la nuit. Radetzky ne se montrait pas beaucoup plus habile ; se tenant sur la défensive à Valleggio, il cherchait à emporter de front Custoza et la Berettara. La disposition du terrain l'empêchait d'évaluer les forces piémontaises, qu'il croyait beaucoup plus nombreuses ; mais il dut cependant finir par s'apercevoir que c'était toujours aux mêmes troupes qu'il avait à faire, et alors en portant une masse considérable sur l'une des ailes pour déborder ou accabler l'ennemi, il le forçait bien vite à se retirer et pouvait le mettre en déroute complète. Mais il ne sut pas se prévaloir de sa supériorité numérique et attaqua toujours de front, avec le désavantage du terrain, et sans engager à la fois autant de monde qu'il le pouvait. Ce ne fut qu'après des efforts inouis et

après avoir été repoussé plusieurs fois à la baïonnette que le corps de D'Aspre parvint à s'établir sur le plateau de Custoza. Dès-lors, Bava en essayant de résister plus longtemps, n'aurait fait que se compromettre de plus en plus; les troupes étaient d'ailleurs épuisées de fatigue, et il n'y avait plus à compter sur la coopération de Sonnaz. L'ordre de la retraite fut donné sur tous les points, et le mouvement commença vers les six heures. Le centre qui n'avait pu empêcher l'ennemi d'arriver sur les hauteurs de Custoza, lui disputait cependant le terrain pied-à-pied et donna à la gauche et à la droite le temps de quitter leurs positions sans être débordées ou coupées. L'artillerie et la cavalerie par leur fermeté continrent l'ennemi à distance, et une retraite qui aurait dû être désastreuse se fit au contraire avec assez d'ordre et de précision et sans être sérieusement inquiétée; à huit heures toute l'armée arrivait et campait autour de Villafranca. Les pertes ne furent pas aussi considérables qu'on pourrait le croire d'après la durée de la lutte et l'effectif des combattans et, comme cela arrive presque toujours quand la victoire est due surtout au nombre, celles des vainqueurs surpassa celle des vaincus. Les Autrichiens eurent à-peu-près deux mille hommes tués ou blessés, et les Piémontais quinze cents; il n'y eut des deux côtés d'autres prisonniers que quelques blessés. Les officiers autrichiens qui donnaient sans cesse à leurs troupes l'exemple de l'ardeur et du courage, eurent un nombre de morts et de blessés hors des proportions ordinaires.

Telle fut cette bataille de Custoza, peu importante comme résultat matériel, mais qui n'en décida pas

moins du sort de la campagne par l'effet qu'elle produisit sur l'armée piémontaise renfermant tant de germes de désorganisation. Ce sont les revers qui donnent la mesure de la consistance d'une armée; Goito et Custoza font voir toute la différence qui existait sous ce rapport entre les Autrichiens et les Piémontais.

Radetzky prépara habilement la victoire en amenant des forces imposantes sur le champ de bataille, mais il ne sut pas tirer parti de son immense supériorité numérique et l'on ne peut qu'être très-surpris du temps qu'il mit à vaincre, du peu d'importance matérielle de son succès et de la mollesse de sa poursuite. Les pertes qui ne répondent ni à la durée de la lutte, ni au nombre des combattans, n'indiquent pas une très-grande ardeur chez les attaquans; néanmoins le maréchal disait, dans son bulletin, que pendant sa longue carrière militaire il n'avait jamais été témoin d'une bravoure et d'une constance pareilles à celles de ses troupes à Custoza. Que pensait-il donc alors des Piémontais? Mais c'était là une de ces exagérations trop habituelles aux généraux de notre époque qui prodiguent à tout propos les éloges à leurs armées. Sans doute il faut rendre aux soldats la justice qu'ils méritent et vanter leur bravoure et leurs vertus guerrières, car c'est là un puissant encouragement; mais il ne faut pas leur faire croire qu'ils sont des héros quand ils n'ont fait que des choses fort ordinaires; lors même qu'ils se sont parfaitement comportés, il est bon de leur laisser entendre qu'ils doivent encore faire mieux.

Dans cette bataille où les pertes n'ont pas été considérables, il a été fait un grand nombre de char-

ges à la baïonnette, et cette circonstance autorise une observation sur ces sortes d'engagemens dont les personnes mal initiées aux choses de la guerre se font une idée très-fausse. Quand une troupe en attaque ou en attend une autre à la baïonnette, ou bien encore quand deux troupes marchent ainsi l'une contre l'autre, elles n'en viennent pas pour cela à se porter des coups avec cette arme, ou du moins le fait est très-rare. Avant qu'elles se joignent, la moins solide cédant à l'effet moral qu'elles éprouvent toutes deux, abandonne le terrain et se retire plus ou moins en désordre selon le degré de frayeur que lui a causé l'approche de l'ennemi; il n'est pas donné un coup de baïonnette, à moins que ce ne soit dans la poursuite. Ces attaques sont donc peu sanglantes, et peuvent se renouveler plusieurs fois; si l'on s'abordait réellement, des régimens entiers pourraient s'entre-détruire en un quart d'heure. Les affaires vraiment meurtrières sont celles où les feux de mousqueterie et d'artillerie sont exécutés à bonne portée et de sang froid.

Une circonstance fatale pour les Piémontais a été le manque de concours de Sonnaz. Ce général était arrivé à Volta la veille dans l'après-midi; douze à quinze heures de repos suffisaient pour refaire ses troupes, elles pouvaient se mettre en mouvement le 25 au matin, et c'est ce que le roi devait exiger d'une manière absolue au lieu de demander une simple démonstration dans le courant de la journée. Sonnaz qui connaissait l'importance de la lutte qui allait s'engager et qui avait pu apprécier mieux que le roi les forces de l'ennemi, ne devait pas se bor-

ner à faire ce qui lui était prescrit; il se trouvait dans une de ces grandes circonstances où il ne faut reculer devant aucun effort, où un chef qui sait animer ses soldats peut tout obtenir d'eux. Sa jonction directe avec le roi était d'ailleurs assez facile, car il avait près de Volta un équipage de pont, pouvait ainsi franchir le fleuve au-dessous de Valleggio, et n'avait à faire qu'une marche d'une quinzaine de kilomètres. Dans la soirée du 25, au moment où il allait marcher vers Borghetto où il n'aurait pu faire aucune tentative sérieuse, il reçut l'ordre que lui avait envoyé le roi vers la fin de la bataille, de se retirer à Goito.

Le roi se trouvait à Villafranca dans une position des plus critiques; il était séparé de sa base d'opération, presque dépourvu de vivres et de munitions, et tout près d'un ennemi victorieux et bien supérieur en nombre. Mais ce qui l'inquiétait surtout, c'était l'état de l'armée; découragée, épouvantée de l'inutilité des efforts héroïques qu'elle venait de faire, elle n'était plus capable de rien, et la moindre attaque l'aurait dispersée ou anéantie. Il fallait donc gagner sans retard Goito, seul point où l'on pouvait franchir le Mincio; mais cette retraite était elle-même très-périlleuse, puisqu'on passait entre Valleggio et Mantoue. Deux routes mènent de Villafranca à Goito; on prit celle de gauche passant par Roverbella et Marmirolo, et protégée par les détachemens laissés sur ces deux points le 23; une colonne de quatre à cinq mille hommes suivit l'autre pour couvrir le flanc droit, et une partie des troupes de Goito vint à la rencontre. Le mouvement

commença vers minuit, mais il fallut beaucoup de temps pour mettre en marche les bagages et toutes les voitures arrêtées par les barricades et les retranchemens de Villafranca, et pour placer en ordre les troupes qui s'étaient établies le soir presque pêle-mêle au bivouac, l'arrière-garde ne quitta Villafranca qu'à sept heures du matin. L'ennemi ne se montra pas, sauf quelques partis de cavalerie qui prirent une centaine de traînards. A midi, le Mincio était franchi et l'on s'établissait autour de Goito. Sonnaz et Visconti y étaient depuis le matin, les divisions Ferrere et Perrone étaient toujours sous Mantoue, toute l'armée se trouvait donc réunie. Cette marche sur Goito se faisait trop près de l'ennemi pour qu'il n'en eût pas connaissance bien vite, et il devait bien d'ailleurs la prévoir, puisque les Piémontais ne pouvaient pas se retirer dans une autre direction; il lui était donc facile soit de leur barrer le passage, soit de tomber sur leur flanc droit et leur arrière-garde. Le maréchal avait des troupes fraîches sous la main, car toutes n'avaient pas été engagées à Custoza; d'un autre côté, l'énorme résistance qu'il venait de rencontrer était un motif de plus pour l'engager à poursuivre, car plus une armée a résisté, plus elle est facile à battre une fois qu'elle se retire, parce qu'elle est alors exténuée et découragée; la plupart du temps il suffit de se montrer pour la mettre en déroute. Laisser aller le roi à Goito où il rejoignait Sonnaz et les troupes du blocus, c'était perdre tout le fruit des succès des quatre jours précédens, au moment même de le recueillir. Radetzky se conduisit ici comme le 23; il n'avait pas poursuivi Sonnaz, il

ne poursuivit pas le roi et ne songea qu'à le déborder sur la rive droite, s'obstinant à exécuter un plan qui lui faisait négliger l'occasion de succès plus faciles et plus certains. L'occasion est la mère des grands événemens, mais l'art si précieux de la mettre à profit demande une rapidité de conception assez rare chez les Autrichiens dont l'esprit s'attache plutôt à l'exécution de plans médités et combinés à l'avance. Au lieu donc de poursuivre vivement les Piémontais ou de chercher à les prévenir à Goito par l'une et l'autre rive, l'armée autrichienne passant le fleuve à Valleggio, Monzambano et Salionze, marcha parallèlement à eux, la gauche sur Volta et Guidizzolo, la droite sur Pozzolengo. Par suite de ce mouvement les deux armées se trouvèrent placées d'une manière bizarre; elles étaient sur la même ligne, le long du Mincio, l'une de Peschiera à Volta, l'autre de Goito à Mantoue, et tenant chacune une place forte à l'extrémité opposée.

Entre Peschiera et Goito une chaîne de collines court le long de la rive droite du Mincio et vient finir à Volta. Le roi ne se crut pas en sureté autour de Goito s'il ne tenait pas la clef de ces hauteurs, c'est-à-dire, Volta; crainte bien peu fondée, car il était évident, d'après ce qui venait de se passer, que les Autrichiens ne cherchaient nullement à attaquer. Il reprocha à Sonnaz l'abandon de Volta, quoique celui-ci n'eût agi que d'après les ordres qu'il avait reçus, et il l'envoya reprendre cette position, avec la division Broglia et deux bataillons de Parme. Mais il était déjà tard, et le corps de D'Aspre formant la gauche ennemie y était arrivé. Sonnaz ne put atta-

quer que vers six heures du soir. La brigade de Savoie massée à gauche en colonnes d'attaque gravit intrépidement sous un feu meurtrier la pente très-raide qui mène de ce côté sur le plateau, aborda l'ennemi à la baïonnette et s'empara d'un grand nombre de maisons. A droite, les autres troupes soutenues par un feu très-vif d'artillerie marchèrent contre les hauteurs qui s'étendent vers le fleuve, les enlevèrent successivement et pénétrèrent aussi dans le village. L'action continua au milieu des scènes affreuses de méprise et de désordre qu'entraînent toujours les combats de nuit. Quelques centaines d'Autrichiens retranchés dans l'église bravèrent tous les efforts des Piémontais qui ne purent dépasser ce point, et Sonnaz ne recevant pas les renforts qu'il avait demandés se retira vers une heure du matin au bas des collines. Au jour arriva enfin la brigade de la Reine, et il voulut renouveler l'attaque; mais les Impériaux, renforcés aussi, opposèrent une telle résistance que cette tentative n'eut aucun succès, et il fallut se retirer. La cavalerie ennemie se lança à la poursuite, mais elle fut repoussée par celle des Piémontais et fort maltraitée par quelques décharges à mitraille d'une batterie dont elle s'était trop approchée. Dans ce combat, le plus acharné de toute la campagne, il y eut de chaque côté plus de mille hommes tués ou blessés; perte énorme pour le petit nombre de troupes sur lesquelles elle portait.

Ce mauvais résultat d'une affaire engagée inutilement et au moment où l'armée piémontaise avait besoin d'être laissée en repos, empirait beaucoup la situation, et pouvait entraîner une défaite totale si

l'ennemi eût su en profiter; l'abattement devenait général, il avait gagné les chefs autant que les soldats. Les fournisseurs, les employés civils, les représentans du gouvernement provisoire de Milan prenaient la fuite; les vivres manquaient, et l'on se croyait exposé à avoir d'un instant à l'autre toute l'armée ennemie sur les bras. Dans un tel état, le roi, sur l'avis des généraux, fit proposer un armistice au maréchal, en offrant de se retirer derrière l'Oglio. Mais Radetzky demanda la ligne de l'Adda, la cession de toutes les places jusqu'à cette rivière, l'évacuation des duchés et la restitution des prisonniers. Le roi ne voulut pas accepter ces conditions qui n'avaient cependant rien d'exorbitant, car les Autrichiens en s'arrêtant à l'Adda renonçaient à Milan et laissaient par suite entrevoir la renonciation à toute la Lombardie. Puisque Charles-Albert cherchait à suspendre les hostilités, c'est qu'il jugeait ne pouvoir plus tenir tête à l'ennemi pour le moment; il devait alors être résigné à payer l'armistice autrement que par sa retraite derrière l'Oglio, concession trop insignifiante. Sa demande ne servit qu'à faire soupçonner sa situation à l'ennemi, son refus d'accepter les conditions du maréchal est une preuve de son manque de clairvoyance et surtout de cet esprit d'indécision qui l'empêchait toujours d'accepter franchement et à propos les conséquences inévitables des événemens. Quelques jours après, Radetzky dut se trouver singulièrement heureux d'avoir vu repousser des conditions qui de sa part indiquaient assez qu'il ne connaissait pas encore l'état de faiblesse de l'armée piémontaise.

LIVRE SEPTIÈME.

Retraite de l'armée piémontaise. — Combat de Milan. — Capitulation. — Rentrée en Piémont. — Armistice. — Fin de la campagne. — Résumé. — Observations. — Conclusion.

Aussitôt après avoir refusé de se retirer derrière l'Adda et de rendre deux ou trois places peu importantes, le roi se décida à battre en retraite. Il avait encore plus de cinquante mille hommes qui, s'ils eussent repris quelque énergie, pouvaient continuer à tenir tête à l'ennemi vers le Mincio; mais l'état dans lequel il voyait ses soldats, l'abattement profond qui régnait autour de lui, enfin des conseils pusillanimes ou intéressés le firent désespérer de la fortune.

Il se mit en marche le soir même de cette journée du 27, dans la direction de Crémone. Là, il devait passer le Pô pour se couvrir de son cours, s'appuyer aux places de la rive droite et selon les circonstances, se maintenir dans les Duchés, pénétrer de nouveau

en Lombardie, ou rentrer en Piémont par la vraie ligne de défense de ce pays; celle d'Alexandrie à Gênes ou plutôt du Pô à la mer; l'ennemi aurait beaucoup hésité soit à suivre les Piémontais au-delà du fleuve, soit à s'avancer sur Milan en les laissant sur son flanc gauche. Mais le roi voulut essayer de couvrir encore une partie de la Lombardie et de défendre Milan; cette idée, excusable peut-être au point de vue politique, était entièrement fausse sous le rapport militaire; car les Piémontais en marchant sur Milan, y amenaient à leur suite les Impériaux sans pouvoir leur opposer une résistance sérieuse dans une contrée qui ne présentait aucun point d'appui. Depuis le triomphe de l'insurrection de mars, on avait toujours regardé le retour des Autrichiens comme la chose la plus impossible, et aucune précaution n'avait été prise, aucun moyen de résistance n'avait été préparé en cas de revers de l'armée piémontaise: la Lombardie restait donc ouverte de tous les côtés. Depuis le Mincio jusqu'à Milan, le roi ne put faire front nulle part. L'Oglio n'était pas susceptible d'être défendu; sur l'Adda, ligne d'eau assez importante et couverte par Pizzighettone et Lodi, on pouvait arrêter l'ennemi quelque temps, mais une division laissa surprendre le passage qu'elle gardait, se trouva coupée du reste de l'armée et obligée de gagner Plaisance. On voulut essayer de combattre près de Lodi, mais une partie des troupes abandonna le terrain dès que l'ennemi se présenta, et on continua à marcher sur Milan où l'on arriva le 3 août. Dans cette retraite, le gros de l'armée s'était

maintenu en assez bon ordre, mais devant lui couraient dans tous les sens des milliers de fuyards qui jetaient leurs armes et semaient partout l'alarme et l'épouvante. Les populations des campagnes abandonnaient leurs demeures, et les villes ne songeaient guère à se défendre; le découragement avait gagné tous les cœurs. Les choses se sont toujours passées ainsi dans ce pays dont les habitans n'ont jamais opposé de résistance sérieuse à une invasion et où les succès ont toujours été rapides; une armée battue sur le Mincio ou vers le Tessin n'a presque jamais pu se maintenir en Lombardie.

Radetzky s'était mis à la suite des Piémontais avec cinquante mille hommes environ; il montra peu de hardiesse dans la poursuite, ne chercha pas à les gagner de vitesse ou à leur couper la retraite et se borna à ne pas les perdre de vue. Les journées de Custoza et de Volta avaient fait une grande impression sur son esprit, et ce ne fut d'ailleurs que sous Milan qu'il connut le véritable état des choses.

Charles-Albert croyait voir Milan dans un certain état de défense et espérait y trouver des ressources pour l'armée; c'était sur les instances les plus vives des Milanais qu'il s'était dirigé de ce côté. Mais les préparatifs et les moyens de résistance étaient à peu-près nuls; on s'y était pris trop tard pour pouvoir faire quelque chose de sérieux. La ville était mal pourvue de vivres et surtout de munitions; ses abords qu'on n'avait pas eu soin de nettoyer, présentaient une foule d'obstacles à la défense; et tous

les travaux se réduisaient à quelques mouvemens de terre sur les remparts, et vers la place d'armes. Les troupes qu'on était en train de former et qui montaient à six ou sept mille hommes, venaient de partir presque toutes, sous les ordres de Garibaldi, pour aller couvrir Brescia et les environs; et quant à la garde nationale, elle ne pouvait guère servir d'appui à l'armée. Une partie de la population paraissait toutefois bien disposée à se défendre.

A son arrivée sous les murs de Milan, l'armée piémontaise comptait à peine vingt-cinq mille hommes, c'est-à-dire, moins de la moitié de son effectif à Goito, sept jours auparavant. Une division avait été obligée de passer le Pô ainsi que le grand parc d'artillerie, et plus de quinze mille fuyards avaient abandonné les rangs et couraient sur les routes du Pô et du Tessin. Radetzky avait laissé trois mille hommes à Crémone et en avait envoyé dix mille à Pavie; il arrivait devant Milan le 4 août au matin avec trente-cinq mille environ, auxquels pouvaient venir se joindre en quelques heures les dix mille détachés sur Pavie. Il attaqua immédiatement pour refouler le roi dans la ville ou le forcer à continuer sa retraite. Les Piémontais avaient pris position à deux ou trois kilomètres en avant de l'enceinte, occupant une longue ligne courbe dont les diverses parties pouvaient difficilement se soutenir. Le combat commença vers les dix heures; après divers engagemens bien soutenus de part et d'autre, les Autrichiens pénétrèrent à la faveur des accidens de terrain dans un vide de la ligne piémontaise, prirent en flanc

quelques bataillons qu'ils obligèrent à se retirer et s'emparèrent d'une batterie de six pièces. Cet échec força toute l'armée à se replier, et bientôt acculée à la ville, elle n'eut d'autre parti que de s'y réfugier et d'aller garnir les remparts; dans la journée on avait mis le feu à un assez grand nombre de maisons du dehors pour empêcher l'ennemi de s'y établir. Dans ce combat les Piémontais montrèrent plus de vigueur que ne le faisait espérer leur peu de fermeté depuis le commencement de la retraite, mais sa malheureuse issue ôtait tout espoir de relever leur moral. La partie énergique de la population avait pris quelque part à l'affaire; depuis le matin des barricades s'élevaient dans toutes les rues, le tocsin sonnait sans interruption, tout semblait préparé pour une défense désespérée; mais quand on connut le résultat du combat et qu'on vit l'armée refoulée dans les murs, toute cette ardeur fit place au découragement et l'élan général se trouva paralysé. En tous cas, la défense était impossible; toute ville qui n'est pas une place forte doit succomber en quelques jours dès que ses défenseurs ne peuvent tenir l'ennemi à distance et que celui-ci est décidé à attaquer sans pitié. La plupart du temps, un bombardement suffit pour amener les habitans à capituler; ou bien s'ils savent le braver, ils ne tiennent pas contre une attaque plus complète qui n'épargne rien et porte sur tous les points la destruction et la mort; ils peuvent périr sous les ruines de leur ville, ils ne peuvent pas triompher. Mais ici ce qu'il importait surtout d'éviter, c'était la perte des vingt-cinq mille hommes de

l'armée piémontaise qui eût porté à la puissance militaire du Piémont un coup terrible, car ces vingt-cinq mille hommes étaient l'élite de cette armée et comprenaient presque toute l'artillerie et la cavalerie. Dans leur état de faiblesse et de découragement, sans munitions et avec peu de vivres, en présence de quarante-cinq mille Autrichiens animés par le succès, il ne leur restait aucun autre espoir de salut que de traiter pour la reddition de la ville. Le roi offrit au maréchal de rendre Milan et de se retirer derrière le Tessin. Soit impatience trop vive de rentrer en vainqueur dans une ville dont il avait été chassé par l'insurrection, soit manque de hardiesse et connaissance encore imparfaite de la situation des Piémontais, le maréchal se montra trop facile dans un moment où il pouvait certainement faire mettre bas les armes au roi, ou lui faire éprouver un sanglant échec. Il lui accorda deux jours pour rentrer en Piémont, s'engagea à épargner la ville, à respecter les personnes et les propriétés, et à laisser un délai de vingt-quatre heures aux personnes qui voudraient abandonner la ville après l'entrée des Autrichiens. Lorsque cette capitulation, aussi favorable qu'on pouvait l'espérer, fut connue dans la ville le 5 au matin, une partie de la population accusa le roi de trahison et se répandit en imprécations contre lui. Au moment où il allait monter à cheval pour présider au départ des troupes, quelques centaines de furieux entourèrent le palais qu'il occupait et en gardèrent toutes les issues. Cette effervescence populaire jointe aux instances de la municipalité,

seul pouvoir subsistant encore dans Milan, entraîna Charles-Albert à un acte fort inconsidéré ; il déclara aux Milanais que s'ils étaient décidés à s'ensevelir sous les murs de leur ville, il était prêt à partager leur sort, et il déchira la capitulation. Mais la municipalité changea bientôt d'avis, et effrayée de la détermination du roi, envoya une députation à Radetzky pour le prier de ratifier de nouveau la capitulation; il fut stipulé définitivement que l'armée autrichienne ferait son entrée le lendemain 6 août, à midi. Les groupes qui s'opposaient au départ du roi, redoublèrent de fureur, pillèrent et renversèrent ses voitures, essayèrent de pénétrer dans l'intérieur du palais et d'y mettre le feu, et tirèrent des coups de fusil dans les fenêtres. Pour éviter une collision entre eux et les troupes qui se montraient exaspérées, on attendit la nuit; vers les onze heures, le roi, dégagé par quelques compagnies d'infanterie dont la présence suffit pour dissiper le petit nombre de misérables restés encore autour du palais, alla rejoindre l'armée sur les remparts et la mit aussitôt en mouvement. L'obscurité était profonde, le tocsin se faisait encore entendre par momens, des coups de fusil partaient de temps à autre dans l'intérieur de la ville, et un grand nombre de maisons brûlaient à l'extérieur depuis l'avant-veille ; Milan, triste et morne, était dans l'épouvante. Les troupes reçurent quelques coups de feu le long des remparts, et à la porte Vercelline on eut quelque peine à dissiper des groupes qui faisaient un dernier effort pour s'opposer au départ du roi et

cherchaient même à attenter à ses jours. Charles-Albert quittait ainsi en fugitif, au milieu des outrages, sous le poids des plus viles calomnies et des plus absurdes accusations, la ville pour laquelle il avait si imprudemment compromis son armée. Ces faits si déplorables n'étaient au reste que l'œuvre d'un petit nombre, et la population savait rendre justice à ce malheureux prince et à ses soldats.

Radetzky fit son entrée à midi; la belle tenue de ses troupes, leur air martial et plein de vigueur contrastaient singulièrement avec les vêtemens en lambeaux et les visages souffrants et amaigris des soldats piémontais. Le maintien de l'armée autrichienne était calme et convenable, et n'avait rien de l'insolence assez ordinaire aux vainqueurs. L'article de la capitulation qui permettait aux personnes compromises de rester dans la ville jusqu'au lendemain soir fut scrupuleusement observé, mais la plupart n'avaient pas attendu l'entrée des Autrichiens; beaucoup avaient eu soin de se mettre en sureté au premier bruit de la capitulation et même avant le combat. On avait vu s'enfuir des premiers, Mazzini et tous ces démagogues qui avaient tant contribué à la catastrophe. Pourquoi donc fuyaient-ils? Qu'avaient-ils à craindre? N'avaient-ils pas été les meilleurs auxiliaires de l'Autriche, la cause la plus réelle des succès de Radetzky? Heureux le général qui a à combattre une nation chez laquelle se trouvent de tels insensés ou de tels pervers!

Retirée derrière le Tessin, de plus en plus découragée et enfin entièrement dégoûtée de cette guerre

par ce qu'elle venait de voir à Milan, l'armée piémontaise se trouvait hors d'état non seulement de pénétrer de nouveau en Lombardie, mais même de défendre le Piémont avec succès. La continuation des hostilités était donc difficile et sans objet; elle pouvait en outre compromettre pour longtemps la cause de l'indépendance, car de nouvelles défaites, et elles n'étaient que trop probables, auraient forcé le Piémont à une paix immédiate; enfin l'état intérieur du pays réclamait toute l'attention du roi. Radetzky, de son côté, avait peu à gagner à continuer les hostilités; maître de tout le pays insurgé, il pouvait par un armistice recouvrer sans coup férir les trois ou quatre places occupées encore par les Piémontais, ce qui valait mieux que la vaine gloire d'entrer à Turin. L'effectif de son armée ne lui permettait pas d'ailleurs de pousser trop loin ses succès, et enfin son entrée en Piémont pouvait compliquer beaucoup les relations de l'Autriche, et même amener une intervention de la France. On n'avait donc de part et d'autre aucun intérêt à prolonger la campagne; aussi l'armistice demandé par le Roi fut-il facilement conclu. Signé à Milan le 9 août, il était stipulé pour quarante-cinq jours seulement, mais il fut ensuite prolongé sans limite de durée, sous la seule condition d'être dénoncé huit jours à l'avance. Il était bien évident du reste que les hostilités ne seraient pas reprises avant plusieurs mois, car l'Autriche n'y avait aucun intérêt, et il fallait du temps au Piémont pour refaire et augmenter son armée. L'armistice n'avait rien de politique; c'était une simple

convention militaire dont les conditions étaient: La frontière des deux états pour ligne de démarcation entre les armées; évacuation par les troupes sardes des places de Peschiera, Rocca d'Anfo et Osopo, ainsi que du port et du territoire de Venise; évacuation des Duchés; retraite de la flotte sarde de l'Adriatique. C'était replacer les choses sur le même pied qu'avant la guerre; Radetzky ne devait pas exiger moins, le roi ne pouvait rien espérer de plus. Néanmoins un tel armistice eut un fâcheux retentissement dans toute l'Italie, et il fallait s'y attendre; on s'était trop longtemps fait illusion pour pouvoir juger en ce moment avec sang froid et apprécier sainement la situation. Presque toujours d'ailleurs l'imagination des Italiens leur fait voir les choses non comme elles sont, mais comme ils désirent qu'elles soient, et c'est là pour eux une cause de bien des mécomptes.

Les corps de volontaires qui se trouvaient dans le nord de la Lombardie se retirèrent la plupart à Bergame ou à Brescia, où ils se joignirent aux troupes arrivant de Milan; mais ne se sentant pas en état de se défendre avec succès dans ces deux villes, ils n'y attendirent pas l'ennemi et gagnèrent le Piémont, les uns directement, les autres par la Suisse. Garibaldi à la tête d'un millier d'hommes qu'il sut maintenir autour de lui, se jeta du côté du Lac Majeur, s'empara des bateaux à vapeur de ce lac et essaya de faire une guerre de partisans. Mais obligé pour faire vivre ses soldats de rançonner et de piller les habitans qui ne se souciaient guère de le seconder

et traqué par de fortes colonnes autrichiennes, il quitta bientôt le pays.

Peschiera avait été investie le jour même de la bataille de Custoza. La garnison composée de trois mille hommes environ fit plusieurs sorties vigoureuses et ne négligea rien pour contrarier l'attaque; après la capitulation de Milan, elle fut sommée de se rendre, mais refusa. L'ennemi qui avait à sa disposition un nombreux matériel de siége canonnait et bombardait la place depuis deux jours sans interruption et lui avait déjà fait éprouver de grands dommages, lorsqu'arriva la nouvelle de l'armistice. Les hostilités cessèrent, et la place fut remise aux Autrichiens.

Osopo est un fort bâti sur un rocher, au pied des Alpes, dans la haute vallée du Tagliamento et au débouché de la route qui mène d'Allemagne en Italie par le col de Tarvis. Il était défendu par des volontaires vénitiens qui refusèrent de reconnaître l'armistice et résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils tinrent bon plus de deux mois et ne capitulèrent que dans le courant d'octobre.

Venise défendue par une garnison d'environ vingt mille hommes, protégée par ses lagunes, libre du côté de la mer, pouvait résister bien longtemps et n'avait pas d'ailleurs à craindre d'être attaquée sérieusement avant plusieurs mois. Elle déclara la fusion annullée et se constitua en république. Les deux mille Piémontais qui s'y trouvaient, n'avaient rien à voir dans cette affaire, et leur unique devoir était d'obéir à leur gouvernement qui les rappelait; on

vit cependant Pepe les engager à rester et à ne plus reconnaître pour leur roi Charles-Albert qu'il déclarait traître à l'Italie. Une telle proposition fut reçue avec l'indignation et le mépris qu'elle méritait.

L'Autriche n'avait certainement pas à se plaindre du Pape; si les troupes romaines avaient combattu pour l'indépendance, c'était malgré lui; et par son refus de déclarer la guerre, par ses allocutions équivoques, il n'avait pas peu contribué à arrêter l'élan de la Péninsule. Mais Radetzky voulut faire sentir aux populations romaines le poids de son épée, et tandis qu'il marchait sur Milan, il donna ordre à Welden de passer le Pô et d'entrer dans les Légations. Welden s'avança jusqu'à Bologne en lançant sur son passage les proclamations les plus menaçantes contre tout ce qui oserait résister; Bologne refusa cependant de le laisser entrer et commit même quelques hostilités contre ses troupes. Il la canonna sans que la population consentît à se rendre, et il se vit obligé d'attendre des renforts pour faire une attaque plus sérieuse. Mais les protestations de Rome et l'attitude énergique du pays firent comprendre à Radetzky l'imprudence de ces tentatives qui n'avaient aucun but utile, et Welden eut l'ordre de revenir sur ses pas.

Les Duchés furent occupés sans résistance; quant à la Toscane, les Autrichiens ne cherchèrent pas à y entrer.

Telle est cette première campagne de l'indépendance italienne. Un merveilleux concours de circonstances donne d'abord tant d'avantages à l'Italie que

la défaite de l'Autriche paraît certaine et qu'on est sur le point de voir un peuple échapper en quelques mois et comme d'un seul bond à une longue et dure oppression. Une insurrection générale et spontanée triomphe en quelques jours de l'armée autrichienne et l'oblige à se replier sur ses forteresses; mais tandis qu'elle se retire et que les Piémontais accourent contre elle, le pays insurgé ne songe pas à l'arrêter, lui laisse la route libre et elle peut se concentrer dans une position formidable, étudiée et préparée de longue main. L'armée piémontaise arrivée sur le Mincio s'arrête, hésite et ne sait pas profiter des faveurs de la fortune. Au lieu de chercher à isoler l'ennemi en organisant autour de lui une levée en masse et en se plaçant elle-même au-delà de l'Adige, elle épuise ses forces et son énergie dans d'inutiles attaques de front et n'obtient que des succès insignifiants. Pendant ce temps-là, l'enthousiasme du pays décroît rapidement; la politique intérieure fait négliger la guerre comme si l'œuvre de l'indépendance était terminée; des partis s'élèvent et avec eux les haines et les discordes; le Pape trahit la cause d'Italie; le roi de Naples, attaqué dans sa capitale, rappelle ses troupes au moment où elles vont entrer en ligne. L'armée piémontaise se trouve presque seule pour affronter l'Autriche, voit en outre ses efforts indignement méconnus par ceux mêmes pour qui elle se dévoue, et une telle ingratitude ralentit son ardeur. Les choses se passent autrement chez l'ennemi. Son armée est faible, composée des élémens les plus divers, d'Allemands, de Croates, de Hongrois, d'I-

taliens mêmes; l'Italien doit se battre contre sa patrie, le Hongrois pour un souverain qui opprime la Hongrie, le Croate est l'ennemi du Hongrois, l'Allemand sait que son pays est en révolution. Cette armée presque enfermée au milieu du pays insurgé et obligée de faire face aux Piémontais, doit être sous l'impression de la crainte et de l'abattement, et paraît perdue sans ressources. Mais la discipline, salut des armées et des empires, le dévouement des officiers, la fermeté d'ame et l'habileté du chef triomphent de tant de difficultés, préviennent la désorganisation et opposent à toutes les attaques une résistance prudente et calculée. Bientôt les renforts que les Italiens n'ont pas su arrêter arrivent, et alors les rôles changent. Radetzky sort hardiment de ses retranchemens, écrase les Italiens sur un de leurs points faibles et se porte ensuite contre le gros de leur armée; mais il est repoussé et ne se sentant pas encore assez fort pour triompher de ce côté, il se rejette sur la Vénitie dont il achève la soumission, en battant les troupes romaines avant que Charles-Albert vienne à leur secours. Alors ses derrières sont assurés, ses communications libres, et tandis que le roi continue à l'attaquer de front, méthodiquement et sans forces suffisantes pour une telle offensive, il se renforce et se tient prêt à frapper un coup décisif. Saisissant le moment où la ligne piémontaise trop étendue et mal établie présente plusieurs points faibles, il tombe sur sa gauche pour la séparer, l'accabler avec des forces supérieures et se retourner ensuite contre le centre et

la droite; mais il commet dans l'attaque plusieurs fautes graves qui en compromettent le succès, et malgré l'inhabileté d'un adversaire qui laisse la moitié de ses troupes dans l'inaction, ce n'est qu'après de longs et sanglans combats dans lesquels il est tour-à-tour vaincu et vainqueur, qu'il parvient à enchaîner la fortune. Battue sur le Mincio, l'armée piémontaise se démoralise, pert toute énergie, se replie en désordre sur Milan qu'elle ne peut défendre et repasse le Tessin. Un armistice arrête les hostilités et termine la campagne, et tout le pays insurgé rentre sous la domination de l'Autriche, à l'exception de l'heureuse Venise qui du milieu de ses lagunes continue à faire flotter le drapeau de l'indépendance sur la tête des oppresseurs de l'Italie.

Cette campagne a mis en relief la force d'organisation, l'instruction solide, la discipline et l'esprit militaire de l'armée autrichienne. Sans avoir les qualités brillantes qu'on trouve ailleurs, elle possède celles qui font la véritable force; tout le monde s'y applique à son métier, le possède bien et le fait avec dévouement; le soldat est plié à l'obéissance, sait résister aux épreuves, ne s'affecte pas beaucoup des revers et se montre toujours prêt à faire son devoir. De telles troupes peuvent faire partout la guerre avec avantage; toutefois la nature un peu molle des soldats allemands permet rarement d'obtenir d'eux, sur un champ de bataille, l'élan, l'action et l'énergie qu'on peut attendre des soldats de beaucoup d'autres nations.

Radetzky a fait preuve d'une habileté incontestable et s'est montré parfois grand capitaine; il est loin

cependant d'avoir tiré tout le parti possible des circonstances et surtout de sa supériorité de forces. Il a mieux su préparer la victoire que l'obtenir; dans l'éxécution, il a manqué souvent de hardiesse et toujours de vigueur. En réalité il n'a remporté aucun succès important, n'a frappé aucun coup décisif, et si après quelques jours d'une lutte indécise à la fin du juillet, l'armée piémontaise s'est démoralisée et fondue tout d'un coup, ce n'est pas à ses manœuvres qu'on peut l'attribuer. Si cette armée eût su transformer en constance et en moral un peu de son ardeur et de sa bravoure, sa concentration à Goito, après Custoza, devenait pour le maréchal tout autre choses qu'une victoire.

Bien différentes des troupes autrichiennes, les troupes piémontaises, mais surtout les autres troupes italiennes, ne possèdent presque rien de ce qui fait les véritables armées. Elles manquent de consistance, connaissent mal le métier, comptent trop sur leur bravoure, et ne savent pas que les combats ne sont que la partie facile et brillante de la guerre. Si elles sont néanmoins capables de tenir tête à l'ennemi pendant quelque temps, elles le doivent presque uniquement aux qualités naturelles du soldat. Leur organisation est tellement vicieuse, qu'elle n'a pu résister à une campagne de quatre mois, en Italie, pendant la belle saison, au milieu de ressources de toute espèce. Ce qui leur manque par-dessus tout, c'est la confiance mutuelle, c'est l'art difficile d'obéir, c'est en un mot la discipline, qui ne consiste pas seulement dans l'observation mécanique de quelques réglemens, mais dans l'union indissoluble des chefs et des subordon-

nés, qui en fait un seul corps et une seule ame et qui est la vraie force des armées et des nations. C'est par la discipline que la Grèce a vaincu l'Asie, que Rome a soumis le monde, que la France a résisté à toute l'Europe. C'est ce terrible instrument de puissance qui, joint à la vigueur des populations et à l'habileté des chefs, ne rend pas entièrement chimérique la crainte d'un nouveau débordement du Nord sur le Midi et l'Occident, affaiblis par les divisions, par la désorganisation sociale et par la révolte contre tout principe d'autorité, bien plus encore que par l'efféminalion des mœurs. L'indépendance est fille de la discipline, et tant que l'Italie ne saura pas reconnaître et pratiquer cette vérité, c'est en vain qu'elle tentera de se soustraire au joug de l'Autriche; elle pourra triompher quelquefois, mais ses succès seront toujours éphémères. C'est uniquement faute de savoir plier à la discipline, c'est-à-dire, unir et combiner leurs forces et leurs qualités individuelles, supérieures à celles de la plupart des autres peuples, que ses habitans sont depuis tant de siècles, comme armées ou comme nations dans un si grand état de faiblesse.

Dans le courant de cette campagne l'armée piémontaise a accompli quelques beaux faits d'armes, mais on ne trouve dans aucune de ses opérations ces vues élevées, ces combinaisons habiles, sans lesquelles on n'obtient jamais de résultats importans. Charles-Albert a constamment manqué aux principes fondamentaux de l'art qui sont de prendre l'initiative des mouvemens et d'agir en masse, surtout dans une guerre comme celle qu'il avait à faire. Mais c'est

pour son plan de campagne qu'il mérite le plus d'être critiqué. Il devait se jeter résolument au-delà de l'Adige, sans tenir compte de ce que les Autrichiens entreprendraient en deçà, et s'attacher à couper leurs communications et à barrer le passage aux renforts. Cette manière d'opérer demandait, il est vrai, de l'audace; Charles-Albert n'avait qu'une seule armée; vaincu en Vénitie il pouvait être perdu sans ressources, et le Piémont restait à la merci de l'Autriche; mais il n'y a jamais que des probabilités dans les entreprises humaines, et ici les chances de succès étaient assez grandes pour qu'il ne fût pas permis d'hésiter. Malgré la faute capitale de se heurter de front contre les positions si solides de l'ennemi, la campagne pouvait encore être heureuse, si le roi eût concentré sur le Mincio toutes les troupes italiennes, s'il n'eût pas trop étendu sa ligne et s'il eût saisi quelques-unes des occasions que lui a fournies son adversaire. Il n'a pas su s'inspirer une seule fois des actions de guerre mémorables, dont les lieux où il combattait ont été si souvent le théâtre et qui ont fait de la haute-Italie la terre classique des batailles. Mais il ne faut cependant pas être trop sévère à son égard; toutes les opérations de guerre, même celles qui paraissent les plus faciles, demandent beaucoup d'habileté pour être bien conduites, et ce n'est la plupart du temps qu'après coup que l'on juge de ce qu'il y avait à faire. Pour bien saisir les occasions et pour savoir obtenir de grands résultats, il faut une rapidité de conception et une prévoyance supérieure que les grands capitaines possèdent seuls. Ce qu'il faut dire à la louange de Charles-Albert,

c'est que comme souverain et comme italien, il a fait son devoir. Lui et son armée ont vaillamment soutenu la cause de l'indépendance, dans la mesure de leurs forces; ils ont succombé parce que l'ennemi était plus fort et plus habile. Le Piémont seul ne pouvait vaincre l'Autriche; il lui fallait l'appui des autres parties de l'Italie, il lui fallait surtout le concours de la Lombardie et de la Vénitie. Ce concours lui a manqué ou du moins a été trop limité pour pouvoir être utile; c'est là la cause véritable de l'avortement d'une entreprise commencée sous les plus heureux auspices. Dans une guerre d'insurrection, c'est le pays insurgé qui doit supporter presque tout le poids de la lutte, faire l'effort principal et les plus grands sacrifices. Quand un peuple lève le drapeau de l'indépendance, il doit se mettre tout entier sur pied, sacrifier des monceaux d'or et des torrens de sang, se montrer prêt à périr plutôt que de retomber sous le joug; le triomphe est à ce prix. Ce n'est pas en s'occupant puérilement de constitution et de forme de gouvernement, et en se livrant à une agitation noyée dans les paroles et n'aboutissant jamais à l'action, qu'il parvient à chasser un oppresseur puissant et opiniâtre. Ce ne sont pas quelques jours de combats dans les cités et quelques succès de barricade qui donnent la victoire; ils peuvent suffire pour faire une révolution, mais il faut de bien autres efforts pour conquérir et assurer l'indépendance.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

—○○○○○○—

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.









